



Pour une culture de paix dans la région des Grands Lacs africains

Anthologie 2

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

COLLECTION
Sembura
Ferment littéraire



EDITIONS
LA CROISÉE
DES CHEMINS

ISBN: 978-9920-753-27-2

© Éditions la Croisée des Chemins

16, Rue Mouaffak Eddine Imm. A Rés. Dbibagh

Quartier des hôpitaux - Casablanca 20360

info@lacroiseedeschemins.ma

www.lacroiseedeschemins.ma

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

Pour une culture de paix dans la région des Grands Lacs africains

Anthologie 2



Née de la collaboration entre la plateforme « Sembura, ferment littéraire » des Grands Lacs africains et la maison d'édition La Croisée des Chemins, la collection « Sembura » contribue à la promotion de la littérature africaine. Elle est dédiée à la littérature générale, tous genres confondus, et met l'accent sur l'accès à des anthologies consacrées aux créations littéraires tout particulièrement de jeunes auteurs des Grands Lacs africains. Ces anthologies sont publiées au format EPUB et sont téléchargeables gratuitement sur le site internet de l'éditeur. La collection propose également chaque année un ouvrage collectif sur une thématique concernant toute l'Afrique. Elle s'inscrit dans le cadre des activités de « Sembura, ferment littéraire », plateforme lancée en 2010 dans les Grands Lacs africains pour promouvoir la littérature et l'enseignement littéraire, en accompagnant de jeunes plumes et en encourageant la jeunesse à s'intéresser à la lecture.

La collection « Sembura » est soutenue par la Fondation Corymbo, Zürich, Suisse.

Rabiah Marhouch
Directrice de la collection Sembura

PRÉFACE

« Ces mots qui pansent les plaies et qui apaisent »

Cette deuxième anthologie de la littérature contemporaine dans la région des Grands Lacs africains a choisi de placer la paix au centre des enjeux esthétiques et sociétaux. Les trente-huit auteurs réunis pour cette partition des pacificateurs sont originaires du Burundi, de la République démocratique du Congo et du Rwanda. Ce qu'ils ont en partage, ce n'est pas seulement la géographie, des langues, un patrimoine culturel et naturel exceptionnel, mais aussi une histoire riche, tourmentée et marquée ces deux dernières décennies par les guerres et une tragédie majeure : le génocide des Tutsis au Rwanda. Dans son *Enquête sur l'entendement humain*, le philosophe écossais David Hume interrogeait la raison humaine, ses mécanismes et, surtout, par-delà les chahuts de la déraison, il posait les bases de ce que nous appelons l'anti-dogmatisme. Les auteurs de cette livraison, soudés ici par une passion des lettres et un dépassement des données abruptes de l'histoire, ont réalisé un anti-dogmatisme littéraire. Leurs plumes prolongent les réflexions et les propositions fictionnelles contenues dans la première anthologie dont la thématique « Émergences : renaître ensemble » suggérait la liquidation de vieux contentieux. Si la production poétique occupe une grande place dans le nouveau volume, il faut saluer ce choix, à l'heure où la dictature du roman tend à marginaliser les autres genres littéraires, en se posant en régisseur autoproclamé de toutes les facultés de penser, voire de panser les plaies du monde.

Il est tout aussi heureux que ce tome II, également soucieux de la diversité des genres (poésie, roman, nouvelle et théâtre), ait mobilisé plusieurs instruments pour former un « big band » transfrontalier. Ce dernier s'ouvre par une vigoureuse invitation au courage formulée par Emmanuel Ahimana et se poursuit avec l'appel à l'armistice de Concilie Bigirimana. Dans ce grand ensemble, les métaphores animalières ou pastorales côtoient les joutes verbales d'antan. Ce dernier registre, utilisé par Thierry Manirambona, sonne le cor fraternel introduisant l'entrée des conteurs. Il écrit :

*Ce soir, viens autour du feu, rêvons ensemble,
Viens que je te raconte l'histoire des miens
Je t'écouterai me parler des retrouvailles
Laisse-moi panser les blessures que tu caches.*

En effet, plusieurs textes évoquent les zones de douleur, les blessures et les morts qui jonchent encore les mémoires et marquent toujours terriblement le corps social. Penser l'histoire et panser les êtres. Telle est l'aspiration cardinale pour hâter la sortie des ténèbres. L'espoir et les désirs de paix qui en résultent sont scandés par Joseph Nsengimana, Ezéchiel Ndayizeye, Amiral Daniel Ilunga, Oswald Kambale Kitambala, Alexandre Kabera, Josette Ruremesha Mutuyubutatu ou Pasteur Téléphore-Herménégilde Mamba afin de remettre la vie à l'endroit. Ces auteurs nous livrent des mots pour refermer les plaies encore purulentes : le génocide des Tutsis, les affrontements transfrontaliers, les guerres civiles, le sentiment de dépossession des individualités, le ressentiment des victimes, la peur du lendemain, la *gangstérisation* de l'État, les quêtes identitaires biaisées, les replis chauvins, l'accroupissement devant le malheur, l'aplatissement victimaire. C'est aussi grâce à une volonté cathartique que cet ouvrage trouve l'un de ses points d'élévation. Un détour à l'Ecclésiaste permet à Jean-Claude Makomo Makita de redire qu'il est un temps pour se tordre de douleur et un autre, qu'il appelle de tous ses vœux :

*Pour tout dire, après tant de violences chez nous,
Après tant d'anti-valeurs dans les Grands Lacs,
Est venu le temps des valeurs universelles
Ainsi, la parenthèse sera hermétiquement fermée !*

En reprenant par ailleurs des extraits d'œuvres de fiction déjà inscrites à l'inventaire littéraire africain, la présente anthologie rend service à la rediffusion d'un patrimoine culturel de qualité, porté par des auteurs de renom: V.Y Mudimbe, Juvénal Ngorwanubusa, Scholastique Mukasonga, Jean-Marie Kayishéma...

C'est également à travers le débat, ainsi que nous l'enseigne Juvénal Ngorwanubusa dans un texte magistral - extrait de son roman *Les Années avalanche* - que l'académie des Bashingantahe, au Burundi, s'est distinguée sous l'ancienne monarchie. Cette juridiction de la palabre, où siégeait jadis l'honnête homme, avait su s'imposer par la qualité de ses décisions, la rigueur de ses avis et les vertus morales de ses membres. Le citoyen des Grands Lacs - comme ailleurs dans nos sociétés mondialisées et en perte de repères - souffre et se plaint. La question des Bashingantahe et celle subséquente de la réification/rétablissement de leur académie donnent à méditer sur ce qu'est l'autorité, sa légitimité et le moyen de crédibiliser le vivre ensemble dans une région qui ne manque ni de références, ni d'idées et encore moins d'atouts à valoriser. Quant au dénouement des crises sociales et géopolitiques, aux interrogations relatives au leadership régional, à quels médiateurs fiables et incontestables se vouer ? Vers qui se tourner pour régler les petits et les grands problèmes quand l'État semble si moribond ou passablement ligoté par ses peurs, ses absences et ses élites prédatrices ?

« *Vivre, écrit Daniel Ilunga, c'est croire aux lendemains meilleurs, c'est croire que la petite brindille qui flamboie allumera la bûche des réjouissances* ». *L'école des Bashingantahe savait penser, savait fabriquer les mots et les remèdes qui pansaient les plaies et qui apaisaient. Nous avons encore beaucoup à apprendre de cette école-là afin d'être en mesure de reconnaître nos propres défaillances comme nous le suggère Muzalia, l'incandescent poète de Bukavu, ainsi que le martèle aussi le poème lumineux d'Uwimana Aimable :*

*I don't deserve a place
But I have no reserve
I still can serve
For some repairing
I know love is prevailing
If not I couldn't be living.*

Si la littérature a des vertus thérapeutiques et réparatrices pour nous guérir de plusieurs maux, les contributeurs - civils et hommes d'église participant à cette livraison - l'ont dit sur tous les tons et dans toutes les gammes suaves, graves ou de contralto. Ils ont donc écrit et se sont écriés pour nous offrir une nouvelle perspective, celle de la littérature programmatique. La paix qu'elle institue comme horizon est valable non seulement pour les Grands Lacs, mais pour l'Afrique et le monde. Le théâtre de Kayishema nous le montre quand il raconte avec humour, sobriété et cruauté combien l'éthique doit être, dans toute société, la chose du monde la mieux partagée pour renforcer le lien social, densifier le potentiel de fraternité et accroître la faculté des lecteurs à surmonter orages et bourrasques. Dans *Nedjma*, chef-d'œuvre de Kateb Yacine, Mahmoud, l'un des personnages du roman, apostrophe et rudoie son compère Lakhdar affolé au milieu des chèvres qu'il peine à rassembler sous l'averse: «*Tu n'es pas en papier, pour craindre la pluie*». Chacune des productions de ce recueil nous rappelle que nous ne sommes pas de papier pour esquiver l'eau. Ces textes visent à nous rendre imperméables sous l'orage et à chasser la peur du recommencement des douleurs et des drames que décrit ici le beau texte de Marie-Louise Sibazuri. Cette anthologie programmatique qui s'achève par *Le rêve de François*, portant sur «*la maturité de nos peuples, capables de distinguer les accents de la sincérité de ceux de la fourberie*», a réussi son pari: nous regonfler d'espoir au rythme soutenu des symphonies humaines, pastorales et urbaines qui lui donnent sens et souffle.

Eugène Ébodé

POÉSIE

EMMANUEL AHIMANA

Ce poème d'Emmanuel Ahimana décrit le courage selon une vision stoïque, philanthropique et patriotique. Le courage est perçu à travers le texte comme une entreprise tenace pour se surpasser, une forme d'abnégation dans le dur combat contre la haine, la violence, l'injustice et l'égoïsme. Il s'agit d'un effort nécessaire afin de construire un monde de paix et de prospérité. Il s'agit en définitive d'un cri de ralliement afin que se réalise le rêve d'une Nation et d'un environnement régional plus forts et plus prospères.

Jean-Marie Vianney Kayishema

Le courage

«Le courage! Ah!
C'est quoi ce mot alléchant?
On dirait les gnognotes
D'une apprentie sainte nitouche!
On en rêve à l'aube
On en crève au crépuscule
Que faut-il pour l'avoir?
Ah oui! Vouloir c'est pouvoir
Avec toi, il faut d'abord y croire

Sans jamais lâcher prise !
Le courage, c'est avoir de l'emprise
Dans toutes les entreprises
Je pense aux louables et prospères !
Car le courage dans le mal
N'appartient qu'à l'esprit animal,
Aux lâches, aux inutiles, aux vauriens.
Je veux le courage des hommes de bien
Des hommes vénérables qui ont bravé
Le froid, la faim, la soif, ceux qui se sont levés
De bonne heure, sans peur de la nuit,
De la forêt, de l'ennemi, sans lune qui luit
Pour combattre l'injustice.
Oui, avoir le courage d'écraser la milice
Qui ne pense et ne vit que pour tuer
Les sages, les anges, les surdoués.
Avoir le courage de dénigrer la haine
De dénoncer la violence d'où qu'elle vienne
De dire stop au népotisme et au régionalisme
Avoir le courage d'être le messenger de la paix
Des Grands Lacs sur toutes les contrées
Afin d'être fier de porter le nom de Pacifique.
L'idéal est de naître et de grandir avec le courage,
Le comble est de trépasser
Sans en avoir cueilli les fruits.
Des fruits qui seront goûtés et savourés
Par les lèvres et la langue d'autrui.
Reconnaissance posthume honore la postérité
La postérité qui hérite du fils la gloire tant méritée
Daigne ainsi lui emboîter le pas pour lui plaire !
Mais enfin... le courage pour quoi faire ?
Souffrir mille morts, endurer toutes les peines
Sans songer un instant qu'on frôle la mort

L'ardeur aidant, on oublie son triste sort.
 Non ! Non ! On ne se bat pas pour mourir !
 On se bat contre la mort pour un avenir meilleur.
 On lutte pour vivre, pour survivre.
 Alors, Courage, que fais-tu dans tout cela ?
 Moi ? J'accompagne les vaillants et les intègres
 Sur la voie du progrès avec des salaires moins maigres.
 Oui. Je sers les braves qui écrasent les scélérats
 Je pourchasse les indignes qui vivent de la félonie
 Je déteste les m'as-tu-vu qui tirent profit de la gabegie.
 Et toi ? Qu'attends-tu pour me rejoindre ?
 Courageux, je veux bien l'être pour me rendre
 Utile à la Nation et à la Région.
 Pour elles, reconnaissantes ou pas, je me dépenserai
 J'irai au bout de mes forces et tous mes avoirs je déboursurai
 Car elles m'ont vu naître, m'ont nourri, m'ont tout donné. »

CONCILIE BIGIRIMANA

Cette substance, la plus pure, extraite d'un corps, peut être parfum, liqueur, remède. « Elle recèle un charme rédempteur ». Son extraction a demandé des larmes et des sueurs, mais c'était pour obtenir et respirer le parfum du paradis... Et de ce paradis qui s'appelle paix nous découvrirons les délices au rythme de notre marche vers ce sourire splendide de la veuve et de l'orphelin, au sein d'une nature qui reverdit et refleurit. Ce sont là « les prémices du bonheur au goût de l'inachevé dont les délices assurent l'harmonie des différences et l'infini des grâces ».

Martin Ntirandekura

Élixir

« Voilé d'un vieux drapeau en berne,
 Suivant la cadence d'une eau triste et lustrale,

Le navire qui embarque nos armes, sous le regard étonné
Du vainqueur et du vaincu, recèle un charme rédempteur, fermenté
Sous la chaleur de nos larmes interdites et de notre esprit laxiste !
Vers cette cargaison de songes et de munitions, une muse accourt
Et imprime le subtil visa pour le paradis, une vergeture légitime
Qui ne tient qu'à une syllabe, un vocable vénérable et sublime,
Car parfois les mots les plus précieux sont aussi les plus courts !

Ô Paix !

Pour savourer les délices de ta plénitude, tes lettres d'or, sculptées
Par la probité, stimulent notre vision dans l'expectative d'un destin
Que balancent nos rames au rythme harmonieux, extatique et serein,
Des vagues et des nuages, de l'estime et de la rivalité !
Elles fascinent comme des sirènes et chantent doucement la justice,
À l'oreille du cœur humain lové dans ses vœux, perché sur ses fers ;
Elles chutent superbement comme des météores dans un univers
Où le roulement du tambour appelle, inch Allah, à l'armistice !
Car sur les ruines d'hier, notre âme navigante érige les forteresses
Futures dans les interstices du silence et de la parole.
Elle illumine
De sa flamme ces bouteilles à la mer qui, de nos étangs, cheminent
Vers les rives du Lampedusa avec un message plein de promesses !
Brindille incandescente qui fond de redoutables fusils en archives
D'histoire et peint des scènes horribles dans de merveilleux tableaux,
Béquille aux mutilés de guerre, perche auréolée dont le flambeau
De l'éternité brille dans une quintessence festive,
La paix tant implorée,
La paix, ce l'est ! Car je la sens... !
Dans cette aura de la nature qui fleurit de diversités
Lorsque l'âme débarque sous la lanterne du séraphin,
Dans ce sourire splendide de la veuve et de l'orphelin
Qui scelle leur victoire par la plume de la liberté !

Prémices du bonheur au goût d'inachevé dont les délices
Assurent l'harmonie des différences et l'infini des grâces,
Insécables et sacrées, car le sang ne peut éternellement
Séparer ceux que l'Histoire a rapprochés... Salut! »

DÉSIRÉ BIGIRIMANA

Dans ce poème, Bigirimana célèbre la paix retrouvée, la victoire du bien sur le mal et l'opiniâtreté dont son peuple fait preuve pour se libérer des chaînes non seulement de la pauvreté, mais également de la haine. Entrevoiyant entre les deux éléments une relation de cause à effet, il exhorte également ses congénères à la vigilance pour que ces acquis, encore fragiles, ne partent pas en fumée, tels des châteaux de cartes.

Eugène Nsanzabiga

Des ténèbres à la lumière

« Pensez à ces nuits-là, combien horribles !
Observez ces montagnes aujourd'hui, combien paisibles !
Ce beau pays ambitieux
Dont les rêves semblaient incertains !
Je parle de ce pays qui avait sombré
Je parle de son peuple avide de prospérer
Je parle de cet ordre longtemps opprimé
Je parle de ce temps, aujourd'hui ensoleillé.
Le voici renaissant de ses cendres
Le voici renaissant de ces cent jours sombres
Le voici renaissant de ces cris et pleurs
Voici ce qu'il est devenu par son propre labeur.
La nation aujourd'hui prospère
La volonté de bâtir persévère
Plus jamais les mains entachées de sang

Le pays a besoin d'un peuple conscient.
Un peuple épris de culture
Un peuple qui déplore le mal
Car dans le respect de sa cure
Rien n'est fatal.
Oublier ces innocents morts
On aurait totalement tort
Honoré leur départ
C'est consoler leurs âmes. »

INNOCENT BIGIYOBYENDA

Prenant pour prétexte le thème des nocés, Bigiyobyenda dans ce poème veut exprimer son émerveillement devant la beauté édénique et bigarrée du monde, comparée à un bouquet où chacun a sa place. Voulant cultiver ainsi la différence, il reprend cette formule célèbre de Sainte-Thérèse : « Il existe plusieurs sortes de fleurs dans le jardin de Dieu ». Entendez par-là les créatures dont l'homme est le centre. Ou encore, celle de Claude Aveline : « L'homme blanc, l'homme noir, l'homme jaune : toutes les larmes sont salées ».

Eugène Nsanzabiga

Comme un bouquet

« Les nocés s'annoncent
Les gens se rassemblent
Les questions se posent
Les réponses divergent
Pour les nocés nouvelles
Les couleurs divergent
Pour les personnes diverses
Pour la décoration digne
En vue des nocés nouvelles

Plaisant à tout le monde.
Mais pour un bouquet digne,
Les roses, les marguerites, oui,
Ajoutent les bergerots, celles de midi,
Les dahlias et les fleurs de saint Jacob,
Voilà un bouquet digne des noces nouvelles.
Comme un bouquet de mes noces
Ensemble les hommes divers décorent ce monde
Leurs idées diverses enrichissent le monde
Leurs tailles, leurs couleurs diverses réjouissent le monde
Pour la contemplation de ce bouquet humain.
Ensemble notre monde est paradis
La désunion troue le vase valable
Les noces deviennent chaos déplorable
Car les différences ont causé des différends détestables
Au lieu d'une harmonie dans ce bouquet humain.
Comme l'ensemble des fleurs forment un bouquet
L'ensemble des hommes forment un monde digne
Les politiciens, les éducateurs, les idiots même,
Les commerçants, les soldats et les autres de même
Forment un bouquet décoré par son Auteur.
Connais ta place comme les arômes dans ce bouquet
Situe-toi et laisse la place aux autres pour la beauté des noces
Pourquoi vouloir que l'autre se fane au détriment des noces ?
Chacun a sa place dans ce beau monde
Malheur à qui veut en faire un endroit immonde !
Que tu le veuilles ou non, ne l'isole point !
Que tu l'admires ou le détestes, point d'affront !
Ensemble, contempons joyeusement ce bouquet
Aux couleurs bigarrées, ainsi que l'a voulu son Créateur !
Soyons unis par notre diversité pour un monde harmonieux.
La diversité des hommes est un délicieux cadeau pour ce monde
Comme l'est un bouquet de fleurs offert aux jeunes mariés ! »

AUGUSTIN GASAKE

Ce poème d'Augustin Gasake décrit l'hécatombe des vaches au moment du génocide; d'où le titre. Paradoxalement, les tueurs de vaches, après leur forfait, voulaient encore manger de la chair de cet animal et boire de son lait. L'auteur rend hommage aux troupeaux reconstitués à partir des « vaches rescapées ». L'abondance et la joie retrouvées sont symbolisées par le lait, le beurre et les berceuses deviennent le signe de la réconciliation sur les collines du pays.

Boney-Pie Musemakweli

Les vaches pleuraient aussi

« Elles pleuraient avec raison
Sans raison d'avoir raison
Ils avaient tué leurs mères, les veaux
De six coups de machettes, chacune
Les vaches qui riaient hier
Pleuraient le lendemain les leurs
Et les rescapés de ce génocide,
Voyaient chaque jour leurs mères
Dépecées et découpées en tranches.
La musique des machettes
Les forgerons de la haine
Rêves, souvenirs, cauchemars.
Elles disent sans ambages
Que le génocide des hommes
Était comme une histoire de tranchées !
Hiver, avril, mai, juin, été,
Il pleuvait comme vache qui pisse,
Des coups de hache.
Des tendons de vaches tranchées

Étables ravagées
Les bourreaux mangeaient
Les vaches enragées
La chair et le sang des vaches
La chair et le sang des hommes
Ils veulent aujourd'hui encore,
Ces peaux de vache,
Boire du lait de vache
Les mains rougies de sang
Les bras couronnés de croix
Les yeux rougis de haine
Ils ont bandé leurs arcs les fous
Ils ont raffuté les poignards
Plus assoiffés qu'attendris
Nul amour, nulle pitié
Même pour celles qui allaient
Bientôt, mettre bas
Je rends hommage aux vaches du ciel
Dieu en soit loué
Car d'autres veaux sont nés
Honneur aux vaches rescapées
Le lait inonde le Rwanda
Le beurre est abondant
Les remords grondent dans les cœurs
Les collines revivent l'espoir
La verdure fleurit les souvenirs
Les enfants grandissent prospères
Et les mères chantent allègrement
Les berceuses de l'amour
Et les vaches dans la lune
Font vibrer les cœurs
La vie reprend son train
À deux mains

Demain
Les mains se serrent
Au *pasparum* de la barre
Des voix murmurent
Souffle sur mes orteils
Les vaches allaitent les hommes
Sur les collines réconciliées
Sur cette terre inondée de sang et d'espoir. »

Dans le poème suivant, Augustin Gasake exploite le thème des lendemains qui chantent. Sous forme de prophétie céleste, la douleur et la tristesse sont abolies. La nation rwandaise redevient terre de paix, de bonheur et de justice. La nature refleurit et les fêtes battent leur plein dans une harmonie nouvelle.

Boney-Pie Musemakweli

La Voix du sang

« La voix du ciel raisonne ainsi
N'ayez plus peur
Ne pleurez plus
J'ai entendu vos cris, vos lamentations
Et vos larmes mêlées de sang
Me sont parvenues
J'établirai désormais
Mon pavillon sur vos collines
Toujours avec vous je serai Je ferai de ce pays;
Un napperon de joie d'amour et de paix
Cette nation deviendra
Une nation de concorde et de justice

Le bonheur vaincra le malheur
La tolérance rebâtira
Un peuple uni et exemplaire fin des larmes, à jamais.
Tambours, cithares, flûtes
Pieds nus couronnées de sisal
Sur les têtes d'Intore
Voix graves de paysans
Perçant les nuits étoilées
Cris joyeux des enfants
Jeunes filles mystérieuses
Balayant les routes les rues, les ruelles
Bordées de palmiers fleuris
Vaches laitières
Pots de lait et Calebasses de miel
Collines fleuries des villages
Cœurs des veuves et des orphelins apaisés
Les hommes s'embrassent en murmurant
Les femmes crient à perdre haleine
Honneur, respect *gira amahoro*
C'est la voix du sang qui le dit. »

JOSEPH HAGENIMANA

Ce poème de Joseph Hagenimana est une longue invocation pour souhaiter la paix à tous ceux qui en sont privés : les rejetés, les affamés et miséreux, les désespérés, les sans-abris. La sollicitude de l'auteur déborde les frontières pour porter la paix aux peuples voisins, au-delà des monts et des lacs.

Emmanuel Ahimana

Paix dans vos demeures

« Ami, marchand solitaire d'ici ou d'ailleurs
Toi dont les marécages sont de familiers sentiers
Toi à qui les épines ne font plus mal
Toi dont la douleur se prolonge infiniment
Toi qui peines à survivre
La paix arpente majestueusement vers toi.
Toi qui souffres de la misère, de la faim et de la soif
De la violence, de l'injustice et de l'imposture
De l'orgueil et de la méchanceté
De la vengeance et de la vanité
Toi qui rumines tes angoisses
La paix tourne son regard vers toi.
Toi qui te réveilles en sursaut
En rêvant de l'épée de Damoclès
Suspendue sur ta gorge nue tant de jours tu t'es résigné au suicide
Te révoltant contre l'excessif mépris de tes semblables
La paix amicalement t'interpelle.
Je déplore ton abri de fortune sous les arbres
Tu dors toutes les nuits à la belle étoile
Parfois tu te retrouves sans raison
Coincé entre les quatre murs de la geôle
Parfois tu loues indéfiniment un lit d'hôpital
La paix t'ouvre pitoyablement ses bras.
Toi dont les prières restent vaines
Toi qui patauges inlassablement dans le désespoir
Ma pensée traverse les monts et les plaines
Des Grands Lacs, du Tanganika au Victoria
En passant par le Kivu, pour croiser le regard
Des frères de l'autre rive
Afin de leur adresser mon vif souhait :
Que la paix passe la nuit dans vos demeures ! »

AMIRAL DANIEL ILUNGA

Par ce titre, Amiral Ilunga exprime son espoir dans la vie. Cet espoir, il l'exprime à travers plusieurs images : colombes, lumière, flamme, réjouissances, retour de la pluie, etc. Ce poème est adressé aux peuples des Grands Lacs qui, au lieu de vivre dans un pessimisme destructeur, doivent plutôt vivre sous les feuillages qui redonnent la vie, sous un soleil qui rit et une pluie qui arrose la terre de paix.

Thierry Amisi Mabanze Nkula

Vivre

« Vivre c'est croire
Aux lendemains meilleurs
Dans ces déserts obscurs
Où les douleurs se taisent
Pour maquiller la tristesse
Vivre c'est croire
Au retour des colombes
Dans ce ciel sombre
Aux valves ouvertes
D'où coulent les larmes
Pour faire le deuil
De cette vague de l'histoire
Vivre c'est croire
Que la lumière reviendra
Dans ce temple ténébreux
Que l'espoir ressuscitera
Vivre c'est croire
Que la petite brindille qui flamboie
Allumera les bûches, les réjouissances
Vivre, c'est croire

En la parole du prophète qui annonce le retour de la pluie
Après une sécheresse persistante,
Sur les collines, les montagnes.
Les fantômes dansent, chantent
Sous un soleil qui rit.
La pluie revient et arrose.
Aux feuillages, elle redonne la vie.
Elle disperse l'assemblée des sorciers
Et ramène les rêves aux creux des mains. »

ALEXANDRE KABERA

Ce poème d'Alexandre Kabera est tour à tour colombe, alliance, vie, divinité, rose, olivier, blancheur, nativité (Noël) et mélodie symbolisée par une flûte. Pour rendre vivant son récit, l'auteur emprunte la voie de la comparaison et de la métaphore pour représenter la paix.

Mais c'est finalement l'image de la colombe qui domine, car elle revient deux fois.

Emmanuel Ahimana

Si la paix était...

« Si la paix était un oiseau, elle serait la colombe
Qui posa un rameau dans les mains de Noé.
Hors de l'arche de la vie séchaient les eaux fatales.
Après le déluge, la nature souriait en sifflant :
La vie renaît comme quand de l'ombre Dieu fit jaillir
La terre en son premier matin, à l'aube du temps.
Si la paix était un acte, elle serait l'alliance,
L'arc-en-ciel viendrait auréoler un monde

Où l'homme respecte son prochain et son Dieu.
Que sèchent les larmes jadis versées à flot
Et le sang qui coula sur ces belles terres ;
Tout peut recommencer pour l'entente des frères.
Si la paix était un lieu, elle serait toute la vie :
Les blessures du corps guérissent plus vite
Que les cicatrices dans les coins de nos cœurs,
Que les éraflures sur l'iris de nos yeux.
Au temps, donnons le temps pour que nos ombres
Obéissent en douceur aux rayons du soleil.
Si la paix était une personne, elle serait le Bon Dieu
Qui sur bons et méchants fait lever son soleil.
Le cœur d'un bourreau bondit, bourrelé de remords,
Au souvenir du sort infligé aux victimes.
La douceur guérit de la violence ;
L'amour qui dure vaincra la haine qui passe.
Si la paix était une fleur, elle serait la belle rose
Qui pousse dans le fumier d'un passé de heurts,
Où la haine des frères a fait pourrir l'entente.
Les abeilles la butinent en chantant en chœur
Les mots de la concorde des frères
Aux cœurs épris de vivre sur la terre dans la paix.
Si la paix était une branche, elle serait celle de l'olivier ;
Arbre dont l'écorce ridée du tronc rappelle
Le genre humain d'où surgit le Rameau de Jessé.
Point de paix chez nous, sans toi qui en es prince ;
Que la sève de ta paix circule dans nos vies,
Toi qui es la vraie Vie, fais-nous vivre de toi.
Si la paix était une couleur, elle serait blanche
Comme l'habit des saints aux noces de l'agneau.
Harmoniser sa vie, et avec ses frères,
S'abandonner à Dieu dans un monde troublé
Comme la colombe dans l'air s'expose au soleil ;

Sa candeur fait d'elle le symbole de la paix.
Si la paix était un moment, elle serait le joyeux Noël :
De l'horizon de l'histoire, le soleil répand
Sur notre époque la splendeur de sa paix
Qui déchire nos brouillards et nous rend la joie.
Dans la crèche de ta vie, l'Enfant-Jésus veut naître ;
Roi de l'Univers, c'est lui la paix du monde.
Si la paix était un objet, elle serait la belle flûte
Dont l'ange fit entonner l'hymne du ciel :
"Gloire à notre Dieu dans le plus haut des cieux
Et paix sur la terre des hommes qu'il aime".
Seuls les pauvres au cœur des bergers de Bethléem
Accueillent l'Emmanuel en symphonie de paix.
Si la paix était un oiseau, elle serait la colombe
Qui roucoule et chante la paix, l'espoir et l'amour
Aux veuves et prisonniers, orphelins et coupables,
Aux bourreaux et victimes, rapatriés et exilés.
Après l'indicible drame qui secoua ce peuple,
L'on peut toujours revivre malgré les cicatrices.
Redis-le ma colombe, Chacun désire la paix. »

Dans « Vole ma colombe », Alexandre Kabera revient sur l'image de la colombe qui lui est chère. Il s'agit d'une invitation faite à la colombe, symbole de paix et d'amour, à s'envoler pour propager partout ses actes de bienfaisance : ranimer les cœurs secs, revigorer et encourager les cœurs aimants, répandre ou faire jaillir l'amour, le partage et le pardon, en communion avec Dieu et Jésus Christ. La mission ultime de la colombe n'est autre que de transformer l'homme « loup pour l'homme » en homme porteur de désir de paix qui est un « don pour l'homme ».

Vole ma colombe

« Vole ma colombe, lance-toi comme un souffle
Dont l'esprit vivifie au-delà des mots.
Tu es sans paroles selon ta nature,
Tu roucoules sans fin, tes douces romances.
Mais ton bec s'ouvre grâce à une force
Qui peut adoucir les cœurs séchés par les épreuves,
Pour qu'ils sentent la brise que l'espoir habite.
Vole ma colombe, lance-toi comme un flambeau
Qui prête sa lueur aux yeux des voyageurs,
Pour qu'ils voient le compagnon sous son plus beau jour.
L'homme "loup pour l'homme" n'est que l'ombre du monde.
L'homme "don pour l'homme" fait la joie du monde.
Revenir du naufrage donne du poids au présent :
Revivre n'est-ce pas redresser le vécu ?
Vole ma colombe, lance-toi comme le son
Du tambour qui annonce la fête pour demain.
Maintiens en eux le désir de la paix
Par un peuple plus uni, au soir de son histoire :
L'histoire future que transfigurent
Les cœurs qui aiment et qui croient en la vie,
En le temps et en Dieu, pour un meilleur avenir.
Vole ma colombe, lance-toi comme un cri
Qui sort du cœur pour résonner dans le monde.
Tu ne jouais qu'aux mots ; Jésus dans les cœurs
Ecrit en lettres d'or des récits merveilleux.
Le livre de la vie est le lieu de la rencontre
Du Dieu qui donne et de l'homme qui reçoit :
Aimer et pardonner sont les grâces du ciel.
Vole ma colombe, lance-toi comme un aigle
Qui, dans son audace, semble dire aux mortels :
Il est venu le temps de vivre dans l'amour.

Ce que veut le père, c'est de vivre ici-bas
En accord avec tous comme l'on vit au ciel.
Les hommes au cœur simple sauront que son règne
Est partage d'amour sur un même sol.
Vole ma colombe, lance-toi comme de l'eau
Qui coule jour et nuit, de la source au fleuve.
Arrose le jardin, les fleurs des âmes
Que fane la vaine brûlure de la haine.
Comme jaillit d'une fleur un épi de blé,
Du cœur où circule l'eau-vive-Jésus
Jaillit l'amour qui change la vie en fête.
Vole ma colombe, lance-toi comme un écho
Qui fait retentir plus loin la vie éternelle :
Connaître le seul vrai Dieu et son envoyé,
Jésus Christ, le seigneur des vivants et des morts.
Tels les pèlerins, les hommes sont en marche ;
Vivre sur la terre, c'est cheminer avec Dieu,
Car venue de lui, leur vie s'achève en lui.
Vole ma colombe, lance-toi comme un nuage
Qui survole en douceur les cieux au-dessus de la terre.
Si personne ne t'écoute, vole encore plus haut.
Le Bon Dieu ne laissera ni ta patrie pourrir
Ni ses blessures dans le cœur, des années durant.
Sois pour elle un sourire d'espoir,
Une brise d'amour et un message de paix.
Colombe qui emporte mes "mots",
Adieu ! J'attendrai ton retour. »

ANNIE KAHINDO LUKANDO

La poétesse ouvre son poème par « La paix bat son tambour. Le tambour retentit ». Et quand le tambour retentit au village, tout le monde entend, tout le monde sait qu'il y a un événement au village ou dans la contrée. Ainsi, par des images, l'auteur nous fait savoir que le son du tambour va au-delà des collines, au-delà des rivières pour atteindre tous les peuples des Grands Lacs. Ce son du tambour n'est rien d'autre, pour l'auteur, qu'une invitation à la paix, à l'amour entre les peuples des Grands Lacs, l'amour qui doit bannir la haine pour laisser la place à un pardon sincère afin que la hache de la guerre soit définitivement enterrée.

Jean Kamate Itanda

Le son de la paix

« La paix bat son tambour
 Le tambour retentit
 C'est l'écho de la fraternité
 Qui s'éparpille
 Dans les pays des Grands Lacs
 Dans les pays des grandes eaux
 Il traverse le Kivu
 Escalade les mille collines
 Parcourt la Ruzizi
 Pour atteindre
 Les âmes isolées
 Pendant de longues
 Années de discorde.
 Oui, frère,
 J'entends le son
 Le son de la paix
 Qui vient réveiller

En moi la mélodie
De l'amour.
J'entends le son
Le son de la paix
Qui retrace
L'itinéraire du voyage
Du voyage du feu
Guidé par la boussole
De nos différends et de nos préjugés
Pour marquer
D'une ère nouvelle
Le temps vieilli
Des peuples meurtris
Par la tyrannie de l'ego.
Frère, si tu ouvres mon cœur
Tu verras clairement
Le fossé creusé Par les crimes
De mes pairs.
Chante-moi la paix
Au rythme de l'amour
Sur les notes de la fraternité et de l'unité.
Je t'en conjure
Viens envelopper ma peine de ton pardon sincère
et que s'unissent nos cœurs dans le pardon et l'oubli
et qu'à jamais
la force de notre amour durera jusqu'à
la nuit des temps
et qu'à jamais retentisse
le ngoma, tambour des Grands Lacs. »

OSWALD KAMBALE KITAMBALA

Un verbe précis, des mots choisis par le poète pour ce qu'ils sont, pour la force qu'ils ont de nommer les choses, l'espoir, la foi en l'espoir, la foi en l'avenir... la force de les faire exister, les sortir du néant, du cataclysme afin de... créer des images fortes, évidentes pour tous, sans fioritures, sans artifices. Des vers qui roulent, s'enroulent au rythme des rimes qui, de l'une à l'autre, se répondent en échos, disant vrai, sonnante authentique.

Le soleil qui enfantera des rayons
 Pour éclairer tant soit peu tes nuits.
 Exhortation, invocation faite à la jeunesse
 Pour tisser beau un monde nouveau.
 Gaïeté au cœur de l'Afrique digne
 Pour « re-crée » paix, amour et charité
 Par la non-violence, le pardon et la sincérité.

Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa

Par le pardon au Cœur de l'Afrique

« Ne te couche donc plus
 Ô pur et doux soleil !
 Même du coin de l'œil
 Désire ce peu qu'il m'a plu
 De t'offrir en sacrifice
 En vue de crier justice,
 Traquer l'ombre exaspérée
 Des peuples longtemps désespérés !
 Ne te couche donc plus
 Ô pur et doux soleil !
 Car voici que l'aigle effaré
 N'ose même plus dévorer...
 Humilié, le puissant tonnerre

A changé tous ses éclairs
En étoiles pour luire dans la nuit
Et dissiper tous nos ennuis...
Ne te couche donc plus
Ô pur et doux soleil !
Car les panthères sans envahir
Se sont remises tout ébahies !
La douleur de la vengeance
Faisant prendre les haches,
Plus jamais la non-violence
N'aura de lâches...
Ne te couche donc plus
Ô pur et doux soleil !
Car les vipères sous le courroux
Ont vomi tout leur venin
Dont on brasse un doux vin
Pour fêter la levée d'écrou
Pour conjurer les massacres
Pour en finir avec d'horribles simulacres.
Ne te couche donc plus
Ô pur et doux soleil !...
Et même si tu te couches
À la vue de tes parures
Dès ton retour, dès l'aube, on dansera
On s'embrassera, s'embrasera...
On se prendra, se comprendra...
Et, grâce au pardon, on se réconciliera ! »

Tiré d'*Armes en larmes... Au cœur de l'Afrique*, recueil inédit, 2012.

Lueur

« Au nom d'un peuple meurtri
 Et de la sagesse d'autrefois
 Vécue par les aïeux qui t'ont nourri
 Et qui ont dessiné, par la foi
 De tes frères et sœurs
 Les signes d'espoir et de bonheur,
 Je t'assure... rassure-toi.
 Pour l'espoir qui bouillonne
 Dans ton cœur qui s'ébat
 Dans l'attente d'un feu qui rayonne...
 Pour toi, j'ai marqué ces signes
 J'ai griffonné ces lignes
 Pour prédire des temps-hémicycles
 Prélude au meilleur des mondes possibles.
 Fixer mon regard vers l'horizon
 Vers le soleil qui enfantera des rayons
 Pour éclairer tant soit peu tes nuits...
 Pour que le ciel ne s'écroule pas sur nous, victimes,
 Pour que la terre ne soit pas éventrée dans l'abîme
 Pour que devant toi tes voisins ne soient pas écartelés
 Pour que tes huttes ne soient pas incendiées
 Pour que tes gousses ne soient pas dégrénées
 Pour que tes os ne soient pas broyés
 Par des chars au dessein cruel
 Pour que soit dégagée la route vers ta citadelle !
 Pour toi je marque ces signes
 Pour t'apprendre à tisser la beauté
 Un monde qui surgit, nouveau,
 Gai au cœur de l'Afrique et qui soit digne
 Pour "re-crée" paix, amour et charité
 Grâce à la non-violence, le pardon et la sincérité...

Par tes pieds par tes mains pour demain
Par ta tête par tes yeux pour le mieux
Par ton élan, ton devoir et pour l'humain
Par ton espoir,
Espoir Actif d'un avenir radieux,
Porte en gestation la passion et le mât
De ton navire,
Ô jeunesse des Pays des Grands Lacs ! »

Tiré d'*Armes en larmes... Au cœur de l'Afrique*, recueil inédit, 2012.

ABBÉ MICHEL KAYOYA

Michel Kayoya tire sa révérence à toutes les âmes bien nées... du Burundi et de l'Afrique. Il loue la force musculaire des tailleurs de pierre, fondateurs d'empire. Il admire leur amabilité simple et joyeuse qui sait accueillir généreusement et recevoir avec reconnaissance. Il chante leur courage devant les difficultés et leurs valeurs d'unité, de communion, de solidarité pour le bien de tous. À leur suite, le Burundi donne naissance à des Bagabo fiers de leur dignité et de leur honneur.

Martin Ntirandekura

Salut à tous les « Bagabo » d'Afrique

« Je vous salue,
Tailleurs de pierres infatigables,
Vous qui avez donné naissance à mon peuple.
De vous je salue l'endurance,
De vous la force musculaire
De vous l'amabilité simple et joyeuse

De vous l'accueil chaleureux sans calcul mesquin
De l'homme tombé sous la domination de l'argent.
De vous le courage
Le rire sain
Sonore comme la vibration d'un métal pur.
De vous le songe utile Non altéré
Non corrompu
Expression d'un cœur droit,
Simple,
Limpide,
Jaillissant clair comme l'eau
D'une source sans souillure.
De vous le bon esprit
Le vrai esprit d'Ubumwe D'Ubumwe
Communion D'Ubumwe
Collaboration D'Ubumwe
Entente D'Ubumwe
Accueil D'Ubumwe
Engagement commun.
Il fallait ensemble inventer le feu
Il fallait ensemble forger haches et coutelas
Il fallait ensemble traverser les dangereux marais
De la Lumpungwe menaçante
Au risque de laisser derrière vous
Un chapelet de martyrs courageux.
Je vous salue chers pionniers
Dont la pénétration silencieuse dans ce pays de rêve
A créé cet îlot d'Ubuntu qu'est mon pays.
Je vous salue infatigables paysans, joyeux, riant
Comme des enfants en état de grâce,
Vivant la vie d'homme par noyau de peuplement.
Je vous salue inlassables pasteurs,
Déliés comme le veau à peine poilu,

Supportant sans plainte faim et famine
Pour garder intact le troupeau dont le pays se glorifie.
Ô vous tous ô grands dont le sang coule gaiement
Dans les veines de mon père
Je vous salue et vous aime. Ô vous tous
Ô nobles Bagabo, dont la fierté
Se réveille en mon âme d'adolescent,
Je vous admire.
Que vous êtes superbes nobles Bagabo,
Hommes "dominant",
"Maitrisant" les armés de lances et de vertus.
Un homme sans lance !
Il aurait la gêne d'une pucelle déshabillée,
La honte d'un soldat désarmé,
La terreur d'un prisonnier lié par la crainte du destin.
Un homme sans vertu !
Il mourrait honteux comme le vieux chien des pygmées,
Puant comme un putois devant lequel on se voile la face.
Ô vous tous, piliers de la moralité, je vous salue.
Je salue en vous toute la virilité humaine,
Je salue en vous toute la noblesse
De cet animal magistral,
De cet animal spirituellement amoureux
Qu'est l'homme.
Ô vous tous, nobles Bagabo d'Afrique debout
Donnons à nos pays
La fierté
La vigueur
Le courage
De se construire eux-mêmes. »

JEAN-CLAUDE MAKOMO MAKITA

L'homme marchait et parlait. Il s'écria, comme s'il répétait pour lui-même et pour ceux susceptibles de l'entendre, les paroles de l'Ecclésiaste : « Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux... un temps pour naître et un temps pour mourir; un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté; un temps pour lutter et un temps pour guérir; un temps pour se battre et un temps pour bâtir... »

Et je le regardai et me dis : « Il parle pour qui ? » Il poursuivit son soliloque, sur une colline qui sortait de la brume...

Jean Kamate Itanda

Parenthèse hermétiquement fermée !

« Il y a un temps pour tout, dit-on.
 C'est vrai, partout et toujours,
 Surtout dans nos Grands Lacs africains,
 Repaire et nœud d'excellentes vipères.
 Hier, c'était le temps des ténèbres
 Aujourd'hui, c'est l'aurore
 Et demain, un nouveau jour
 Ainsi, la parenthèse est fermée.
 Hier, c'était le temps de la guerre
 Aujourd'hui, c'est le temps de la paix
 Et demain, le temps de la reconstruction
 Ainsi, la parenthèse est fermée.
 Hier, c'était le temps de l'arrogance
 Aujourd'hui, c'est le temps de l'humilité
 Et demain, le temps du baiser sincère
 Ainsi, la parenthèse est fermée.
 Hier, c'était le temps du "chacun pour soi"
 Aujourd'hui, c'est le temps du dépassement

Et demain, le temps de l'union parfaite
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps des rancœurs
Aujourd'hui, c'est le temps de la transcendance
Et demain, le temps du pardon
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps de l'enfermement
Aujourd'hui, c'est le temps de l'ouverture
Et demain, le temps de l'intégration
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps de la contrainte
Aujourd'hui, c'est le temps de la liberté
Et demain, le temps de la tolérance
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps des tueries
Aujourd'hui, c'est le temps où on pose les armes
Et demain, le temps de fumer le calumet de la paix
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps de se montrer païen
Aujourd'hui, c'est le temps de se repentir
Et demain, le temps de se convertir
Ainsi, la parenthèse est fermée.
Hier, c'était le temps où rôde la mort
Aujourd'hui, c'est le temps où les âmes reposent en paix
Et demain, le temps de ressusciter
Pour tout dire, après autant de violences chez nous,
Après autant d'anti-valeurs dans les Grands Lacs,
Est venu le temps des valeurs universelles
Ainsi, la parenthèse sera hermétiquement fermée ! »

Dans un beau langage poétique, Jean-Claude MAKOMO MAKITA décrit dans le poème suivant les éléments destructeurs de la nature venant toujours de l'Est africain, avant de nous plonger dans le récit biblique du déluge et de Gomorrhe.

Il exhorte les peuples des Grands Lacs à ne pas s'enfermer dans leurs carcans et les invite, à travers un certain nombre de questions, à se détourner de ce qui détruit, à se dépasser, prenant exemple sur Abraham pour ne viser que le pardon de Dieu. Le pardon, ce mot magique, seul capable de mettre fin à la méfiance, à la méchanceté pour nous conduire, avec un peu de volonté, vers une véritable paix qui mettrait définitivement fin aux pluies destructrices.

Jean Kamate Itanda

Pluie des Grands Lacs !

« Vraiment, c'est à ne rien y comprendre.
Et personne n'y comprendra absolument rien !
Toujours des grêles et des orages
Balancés unilatéralement
Allant toujours de l'Est à l'Ouest
Et jamais de l'Ouest à l'Est,
Et toujours charriés par les vrais faux vents
De l'Est et du Nord.
On les aurait voulues de source céleste,
Ces pluies des Grands Lacs.
Elles auraient alors duré,
Comme le déluge de Noé,
Quarante jours et quarante nuits ;
Ou encore, comme les pluies
De Sodome et Gomorrhe,
Une journée, en forme de soufre et de feu
Venant des cieux, détruisant définitivement le mal.

Nous n’y comprenons rien.
Mais nous posons quand même cette question,
Que nous vous adressons, à vous,
Pluies des Grands Lacs :
Pourquoi n’êtes-vous pas semblables
À ces pluies célestes ?
Et votre réponse est sans ambiguïté :
La perversité des habitants des Grands Lacs
Aurait tendance à se rapprocher de celle des victimes
Du courroux céleste
Mais, elle n’est pas vraiment pareille.
D’où une tolérance céleste,
Qui se traduit par les pluies destructrices
Récurrentes, dont les effets directs et collatéraux
N’atteignent jamais l’apocalypse.
Juste quelques torrents incontrôlés
Remplissant de temps à autre
Ruzizi, Kagera, Kalimabenge,
Kamanyola, Rutshuru,
Nyabarongo, Katumba, Gahuwa...
Avec des dégâts humains, vite oubliés !
Nous n’y comprenons toujours rien.
D’où cette autre question :
Le pauvre Abraham,
Peut-il encore ressusciter pour plaider
À nouveau auprès de Jéhovah
En faveur des Grands Lacs ?
Pourrait-il encore lui dire :
“Vas-tu réellement supprimer le juste
Avec les méchants ?
Supposons qu’il y ait cinquante justes
Dans les Grands Lacs,
Vas-tu donc les supprimer ?

Et ne pardonneras-tu pas à ce lieu
 Pour épargner les justes qui y sont ?”
 Ou plutôt, supposons qu’il s’en trouve là dix,
 Jéhovah pourrait dire :
 “Je ne les ravagerai pas pour épargner ces dix.”
 Allons-y alors, habitants des Grands Lacs.
 Pourrions-nous rejeter toute perversité ?
 Juste un peu de volonté ! Juste dix justes !
 Et les pluies destructrices
 S’en iraient définitivement,
 Car la colère de Dieu diminuerait
 Les massacres et autres barbaries
 Relèveraient du passé.
 Il monterait, dans les Grands Lacs,
 Un fleuve d’eau plein de vie
 Et limpide comme du cristal.
 De chaque côté de ce fleuve,
 Il y aurait des arbres pleins de vie
 Produisant des fruits à récolter,
 Chaque mois.
 Les feuilles de ces arbres apporteraient
 La guérison des nations.
 Régneraient alors, jour et nuit,
 Paix, sécurité et prospérité. »

THIERRY MANIRAMBONA

*Ce poème sur le thème du feu est l’histoire de ceux qui se retrouvent.
 Discret et sobre, le rêve dessine un espace de silence et de présence, un
 espace où panser les blessures cachées, un espace où le câlin est encore*

possible, un espace où traverser les vieux souvenirs et rejoindre la terre de nouveaux espoirs, un espace du salut amical en différentes langues pour des peuples différents, un espace où la main tendue signifie pardon pour les silences coupables, pour les mensonges meurtriers, pour la confiance déçue, un espace où la parole renaît pour recréer et non pour désunir, un espace où le silence n'est plus menace, mais communion, un espace où le regard devient lumière, un espace où coulent joie, paix, espérance, l'espace des Grands Lacs africains.

Martin Ntirandekura

Retrouvailles des étrangers

« (...) »

Ce soir, viens autour du feu, rêvons ensemble
Viens que je te raconte l'histoire des miens
Je t'écouterai me parler des retrouvailles
Laisse-moi panser les blessures que tu caches
Fais-moi des câlins qui raniment le soleil
Donne-moi des couleurs qui ne prennent pas froid
Pour te dessiner une oasis où boiront nos rêves.
Entre nos silences se dresse un pont fragile
Qu'emporte la marée de nos conflits.
Sous le pont, bien aiguisé, se cache un poignard
Qui coupe les ailes de nos efforts pour nous revoir
Mais, discrète et tenace, d'une rive à l'autre,
Sur la rivière, une liane fait le pont.
Puisses-tu traverser les vieux souvenirs
Pour rejoindre la terre des nouveaux espoirs
La terre des retrouvailles.
De la danse et du cor
Le cor qui réveille la danse qui nous unit
Cordon ombilical de nos destins communs.

Muraho ! Mwaraye ! Hamjambo ! Mbote !
Donne-moi ta main que j'y dessine le pardon
Pour l'étoile éteinte quand tu fuyais la nuit
Pour le tambour joué les jours de deuil
Pour le silence quand tu cherchais le chemin
Pour les mensonges quand tu voulais savoir.
Laisse-moi le temps de recolorer l'arc-en-ciel
Le temps de réchauffer le tambour de la fête
La fête des semailles, des récoltes et des vaches
La fête des pèlerins qui rentreront plus tard
La fête du feu qui scelle nos liens sacrés
Car la fête ne sera plus ajournée
Les guerriers auront échangé leurs massues
Contre l'espace où s'invente l'avenir
Au milieu des lacs sous le regard des volcans
Dans les collines et sur la crête Congo-Nil
Dans les eaux thermales qui réchauffent les corps
Dans la danse de la grue et dans les chants des bergers
Le feu de l'unité est allumé qui attend les conteurs
Le feu des retrouvailles est vif qui attend les palabres
Le temps nous appartient, mais nous échappe à tous
Si nous gardons fermées les portes de nos maisons
Le vent qui cherche refuge dans nos collines
Nous apprend à partager le peu que nous avons
L'odeur des champs récemment labourés
Infuse de la vigueur dans nos liens fragiles
La parole fait le pont entre nos deux passés
Parle, je t'écoute. Danse, je t'applaudis.
Le chemin est long, faisons-le ensemble.
Je te salue, voisin. Gira amahoro !
Il y a dans ton silence des havres de paix
Il y a dans mon regard un besoin de parler
Il y a dans tes yeux des vérités en flammes

Il y a dans ma vie des parcelles mal éclairées
Il y a dans ton regard une quête de la lumière
Et des puits profonds pleins de bonnes surprises
Nos passés se dressent sur des racines jumelles
Nos vies sont les parchemins d'une même histoire
Faites de joie, de larmes, de paix.
Et d'espérance. »

BASENGO MUNYABURANGA

Avec ce poème, Louis Munyaburanga Basengo remonte la mémoire du temps écoulé « au terme d'un demi-siècle d'Indépendance ». Ce long poème raconte la joie d'un sexagénaire d'avoir survécu à tant d'événements heureux ou malheureux. L'auteur passe en effet des paradis verts de l'enfance aux souffrances d'une longue errance parsemée de faim, de froidure et de désolation. Enfin, le texte salue les générations passées, présentes et futures en les conviant à l'écoute des leçons de l'histoire afin de bâtir un monde meilleur.

Jean-Marie Vianney Kayishema

Souvenirs d'un sexagénaire

« Voici les grands moments de la vie
d'un sexagénaire dans les pays des Grands Lacs,
mon Amour, ma Douleur ;
des moments palpitants, ensoleillés,
des moments frémissants,
traversés de peine et de douleur,
des moments où se mélange la paix et la peine.
Je célèbre dans le silence et la méditation

ma survie miraculeuse dans mon paradis
de terre brûlée par les vices des hommes.
À soixante ans de vie sinueuse,
sur les sentiers tracés au cours du temps,
temps de soleil ou de pluie,
le doux soleil au-dessus des collines arrondies,
Le doux soleil matinal sur les eaux limpides de nos lacs,
Le doux soleil, éclat du sourire de nos enfants,
Le doux soleil, éclat du sourire de nos filles,
au regard doux, au regard de veaux
nourris à l'herbe tendre, bercée
par la brise vespérale de nos lacs.
Temps des pluies sorties des tourbillons de l'univers,
Temps des haines sorties des profondeurs
des cœurs mal assortis.
Je rends hommage à mon père,
corps d'ébène, cœur d'aède,
ce père qui me transporta jusqu'au rempart des volcans
la veille d'Uhuru, l'Indépendance.
Je rends aussi hommage au frère aîné de mon père,
corps d'ébène, tête de visionnaire, acolyte fidèle
des traditions anciennes, génie des mystères insondables,
ce père-mien, couleur d'ébène,
qui me porta à travers les forêts impénétrables,
depuis les premières saisons fracassantes
d'Uhuru, l'Indépendance,
jusqu'au lendemain du déluge
sur les collines et les plaines des pays des Grands Lacs,
mon Amour, ma Douleur.
Aujourd'hui, au terme d'un demi-siècle d'Indépendance,
j'observe la terre et les hommes,
les hommes créés à l'image de Dieu !
J'observe la terre qui tourne autour du soleil

et ma tête tourne autour de l'inconnu.
Aujourd'hui, au terme d'un demi-siècle d'Indépendance,
le temps s'est écoulé sous mes yeux
et mes yeux ont vu des hommes illustres
et des hommes simples.
Je me suis déhanché sur les stades pour célébrer,
sous le soleil ou la pluie,
la gloire des maîtres du monde.
Maîtres du monde d'aujourd'hui et de demain,
souvenez-vous !
Souvenez-vous qu'un enfant qui pleure de faim et de soif
n'est pas un chat qui miaule.
Souvenez-vous qu'un vieillard qui ronfle de douleur
n'est pas un buffle qui beugle.
Hélas, les leçons du temps passent inaperçues :
il suffit que les astres soient favorables,
il suffit que les saisons paraissent plus saines,
que l'on se gave de champagne pour oublier,
dans l'ivresse et l'évanescence, la faim et la soif
des aînés dans les camps de l'infortune.
Il suffit que le soleil se lève radieux
sur la pelouse des jardins, des villas
pour oublier le froid et la faim
dans les forêts glaciales de bambous et d'épines.
Les mirages des temps éblouissent
comme le charme de ces jeunes nubiles,
fruits des saisons favorables.
Il suffit que l'on soit comblé pour ignorer
les privations des aînés au cours des longues marches
dans les marais des forêts impénétrables.
Au terme de cette tranche de vie,
je salue la mémoire de mes pères,
témoins des temps des rois et des princes,

témoins des temps des maîtres venus d'Europe,
 témoins des turbulences, des tourbillons tribaux
 et des mirages caducs des indépendances.
 Je salue tous mes frères des pays des Grands Lacs,
 mon Amour, ma Douleur.
 Je les convie à l'écoute du langage mystique
 de l'histoire et à l'élaboration du verbe
 qui vibre d'Amour dans le cœur de chacun.
 Je salue, enfin, les générations actuelles et futures
 des pays des Grands Lacs, notre Amour, notre Douleur.
 Je les convie à l'écoute des leçons tacites
 des phénomènes du monde et à l'édification
 de notre parcelle de terre, toujours plus belle,
 toujours plus humaine. »

VALENTIN YVES MUDIMBE

Vingt-troisième poème d'un recueil qui en compte trente-trois au total, « Sacre des limites » est un texte écrit en 1973. Son style suggestif le fait figurer parmi les œuvres les plus hermétiques de V.Y. MUDIMBE. On y lit en sourdine le caractère inviolable des limites ou frontières, sans précision de nature, en même temps qu'une critique implicite de leurs auteurs, les « vautours », qui les auraient imposées moyennant « blessure imposée » d'un arbre rendu « exsangue », allusion faite à un continent ou un pays découpé au détriment de ses entités sociales et naturelles. Toutes ces blessures opérées sur fond d'insurrection des morts, « au fronton des ciels déboisés » ! Ce lourd tribut humain impose un absolu respect de ces frontières.

*Un poème total, un puzzle d'écriture très moderne, et même post-moderne, source permanente de significations, dont la singularité marque tout le recueil *Entretailles* que les éditions Saint-Germain-des-Prés publient en 1973, en même temps que d'autres noms devenus célèbres comme*

Elebe Lisembe, Kadima Mukala Nzuji, maîtres de toute une postérité en République Démocratique du Congo et en Afrique.

Jean-Claude Makomo Makita

Sacre des limites

« Sacre des limites
écume des sillages noircis
dans l'éclat des corps,
blessure décomposée
d'un arbre exsangue !
C'est l'insurrection des morts
au fronton des ciels déboisés,
la sédition des vautours à la mesure
des proies et des rires,
foulées d'une ruelle surpeuplée.
Ravissement des faux départs
que ce risque de sénilité ;
et cette foi prématurée,
la persistance de l'encens
sur le tremblement des mains
dans la fureur et les cris
d'inutiles fusils. »

Tiré d'*Entretailles*, Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1973.

NORBERT MUGISHO

Le poète présente la région des Grands Lacs sous la forme symbolique d'une couronne à trois étoiles. Comme un chantre et un visionnaire, il rêve d'une région idyllique, paradisiaque où le soleil brillera et où son éclat illuminera les côtes de l'Afrique. Pour que cela se traduise dans la réalité, il faut passer par le chemin de la paix. Ce poème se termine par une note de pardon non seulement entre les hommes, mais aussi entre l'homme et la nature.

Thierry Amisi Mabanze Nkula

Couronne triétoile

« Au premier trait de ta figure, Afrique
 Qui secouait
 Les fibres ovales
 De ma raison
 Jusqu'au cervelet de ton âme
 Où jubilent des idées
 Dans la lassitude de ton cœur.
 Nos têtes caressent
 La nature de ta forme, sainte.
 Une seconde passe
 Puis secoue sans cesse
 Le vert de ta figure
 Qui s'évapore en continu de ta nature.
 Doucement nous voyageons
 Vers le plus éloigné des points cardinaux
 Dans l'inconnu de nos annales
 Qui se dessinent en chaud
 Dans la droiture future des Grands Lacs
 Où brillera un soleil accablant

Un grand concert
Qui illuminera les côtes de l’Afrique,
Qui excitera le monde sur le monde
Que nous portons sur nos têtes !
Couronne brillante à trois étoiles
Faisant jaillir du ciel des éclats d’or voilé,
Quand tes mains s’ouvriront
Pour libérer les lucioles
Comme une éclaboussure
Qui nous fera revivre.
Ton histoire colorée en noir dans les yeux de mes chants ?
Dans le trou d’une aiguille
Je te regarde, je veux gommer ta couleur passée
Je veux voir du lait très frais
Couler dans tes collines
Pour mouiller des gorges assoiffées.
Cocou, Grands Lacs !
Je voudrais savourer la nouvelle figure
Qui dévoilera la nature
Des côtes chaudes et attirantes
Sous le jaillissement des eaux bronzées
Qui couleront et voudront palper
Les bouts d’orteils pointus
Chantant toujours : la paix.
La paix est le pain dont on a besoin de malaxer la pâte
Pour enterrer plus loin
Les viols et les vols et mutineries
Qui ont bourré nos mémoires,
Qui ont enseveli nos frères et sœurs
Dans une fosse commune.
Je te pardonne,
Je te pardonne, Grands Lacs,
Pour faire revivre l’Afrique

Je te pardonne pour...
Je te pardonne pour que le Kivu
Coule vite pour arroser tes terres arides
Je te pardonne pour que le Tanganyika et les autres
Coulent jusqu'aux pieds sales, stériles
Et les rendent très purs puis fertiles.
Pardonne-moi, Grands Lacs,
Pour mes sottises;
Pardon pour des poutres
Que j'ai placées
Pour barrer ta figure sur la carte jaunie
Dans ma mémoire.
Pardon !
Un grand pardon, je le lance vers toi !
Pardonne-moi, Pardonne-moi,
Pour que j'honore La Ruzizi qui coule
Sous le grand soleil
Comme une barbe blanchie, vieillie
Qui fouette plus fort la haine,
Les tribalismes, les mélancolies
Au cœur de l'Afrique.
Je te pardonne, pardonne-moi, alors...
À bas machettes, armes à feu et lances !
Par terre, par terre !
À bas la guerre, Grands Lacs !
Que partout dans les sentiers
À travers les montagnes
La paix soit notre mère !
Tous pour Un ;
Un sursaut de la terre
Qui se fragmente Jour et nuit
Sous l'incandescence du frère soleil.
Grands Lacs, brisez sans honte les rancunes.

Alors, Grands Lacs !
Dans la longueur de ta ceinture
Pourquoi la guerre ?
Pourquoi la guerre ?
Pourquoi l'incompréhension ?
À bas
Tout par terre
Tout par terre
Pour enfouir les sales mentalités
Dans l'union pour la paix. »

ZAMUSONGI MUZALIA

Ce qui frappe dans ce texte, c'est la couleur blanche. « Je badigeonne mon mur de blanc » revient en effet comme un refrain qui traduit l'obsession de l'auteur pour la paix. Ce texte apparaît donc comme un cri de l'auteur pour la paix, la paix qui doit chasser la haine, l'épée, le fusil, la tristesse sur les visages des Grands Lacs. La seule voix acceptable, pour l'auteur, c'est celle qui doit percer les ténèbres pour fondre dans la symphonie universelle : celle de la paix entre les peuples des Grands Lacs.

Thierry Amisi Mabanze Nkula

Je badigeonne mon mur de blanc

« J'abandonne mon poignard contre mes pairs.
J'abandonne des élans de colère,
les rafales élégiaques de la rancune
d'une vie provisoire.
J'abandonne des cris de naufragés
dans la folie des tempêtes, des retentissements,

de consciences au rythme fou des défaillances ondulées
 pour badigeonner mon mur de blanc
 de libelles inspirés des contes mythiques
 d'une Afrique adamique.

J'abandonne le visage d'un jeune éphèbe armé
 qui du regard d'un sorcier à la porte
 agitant ses ongles verts
 était devenu le guide, au-delà de toute limite humaine,
 une hydre sanglante qui faisait régner
 entre les flammes un silence
 terrible, étouffant le cri d'un gosse
 mis en pièces et dévoré par les chacals.

Je badigeonne mon mur de blanc
 pour biffer les surcharges de l'infamie
 et colorer son pénétrant regard d'amour et de paix.

J'abandonne mon paysage désolé,
 apocalyptique et diluvien dans une cité
 qui n'est nullement à l'échelle de l'homme.

Je chante le *Tendum* de la paix et de l'union africaine
 dans la filiation d'un passé immémorial
 d'amour et de paix.

Je proclame l'agonie de la guerre, de la boue, du sang ;
 l'agonie des voix livides, du cri
 sauvage de la rancœur contre *moi-même*
 et mon voisin donné en pâture.

La paix, mon parfum qui oint mon mur,
 est la saisie des réalités cosmiques des choses,
 un mystère ingénu, sans fond, au vrai frisson des mots doux.
 L'image du sang n'est pas toujours le symbole parfait !

J'abhorre les ombres inversées
 des consciences monstrueuses
 qui rongent la corde du destin d'un coup de *Kalach*
 aux jours des tremblements et de brusques déchiquetures

dans les rues meurtrières
des impairs au piteux drame cosmique.
Sur les pas du lépreux, sonne le glas insolite
de murmures fâcheux.
J'abandonne mon maillon, la morte,
langueur qui mine l'esprit et la chair,
cet acharnement à pétrir dans la substance des mots
la rancune contre *Nderinderero* et consorts.
Mon intimité se dissout dans la romance de la paix.
Ma voix, elle, perce les ténèbres
et s'ajoute à la symphonie universelle : *la paix!* »

EZÉCHIEL NDAYIZEYE

Ce poème est un cri de soulagement ! Le débarquement sur une terre pacifiée, une terre de paix, une terre sans haine, une terre où chacun a sa place, vivant libre, une terre accueillante pour toutes les couleurs, toutes les tailles, une terre sans discrimination.

La trompette du rassemblement retentit pour conquérir la liberté qui engendre la paix

« Dans la création
Dans le choix d'une vie
Dans l'expression de ses idées
Dans le droit d'élire et d'être élu »

Loin de toute peur, de toute oppression, le tambour invite chacun, pacifié et paisible, à entrer dans la ronde de la paix et de la liberté.

Martin Ntirandekura

Enfin en paix!

« Des générations se sont consumées
Et le cœur de l'homme s'est déchiré lentement
Le monde s'est métamorphosé
Et la violence, la xénophobie et le racisme
Sont devenus inévitablement
La chanson à la une des journaux
Malgré tout, au fond de moi,
Je reste profondément attaché
À ce que l'on appelle : la paix !
Au fond de moi, je crois
Que tous les hommes naissent libres
Qu'aucun homme sur terre
Ne possède à lui seul le droit à la vie
Qu'aucun pays sous le soleil
N'a le monopole de la paix.
Oh! Oh! Oh!
Nous débarquerons tôt ou tard
Sur des terres lointaines
Terres de liberté et de paix
Nous chanterons d'une même voix
Un cantique nouveau
Oh! Oh! Oh!
Sortis de tous les continents :
Noirs, blancs, jaunes ou rouges.
Unis par un même sentiment
Nous sauterons, nous danserons
Nous nous écrierons : enfin en paix !
Longtemps, depuis longtemps
Nous avons détourné les yeux de ce qui rend
Possible l'existence, le vrai moteur de la vie
Et nous nous sommes entretués bêtement

Oui ! Il est temps qu'on sonne la trompette.
Oui ! Il est temps qu'on se lève et qu'on parte
Qu'on parte à la reconquête de l'antidote
De la servitude,
Celui qu'on appelle déjà liberté,
liberté qui génère la paix
liberté-paix dans la création
liberté-paix dans le choix de vivre
liberté-paix dans l'expression
liberté-paix pour élire et se faire élire
liberté-paix malgré nos différences !
Ô toi, liberté-paix, qui tant de fois
As nourri les cœurs affamés
Et ravivé les voix étouffées
Toi qui, jadis, éclairas les espoirs engloutis
Par la xénophobie, le racisme
Et l'impérialisme.
Parce que tu t'es exilée,
L'humanité entière pleure,
Elle souffre et sanglote.
Ô toi, liberté-paix, nous te réclamons
Que le crépuscule de l'oppression disparaisse !
Que la dignité humaine soit restaurée !
Et que la terre soit le palais
D'une paix retrouvée, partagée.
Qu'elle soit fondée sur la matière première
D'un monde meilleur : la liberté-paix !
Car c'est encore possible de renaître ensemble
D'offrir à autrui le cadeau le plus merveilleux
Qui dépasse tous les rêves d'exister :
La liberté-paix ! »

Ezéchiél NDAYIZEYE, encore lui, auteur de slam, invite au rassemblement sans arrière-pensées de tous les peuples sur l'autoroute de demain, pour rejeter toute rancune, toute humiliation et donner naissance aux rêves, aux projets d'avenir, de bonheur pour tisser une Afrique nouvelle

« où tous les cœurs, toutes les âmes,
toutes les peaux trouveront leur place.
Dans cet arc-en-ciel, il n'y aura que
L'espoir pour drapeau
La réconciliation pour bouclier
Le respect pour casque
L'amour pour sabre
Le courage pour chaussures ».

Martin Ntirandekura

Étincelle d'Espoir

« Avec un cœur
Sans rancœur
Sur le sentier d'hier
Sur la route d'aujourd'hui
Et l'autoroute de demain
Invincibles messagers de l'espoir
Nous voici encore rassemblés
Rassemblés de nouveau
Pour une Afrique qui se réveille
Rassemblés de nouveau
Pour le continent des morts
Et des humiliés des siècles
Rassemblés de nouveau
Pour prononcer un grand "non"
Contre le néocolonialisme.
Chacun de nous porte

Un cœur plein de souffrances et de souvenirs
Un cœur prêt à tout abandonner
Juste pour dire : ça suffit !
Nous, tisserands d'une Afrique nouvelle,
Nous fabriquons des paniers
Des paniers remplis de rêves
Des paniers remplis de projets
Des paniers remplis d'avenir.
Nous, tisserands d'une Afrique nouvelle,
Nous unissons les cœurs, les âmes et les peaux
Peaux noires, peaux rouges,
Peaux blanches, peaux jaunes
Et nous prêtons une oreille attentive
Aux voix, aux cris et aux pleurs
Venant du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest
Aux plaintes de toutes les âmes fatiguées
Déposées à nos pieds.
Espoir pour bannière
Réconciliation pour bouclier
Respect pour képi
Bible pour sabre
Et hardiesse pour chaussures.
Invincibles messagers de l'espoir,
Nous sommes les porte-flambeaux de la liberté
Sur l'autoroute de demain, de tous...
Celle que nous désirons
Plus large Plus longue
Et bien goudronnée
Où noirs et blancs, jaunes et rouges
Marcheront ensemble
Sortis de tous les continents
Vers une humanité heureuse.
On ne parlera plus de nations unies,

de cœurs unis
 D’Afrique, d’Europe, d’Amérique,
 D’Asie, d’Océanie... du monde! »

JOSEPH NSENGIMANA

Joseph Nsengimana, l’auteur de I have a dream, nous livre dans ce poème le récit d’un rêve. Mais tout commence par un cauchemar : tornade et apocalypse avec son lot de destructions gigantesques et d’hécatombes. Soudain, l’ouragan se calme et disparaît comme il était venu. Alors la terre recouvre paix et harmonie. La nature refleurit, les hommes et les femmes retrouvent la fraternité perdue. C’est sur cette vision idyllique, symbole d’une ère nouvelle et heureuse que le rêve s’achève.

Emmanuel Ahimana

I have a dream : Tous pour la nation

« Le fracas tonitruant de la foudre
 Éveilla mon inconscient ensommeillé
 Des éclats d’éclairs précurseurs
 Jaillissaient sans fin sur des murs gercés
 L’esprit en alerte, le cœur sous tension
 Je me trouvai soudain en pleine apocalypse
 La nuit opaque des tropiques sans étoiles
 S’était davantage assombrie de nuages
 Striés par moments par des feux stridents
 Qui éclairaient telles des torches
 Ce tableau sinistre de fin du monde
 Le vent en rafales s’abattait, fracassant
 Palissades et plants geignaient à se rompre

La basse-cour en désarroi jacassait, affolée
Chiens veaux vaches chèvres et moutons
Poussaient en désordre des cris de frayeur
Soudain du ciel tombèrent des trombes d'eau
Les nuages gorgés se déversèrent tels des torrents
Emportant tout sur leur passage
Hommes femmes enfants bêtes et plantes
Provoquant des hécatombes partout
Où ils passaient.
Le firmament allégé, le déluge se calma
Mais les torrents produits continuaient à couler
Ils avaient rempli les rivières, les fleuves
Et des plaines sans nombre en étaient inondées
Allait-elle s'en remettre, cette terre si blessée ?
Face à cette désolation doublée d'interrogations
Je vis dans le ciel un signe de révélation
L'horizon se défit, s'éleva et s'élargit
Et j'entendis une voix silencieuse et éloquente
Murmurer des vérités faites d'ordre et d'harmonie
Je vis se refermer les craquelures de la terre
Je vis du sol pousser et fleurir des plantes
Je vis les bêtes porter et nourrir leurs petits
Je vis les cœurs brisés recouvrer la sérénité
Je vis s'amenuiser la tragédie humaine
Et venant de tous horizons des hommes et des femmes
Célébrent la fraternité retrouvée
Quand je recouvrai mes esprits
Au chant du coq répondit la grue couronnée
Et les oiseaux à l'unisson reprurent en refrain
Cette éclatante symphonie jaillie de la nature.
Elle monta, se répandit, remplit de sa gaieté l'aurore
Qui, la nuit achevée, arborait victorieuse
Un drapeau éblouissant de lumière multicolore.

Du chant de la nature en réveil
Monta une clameur bruissant
Et dans la torpeur du sommeil
Mes yeux s'ouvrirent sur une ère éblouissante
L'aurore rosée s'élevait dans un azur éclatant.»

VIVINE NZAMBAZA

Ciel, mon amour de Vivine Nzambaza est un poème consacré à la réconciliation entre frères ennemis. L'auteur prie le ciel et le soleil de transformer les cœurs en proie aux ténèbres de la haine en âmes paisibles et fraternelles. Elle convie la nature, les plaines, les eaux et les forêts à devenir une source d'abondance et de joie féconde pour bâtir des lendemains qui chantent.

Emmanuel Ahimana

Ciel, mon amour!

« Ciel, aimable ami
Que ton don va à nos ennemis
Que tes idées les transforment
En hommes dignes de ton nom
En vue de bâtir une âme
Qui n'a de rêve que la paix partagée!
Que les rayons du soleil soient leur réveil
Pour nettoyer l'ombre de la haine
Forêt sombre des hyènes Afin de cultiver la paix
Dans les cœurs humains de notre chère région!
Que tes plaines de Bugarama et de Rusizi
Se fertilisent des sèves qui coulent

Des forêts de Mukura, Nyungwe et Virunga
Qu'elles nourrissent à satiété
Tous leurs hôtes sans frontières !
Que leurs enfants viennent se baigner
Dans vos eaux limpides purifiées
Par le pacte de sang des frères
Qui jadis s'entredéchiraient
Oubliant le même sein partagé !
Ces joyaux nageront en chantant
Un nouvel hymne de paix sans haine ni rancœur
Feront des songes collectifs
Construiront de vrais châteaux
Sur toutes les collines des Grands Lacs ! »

JOSETTE RUREMESHU MUTUYUBUTATU

Ce poème de Josette Ruremesha Mutuyubutatu traite de la symbolique de la paix à travers deux métaphores consacrées : l'olivier et la colombe. Mais, hormis dans le titre, le texte évoque plutôt l'image de la colombe, tour à tour jeune « fille aux yeux étoilés » et « soleil d'azur », symbolisant respectivement la beauté et l'espoir du bonheur. L'auteur déplore l'absence prolongée de la « colombe-paix » et la supplie de rester sur la terre enchantée de notre région afin que larmes et souffrances s'y estompent.

Emmanuel Ahimana

L'Olivier

« Colombe
Vole, survole, voltige
Mais ne t'en va pas loin d'ici

Reste près de nous
Sur cette terre de nos ancêtres !
Fille aux yeux étoilés
Ne pars pas vivre ailleurs
Nous t'aimons tous même si
Tu nous as souvent manqué.
Avais-tu peur
Des cris des enfants en détresse
Des pleurs des mères en désarroi
Des lamentations des maris en débandade ?
Colombe
Ne quitte pas les Grands Lacs
Où ces perles innocemment te sourient
Où ces jeunes vigoureux
Avidement te cherchent
Où ces vieux précoces
Désespérément t'attendent !
Soleil d'azur
Ne tarde pas à briller
Sur les larges versants embellis
De magnifiques pâturages
Regarde bien ces bergers
Savoure la mélodie magique
Qui sort de leurs flûtes
Pour fêter ton imminent retour !
Colombe
Viens à toute allure
Élire ta demeure
Dans cette région bénie
Par le Très-Haut
Que tes sœurs n'y pleurent plus
Que les femmes sèchent leurs larmes
Que les bellicistes enterrent leurs armes ! »

JEAN-FRATERNE RUYANGE

Dans le poème ci-dessous, le jeune écrivain Jean-Fraterne Ruyange se veut « la bouche de ceux qui n'ont point de bouche » dans les Grands Lacs africains et qui voient leurs rêves d'enfance envolés à cause des guerres. Leur vision idyllique se transforme en cauchemar. La fin des hostilités entre belligérants fait naître, chez le poète comme chez tous les autres jeunes, victimes innocentes, déguisés en KADOGO (enfants soldats), enfants de la rue, un nouveau rêve de lendemains meilleurs. Il faut en tout cas au moins rêver, car la vie doit continuer.

Rêves d'enfance envolés

« Comme ils sont inoubliables mes jours d'enfance
Où, toujours gai, sans souci ni chagrin,
Je coulais mon existence.
J'ai ce souvenir tenace dans ma mémoire
De ces instants tellement merveilleux
Où je participais sans le vouloir
À mon propre essor
En préparant inconsciemment
La venue de mon âge d'or.
Mon cœur encore novice ne connaissait pas
La laideur de la vie
Et mes caresses infantiles étaient pures
Et sans aigreurs.
Je me croyais exempt de toute peine
Dans mon vaste univers
Où j'étais convaincu que tous les maux
Émanaient de l'enfer.
Aujourd'hui, j'ai encore envie de pouvoir rêver
Devant les dessins animés tout en étant grand,

Oser faire des erreurs sans honte ni peur,
Cueillir une fleur et en percevoir la douceur.
Être encore ce petit garçon au cœur simple et tendre
Qui tournait la tête quand on lui souriait,
Rester allongé sur un lit
Avec un sourire aux lèvres toute la nuit.
Toujours m’envoler au pays des rêves
Pour y rencontrer les fées.
J’aimerais parfois regarder passer
Les hirondelles
Écouter leurs chants dans les bois
Et être fier d’elles,
Revivre ma douce et prestigieuse vie d’enfant,
Me sentir à nouveau aimé et rassuré
Auprès de mes parents.
Je veux revoir tout ce qui changea
Quand vint la guerre,
Lorsque j’ai vu s’effondrer
Les rêves de mes dix ans,
Lorsque ce fléau a emporté toute ma famille,
J’ai vu mon bonheur s’envoler
Et s’échouer dans un océan de sang.
Je voulais rire, mais je n’y arrivais pas,
Je voulais jouer avec les autres,
Mais je n’avais pas cette chance :
Mes larmes sont devenues des stimulants
Pour faire le mal,
Mes souffrances sont devenues viables
Sous le crépitement des balles.
Je n’avais personne à appeler “parent”,
Je suis devenu enfant de la rue
Dormant sur des cartons,
La rue est devenue mon père,

Ma mère et mon adresse.
J'ai alors compris que tous les maux
Émanent de dirigeants belligérants
Quand je me suis retrouvé vivant,
Mais enfoncé dans les ténèbres et sans ambition.
Un jour, enfin, une colombe blanche
Survola nos consciences
Et fit tomber, dans ma raison,
Une de ses plumes
Pour que je la saisisse
Et vous retrace cette histoire
Dès que j'ai jeté mon épée
Pour embrasser la tranquillité.
Ils ont aussi brisé leurs armes
Pour mettre leur prospérité
Sur les rails de la paix
Et rebâtir les liens de fraternité. »

ÉTOILE UMUHIMBARE

Après avoir longtemps fixé l'horizon pour voir le mage porteur de la paix, Étoile se décide et embouche la trompette du rassemblement, le clairon du réveil pour ne plus couler sous le poids des gémissements, pour trouver la joie auprès des autres. Le réveil est contagieux : on se passe le mot : la paix c'est mon affaire, c'est ton affaire, c'est notre affaire. La discussion remplace la dispute pour une interrogation commune : comment soulager la peine des autres au lieu de nous enfermer dans la nôtre stoïquement et d'en faire un bouclier, voire une carapace ? Il faut du courage pour abandonner sa haine, une volonté forte pour renoncer aux affrontements et se retrouver autour d'une table sans vainqueur ni perdant, pour entonner d'une même voix l'hymne de la paix.

La paix dans mon cœur
La paix dans ton cœur
La paix chez le voisin La paix à la nation
La paix aux Grands Lacs.

Martin Ntirandekura

Paix aux Grands Lacs

« Longtemps, j'ai scruté inlassablement l'horizon
Attendant de voir surgir au loin l'ange des moribonds
Longtemps, mes yeux ont cru aux mirages
D'une paix importée dans nos villages
Par un bienfaiteur qui se serait apitoyé sur notre sort
Pour me délivrer de ce cercle vicieux, sauter sur les toits
Ne jamais crouler sous ce poids
Trouver auprès des autres et dans cette vie la joie
J'ai compris que c'est mon affaire à moi
Le voisin a réalisé que nous partageons les mêmes aspirations
D'un seul bond, comme une seule personne,
Nous nous sommes levés pour changer la donne
Nous avons discuté, nous nous sommes disputés
Nous nous sommes interrogés :
Quel est notre rêve ? Comment soulager nos veuves ?
Hélas, le cercle vicieux de mes ténébreux jours
Me reprenait et m'embobinait toujours
Dans ma tête, une voix me commandait
Et par pur aveuglement,
Jamais lever la tête, bannir toute remise en question
Il a fallu une force herculéenne
Pour affronter la peur profondément ancrée
Il a fallu une foi inébranlable et forte.
L'objectif était fixé : qu'on s'en sorte.

On a fait la paix, on vit la paix
Quel que soit le chemin,
Affrontement des belligérants,
Consensus après multiples tables rondes
Ou capitulation dans l'un de ces mondes,
Notre rêve a pris forme, s'est réalisé
Les grands jadis immergés dans nos lacs
Ont surgi et nos Grands Lacs se sont fait un hamac
Berceau de ses enfants assoiffés de paix
Des grands parmi les nôtres, ayant partagé notre pain
Avec tous ces engagements à m'aider
Qui sauraient toujours ne pas céder
Je vais ouvrir mon sanctuaire
Dévoiler ma source de pensées sinistre
Enfin me repositionner sur le bon itinéraire
D'une seule voix, comme un seul peuple,
D'une même avidité, rejetant la querelle
Entonnons l'hymne du patriotisme,
Paix dans mon cœur, paix dans ton cœur
Paix au voisin, paix à la nation
Paix aux Grands Lacs et au monde. »

AIMABLE UWIMANA

Confession, the poem of Aimable Uwimana, is a text devoted to regrets from a criminal who killed people without any reason or emotion, "just to kill". But today, he refuses to continue being besides the humanity and confess his crime in order to repair and live in love with other humans.

Jean-Marie Vianney Kayishema

Confession

« Yes, I know,
Confession is less than my profession;
My mission was never devotion
But only distortion
With no emotion
I was always in that motion
It took away your loved ones
And deprived me my trusted ones
I had no shake in shedding their blood.
We made our world a jungle with no judgment.
Animals kill to live but we killed just to kill
The horrible was our hobby!
But today I confess I don't confuse
I refuse and choose again to be human
If you let me let me back
I will repack for humanity.
I don't deserve a place
But I have no reserve
I still can serve for some repairing
I know love is prevailing If not
I couldn't be living. »

KAYANI JONAS NICOLAS VERBAL

Voici une autre gerbe de fleurs tirée de Ma terre à naître de Kayani Jonas Nicolas Verbal. Dans ce texte, le poète montre qu'au-delà de tous les maux qui rongent l'âme et l'esprit des enfants de la sous-région des Grands Lacs, l'espoir est encore permis.

Deux symboles temporels marquent ainsi cette rupture : la nuit symbolisant les atrocités dont les enfants de la sous-région ont souffert, et le jour en symbolisant la fin.

Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa

C'est encore possible...

« Grands Lacs,
C'est possible,
La nuit a fini son règne
Le jour s'approche à grands pas
Le soleil bientôt au rendez-vous.
Écoute
Le coq de la paix qui chante :
Réveille-toi,
Grands Lacs
Quitte le lit du désespoir
Ôte ta robe de nuit.
À la place de division
Habille-toi ce jour d'unité
Au parfum de tolérance
Et viens serrer la main
À cette paix qui te courtise.
À l'aube de la prospérité
Dis oui, Grands Lacs,
Et tu auras la vie infinie
Avec des lendemains d'amour, de pardon et d'unité.
Oui, c'est possible, Grands Lacs,
De revivre le bonheur perdu
Confisqué par la violence
De voir des jours nouveaux
Sous l'arc-en-ciel de l'espérance

Plus de pluie, plus d'orage chez toi
C'est possible, Grands Lacs,
De démolir ton ancienne maison de haine
En construire une nouvelle, d'amour
À la peinture de tolérance
Et la toiture d'espérance
Où tes enfants seront réconciliés à jamais
Autour d'une même table
Vont s'asseoir sur la même chaise
Mangeront dans la même assiette
Dormiront dans le même lit
Une maison de paix et d'union
Pour tes fils et filles
De génération en génération
C'est encore possible, Grands Lacs! »

Baptise-moi, paix est une longue personnification où le poète lance une invitation aux filles et fils de la sous-région des Grands Lacs, afin qu'ils enterrent la hache de guerre et qu'ils renouent avec la convivialité et la solidarité.

Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa

Baptise-moi, paix...

« Paix, baptise-moi,
Dans ta rivière d'espérance
Baptise-moi,
Au nom du pardon, amour et unité.
Baptise-moi,

Donne-moi un nom nouveau
Change mon nom plein de haine
Car mon cœur confesse sincèrement
Les violences qu'il a commises
Mes mains pleines de sang
Demandent grâce et pardon
Auprès de toi, paix.
Baptise-moi,
Passe l'éponge du pardon
Sur mes fautes et sur manquements
Couvre ma honte de division
Et habille-moi ce jour d'unité
Pour que je puisse m'asseoir
Dans la cour des grands,
Siège de dignitaires
Avec estime et considération.
Baptise-moi
Laisse-moi renaître et grandir
Dans ton temple d'unité
Et vivre en harmonie avec ta volonté
Celle de l'amour pour mes frères et sœurs
Celle du pardon et de la tolérance
Pour mes frères et sœurs des Grands Lacs,
Celle du partage,
Pour que tous, ensemble, réconciliés,
Nous restions unis dans la paix à jamais. »

NOUVELLES ET ROMANS

CHARLES DJUNGU SIMBA

Le présent extrait est tiré de Tremblements et bâtardises, roman publié par Charles Djungu-Simba en 2009. Le héros, Jérôme Weza, qui vit à Bruxelles, rentre chez lui à Bukavu, après 15 ans et 8 mois d'absence. Il passe par le Rwanda. Malheureusement, il ne peut atteindre directement Bukavu, les autorités rwandaises ayant fermé la frontière à cause des tremblements de terre.

En dépit de cette situation gênante, Jérôme Weza est bien accueilli par son excellence Anastase Masagara, adjoint et représentant du préfet de Cyangugu. Quand les frontières s'ouvrent, Weza se rend à Bukavu et s'apprête à convoler en justes noces avec Divine Nsimire qui vient d'une famille viscéralement opposée à la sienne depuis des années. Ce mariage semble sceller la réconciliation entre les deux familles, mais aussi entre deux pays en conflit, la République Démocratique du Congo et le Rwanda, car « Son excellence Anastase Masagara traverse la frontière avec plusieurs cadeaux, dont deux vaches ». C'est ce déplacement de Masagara, et donc de réconciliation entre les peuples en conflit, que relate l'extrait ci-dessous.

Jean-Claude Makomo Makita

Masagara attendu à Bukavu

« ÉPILOGUE

Samedi 8 mars... Journal intime

Dans quatre jours, Jérôme sera de retour en France. Peut-être pour quelques années encore. Deux ans ? Il avisera. Celui qui va le plus pâtir de son départ, c'est le petit Richter qui s'est vite attaché à lui. Il va beaucoup lui manquer ce petit amour, tout comme Divine, sa mère. D'un commun accord, ils ont décidé qu'elle reprendrait le chemin des études, à l'institut Supérieur des Sciences et Techniques médicales.

Aujourd'hui, c'est le début officiel de leur vie à deux. La messe de bénédiction nuptiale est prévue à 15 heures à l'église Saint-François Xavier de Kadutu, mais le mariage civil aura lieu en ville, à Ibanda. C'est Josias Lutala, bourgmestre d'Ibanda et condisciple de Jérôme, qui a exigé de le célébrer dans sa maison communale. Celle-ci fait partie des immeubles complètement détruits par le séisme, mais est actuellement en train d'être reconstruite. On lui a fait comprendre que les fiancés sont domiciliés dans la commune de Kadutu, mais Josias a balayé d'un revers de la main cette objection.

C'est donc dans une sorte de chapiteau aménagé dans ce qui va devenir la future maison communale que la cérémonie a été organisée. Toute la famille de Divine s'y rend, tout comme celle de Jérôme. Leurs amis et un bon nombre de leurs connaissances ont pu facilement y prendre place aussi. Telle Son Excellence Anastase Masagara, adjoint et représentant du préfet de Cyanguu, qui a traversé la frontière ce matin avec plusieurs cadeaux, dont deux vaches. Quant à son excellence Festus Kazibouré, nouvellement promu ministre, il s'est excusé de ne pouvoir faire le déplacement, mais a tenu à envoyer son enveloppe.

Les parents de Divine, après quelques jours de bouderie pour le principe, avaient accepté d'accorder la main de leur fille à l'aîné des Weza, une famille qu'ils connaissent fort bien. Dans le cadre du mariage traditionnel, ils ont réclamé une dot somme toute modeste et ont reçu après tractations six vaches et un bœuf, dix chèvres, 8 tonneaux de

Kasikisi, la bière de bananes, 12 casiers de bière Primus, 15 casiers de boissons sucrées, deux tenues vestimentaires complètes dont une pour le père et une autre pour la mère, un ensemble d'effets ménagers, dont la liste a été préalablement communiquée à la famille de Jérôme, et deux mille cinq cents dollars américains.

Pour les mariages civils et religieux, Divine a choisi pour marraine sœur Clarisse, tandis que le parrain de Jérôme, le docteur Abel Tanganika, s'était déjà fait connaître quelques semaines plus tôt. Josias Lutala a prodigué, comme il se doit, des conseils judicieux aux futurs conjoints pour que l'union qu'il célèbre s'établisse sur des fondements solides. Il a pris comme parabole pour illustrer son propos l'ancienne Maison communale, une construction peu sûre où l'on s'était contenté de poser des pignons et des couronnes sans utiliser la moindre armature. Elle s'effondra aux premiers coups de reins de la terre en rut...

Sous les acclamations nourries de l'assistance, les fiancés se passent les bagues au doigt pour concrétiser le consentement mutuel qu'ils viennent de proclamer et se dirigent vers une petite table où se trouve le carnet communal dans lequel ils doivent apposer leurs signatures. C'est à ce moment-là que le chapiteau se met à trembler.

Dès le début et tout au long de la cérémonie, personne n'a accordé la moindre attention aux allées et venues de Blaise Ndagano, ingénieur de son état, chargé de superviser toute la fête du mariage. Or, celui-ci, depuis la veille, s'est secrètement entendu avec Josias Lutala pour jouer une farce aux mariés et à leurs invités. Il a discrètement attaché deux longues cordes en nylon aux armatures métalliques du chapiteau et, au signal convenu, deux jeunes garçons, postés à l'extérieur, se sont mis à secouer la structure.

La panique est telle que certains ont commencé à fuir. Cependant, contrairement à ce que Ndagano et son complice espéraient, à aucun moment, Jérôme n'a songé à quitter sa dulcinée. Au contraire, il la serre dans ses bras et tous deux semblent attendre uniquement ce qui va se passer.

Il n'y a rien, gardez votre calme ! s'écrie le bourgmestre. C'est votre majordome, Blaise Ndagano, qui vous a joué cette farce, il tenait à tester comment, en cas de difficultés, les deux conjoints allaient réagir.

Vous avez été formidables, Divine et Jérôme ! Je suis fier d'avoir célébré votre union ! »

Tiré de *Tremblement et bâtardise*, éditions Médiaspaul, Kinshasa, 2009.

ANTOINE KABURAHE

L'auteur fait un constat tragique. Espérant surprendre son amie par une visite, Martin est saisi par l'horreur : tout est calciné, tout est cendres ! Et les fossoyeurs sont déjà passés. Il ne saura même pas où est la tombe de son amie pour la fleurir !

Que faire ? N'est-ce pas une honte de survivre seul ? La tentative du suicide rôde. Mais avant, laisser un testament, conjurer les compatriotes de briser le verrou de la peur, la peur d'un ennemi sans nom, un ennemi qui peut être son voisin, un ennemi qui peut être l'ami d'enfance... la peur de son semblable. Il veut les conjurer : « Ntuce igikonjo caguhaye amata », « Ne coupe pas la main qui t'a nourri. »

Hésitant, voire presque découragé à remettre son testament, l'envie de continuer de vivre et l'espoir lui viendront d'une apparition : au milieu d'un groupe de gamins qui jouent, une petite fille à la tête bandée vient à lui. Il lui ouvre les bras, la serre sur son cœur, laisse couler ses larmes sur cette seule petite rescapée dans sa famille. C'est bien le cas de le reconnaître, « Imanga ntimarira Imana » (Dieu veille sur les innocents). Il y a toujours un petit reste de Dieu.

Que dira-t-il à cet enfant échappé du massacre des siens ? Que seuls des fous ont pu commettre cette horreur ! Ainsi espère-t-il que cette petite sœur ne nourrira pas de haine vindicative.

Martin Ntirandekura

Le Testament de l'espoir

«(...)

Où était la case de son amie ? Son cœur faillit s'arrêter. Un amas de branchages noircis en était le seul vestige. Martin chercha dans l'enclos, mais que pouvait-il y trouver ? Des équipes de nettoyage étaient passées enterrer les victimes. Ainsi, Christine elle aussi avait péri ! Où l'avait-on enterrée ? Il ne pourra même pas fleurir sa tombe ? Oh ! Mourir à 19 ans.

Dans sa poche, sa main se crispa sur un poème que lui avait remis Christine.

Martin, ta bouche est un bol de mil les jours de faim.

Ton sourire, un apéritif des midis fades.

Ton souffle, une brise les soirs moites.

Les vacances scintillent comme la Kanyaru,

Le soleil brille et cette paix !

Cette douce paix de chez nous !

Oh ! Martin, on a tout, le présent et l'avenir.

“Cette douce paix de chez nous !” Dans ce décor apocalyptique, le poème de Christine faisait mal. Pour Martin, le présent était mort, l'avenir inexistant.

Il reprit le chemin du centre d'hébergement. Que faire ? Survivrait-il à tant de morts ? Ce serait une honte de survivre seul, se disait-il, et le suicide effleura son esprit.

Avant de plonger dans le néant ou l'infini, il écrirait son testament. Un testament pour ses sœurs et frères, pour tous les Barundi. Arrivé au camp, il se retira dans sa tente et, les yeux embués, il prit un stylo et écrivit :

“Mon testament :

Chers compatriotes, mon nom ne vous dira rien, peut-être avez-vous mon âge... de toute façon, cela n'a aucune importance. Sachez tout simplement que je suis Murundi comme vous. Je suis un simple Murundi qui ne demandait qu'une chose : vivre.

Je voudrais que plus jamais un Murundi ne sente la peur, la peur d'un ennemi sans nom, un ennemi qui peut être son voisin, son ami ;

la peur de son semblable ; je voudrais que plus jamais un Murundi n'ait peur de son compatriote.

Je voudrais que plus jamais un Murundi ne découvre les corps mutilés de ses frères, sa mère éventrée, que plus jamais un enfant de ce pays ne bute sur le cadavre fumant de son père. Oh ! Mourir d'une main amie !

Je souhaite que plus jamais un Murundi ne perde l'être qu'il aimait, emporté par la folie meurtrière. Christine avait peut-être ton âge, toi, sœur, qui me liras ; elle m'aimait peut-être comme toi-même tu aimes, mais la mort a surgi de je ne sais où ; je ne saurai jamais où son corps repose.

Pour que plus jamais un enfant de ce pays ne passe une nuit blanche dans un marais, dans un concert de moustiques et de crapauds ! Pourquoi mourir d'une main que vous aviez maintes fois serrée ? Pour que plus jamais des hommes ivres de sang et de chanvre ne se promènent avec des machettes sanguinolentes. La guerre est sale, mes frères et sœurs. J'ai vu des charognards repus voltiger.

N'accusez plus le colonisateur, il a certes semé l'ivraie de la haine, mais votre devoir justement est de l'extirper. Gandhi a dit : *“ En opposant la haine à la haine, on ne fait que la répandre en surface comme en profondeur. ”*

N'accusez plus personne, accusez votre propre cœur, et souvenez-vous toujours de ce proverbe de nos ancêtres : *“ Jette au loin le bâton qui a servi à battre ton ennemi ; demain, il pourrait servir contre toi ”*.

Aujourd'hui, c'est moi le meurtri et je n'ai rien fait pour le mériter, l'horreur a déferlé sur moi en une nuit, une nuit comme tant d'autres. En une nuit, j'ai tout perdu. Jurez-moi, mes frères et sœurs, que mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs et tous les innocents ne sont pas morts pour rien. Que plus jamais les pyromanes ne se baladeront la torche de la mort à la main dans une guerre fratricide. Adieu !”

Martin glissa son testament dans une enveloppe. Il posa l'enveloppe cachetée sur le lit et sortit de sa tente. Le soleil avait décliné, le ciel était zébré de rouge. Dans le camp de fortune, les enfants jouaient. C'est étonnant comme les enfants oublient vite. Il faudrait aux adultes un cœur d'enfant. Martin avait décidé de marcher vers la rivière Kanyaru, il y arriverait en pleine nuit. Il se voyait déjà plongeant dans les eaux

froides, seul, sans témoin, pour un oubli éternel. Il marcha résolu, presque détendu, vers la sortie du camp.

Soudain, il crut que son cœur s'arrêtait : dans un groupe de bambins, il croyait reconnaître Léa, sa petite sœur. Non, il rêvait, les assassins n'avaient pas fait de quartier chez lui. La petite fille avait la tête bandée et observait elle aussi Martin. Soudain, il vit l'enfant s'élançer vers lui et... Martin reconnut Léa. Un épais bandage barrait la moitié de sa tête. Il la souleva, la plaqua sur la poitrine ; des larmes coulèrent sur ses joues, des larmes de joie, de tristesse... Il laissa les pleurs couler doucement.

Martin apprit que sa petite sœur, âgée de sept ans, avait été retrouvée dans l'enclos, évanouie, grièvement blessée, mais vivante. Maintenant, elle était hors de danger.

Dans la nuit tombante, Martin marchait avec Léa toujours plaquée sur la poitrine comme s'il voulait lui faire un rempart de son corps. Son jeune cœur battait doucement. Il s'assit sur un rocher en dehors du camp, Léa sur ses genoux. Que lui dira-t-il quand elle sera grande, quand elle lui demandera pourquoi ses parents avaient été tués ? Saura-t-il lui expliquer pourquoi ? Il n'y avait aucune explication et Martin eut peur. Et si Léa grandissait avec une haine vindicative ? Cela, Martin ne le voulait pas. Il avait vu les dangers de la haine et voulait que Léa grandisse préservée de tout ressentiment. *“Je lui dirai que les assassins étaient des fous, je lui dirai d'aimer ce pays et ses habitants”*.

Martin se leva et marcha vers les tentes. La nuit était maintenant tombée. Il pensa déchirer son testament, mais se ravisa. Il enverrait son testament au “Renouveau” (quotidien officiel) qui jugerait de l'opportunité de sa publication.

Une nouvelle vie commençait pour lui. La petite fille dans les bras de son frère fermait les yeux. À quoi pensait-elle ? »

Tiré de *Le Testament de l'espoir*, recueil de nouvelles inédit.

KADIMA NZUJI MUKALA

Bien qu'écrit sous forme de lettre, le texte ci-dessous fait bel et bien partie de La Chorale des mouches, premier roman publié par Mukala Kadima Nzuji en 2003. Le calme évoqué de Tisibi, la province imaginaire d'un pays tout aussi imaginaire, le Kulâh, n'est qu'un leurre. La modalité épistolaire adoptée par l'auteur confère à la séquence la valeur d'un miroir critique qui se veut un véritable procès contre les régimes dictatoriaux. Ces régimes ont pris les populations en otage, ont confisqué leurs droits et leurs projets d'existence aux êtres humains.

La forme descriptive de la lettre renforce l'écriture réaliste et son pouvoir de dénonciation par la simple transparence des faits. Tisibi devient au fond un espace mythique à la fois du pouvoir dictatorial et de la liberté des citoyens. Il est en même temps un gage de la fidélité au territoire natal.

Mukala Kadima Nzuji est l'un des fondateurs de la littérature francophone de la République démocratique Congo et cet extrait confirme que son roman est un véritable classique de cette littérature.

Jean-Claude Makomo Makita

Tisibi: Calme après l'incursion de la Brigade Moustique ?

«(...)

La jeune femme que tu as dû trouver au salon, repris-je en m'efforçant de m'apaiser, qu'as-tu fait d'elle ?

Ah, je vois ! fit l'infirmière. Tu veux parler de la villageoise ? Je lui ai dit que sa place n'était pas ici et je lui ai conseillé de repartir.

Ma tête bourdonnait. On eût dit que j'avais absorbé à haute dose des cachets de quinine. D'instinct, je saisis Chancelvie par les épaules et la secouai de toutes mes forces comme l'on secoue un goyavier pour en faire tomber les fruits. "Va-t'en ! Va-t'en ! Je ne t'aime pas. Je ne veux plus te voir", criai-je comme un fou. Je lâchai la jeune femme. Elle tituba sur

deux ou trois mètres et fit choir son sac à main. Elle le ramassa, l'ouvrit et en tira un pli. "C'est de la part de ta villageoise, de ta pute nitouche. Elle attend un enfant de toi. Tu me le paieras tôt ou tard", dit-elle en me jetant la lettre à la figure et en se dirigeant vers le portail devant lequel était garée sa petite Austin.

Je ramassai à terre le pli. Au premier coup d'œil, je reconnus sur l'enveloppe l'écriture fine et serrée de Ngwa. Je remontai deux à deux les marches, pressé de vérifier l'exactitude de la nouvelle que Chancelvie venait de me livrer malgré elle, à brûle-pourpoint. "Au fait, de quel droit avait-elle lu ma lettre ? Ses liens de parenté avec un des plus ignobles tortionnaires du Kulâh l'autorisaient-ils à s'immiscer dans ma vie privée ? Quel cauchemar !" soupirai-je. Je m'allongeai sur le canapé. Je déchirai l'enveloppe. J'en retirai une feuille de papier quadrillée. Je la dépliai. Elle était couverte sur les deux faces d'une écriture fine et serrée. J'en entrepris la lecture, le cœur battant.

Tisibi, le 15 octobre 198...

Fils,

Je confie cette lettre à Lowene pour vous. C'est hier au soir qu'elle m'a informé de son projet de se rendre à Musoko. Je n'ai donc pas eu le temps d'aborder dans ma correspondance toutes les questions utiles. Je vous en livre cependant l'essentiel, en espérant que cela sera suffisant pour vous permettre de comprendre le fond de ma pensée.

Comment allez-vous depuis votre accident ? Grand-mère et moi sommes en bonne santé. Pour la première fois de son histoire, Tisibi connaît des orages d'une extrême violence. La saison des pluies cette année est rude. Les toits des maisons sont fréquemment arrachés, de nombreuses familles privées d'abris. Le presbytère s'est transformé en centre d'accueil pour ceux qui n'ont plus de logis. Comme vous le savez pour les avoir visitées, nos structures ne se prêtent guère à ce genre d'activités. Nous avons logé des familles jusque dans le temple. Heureusement pour nous, nous n'avons déploré aucun décès.

Les autorités de Muvema dont nous dépendons sont restées sourdes à nos cris de détresse. Les autorités nationales n'ont pas donné signe de vie. Pourtant, chaque fois qu'il y a eu une catastrophe dans les autres régions du Kulâh, elles ont toujours apporté aux populations sinistrées secours et aides en tous genres, même si la plupart du temps ces aides sont détournées par ceux-là mêmes qui sont chargés de questions humanitaires. Je crois savoir que les autorités de Musoko nous reprochent d'entretenir un foyer de rébellion contre le pouvoir d'Oré-Olé.

Quelques jours après votre retour dans la capitale, des éléments de la Brigade Moustique ont investi Tisibi. Ils ont procédé à une fouille systématique des maisons. Ni le presbytère ni le temple n'ont été épargnés. Que cherchaient-ils ? Des armes et des rebelles, disaient-ils. Jonathan a été pris pour un rebelle parce que les éléments de la Brigade Moustique ont découvert dans ses livres de comptes une vieille effigie de N'Tary M'fumu, le Premier ministre du Kulâh, qu'Oré-Olé lui-même avait jeté en prison, exécuté sans procès, puis élevé, au cours d'un rassemblement populaire de son parti unique, au rang de héros national. Jonathan a eu la vie sauve grâce à sa nièce de neuf ans, Yasmina, qui, voyant son oncle en danger, s'était cramponnée à lui, criant et pleurant sans désespérer. Celui qui paraissait être le chef a ordonné de le relâcher. Les éléments de la Brigade Moustique ont néanmoins emporté l'effigie et quelques autres menus effets ramassés çà et là, qui étaient à nos yeux inoffensifs, mais dont ils affirmaient qu'ils étaient des armes redoutables : coupe-ongles, canifs, rasoirs, coupe-coupe, louches, pilon, râteaux, pelles... et j'en passe.

Lorsque les éléments de la Brigade Moustique ont quitté Tisibi, nous avons tous pensé qu'ils ne reviendraient pas. Mais c'était mal connaître Oré-Olé. Trois jours après la fouille, ils sont revenus avec du renfort. Ils étaient armés jusqu'aux dents comme en temps de guerre. Ils ont bouclé Tisibi, interdisant à ses habitants de sortir de chez eux. Ensuite, ils se sont dirigés vers Mutundu. Du presbytère, je les voyais pénétrer dans la forêt. Une demi-heure plus tard, des coups de feu se faisaient entendre. Puis des tirs nourris. Des colonnes de fumée montaient de la forêt et vrillaient dans le ciel. Kalachnikovs, lance-flammes et lance-roquettes étaient à l'œuvre.

Oré-Olé paraissait décidé à décimer les hommes singes. L'opération a duré trois heures. Mutundu était devenu un immense brasier. J'ai vu revenir à la mission les éléments de la Brigade Moustique. Je les ai vus monter dans leurs véhicules et s'en aller. J'ai dû attendre au moins deux heures avant de quitter le presbytère pour aller m'enquérir de la situation et du moral de mes paroissiens. Ils étaient tous choqués.

Mutundu continuait de cracher flammes et fumée, j'ai rassemblé autour de moi une dizaine d'hommes, tous des volontaires, et entrepris d'explorer la forêt dans l'espoir de sauver ceux des hommes singes que le feu et les balles n'avaient pas fauchés. À mesure que nous nous enfoncions dans Mutundu, des odeurs de plus en plus âpres de viande carbonisée nous parvenaient. Quelquefois, nous heurtions du pied, çà et là, la dépouille criblée de balles de ce qui pouvait encore ressembler à une bête, ou un corps d'homme mutilé et défiguré. Quand nous avons atteint, bien que fort péniblement, la clairière, l'horreur était au rendez-vous. Il nous fallait nous armer de beaucoup de courage pour poursuivre notre mission. J'ai demandé à mes compagnons d'envelopper dans les draps et les pagnes, que nous avons reçus des paroissiens, les nombreux corps déchiquetés et calcinés d'hommes singes, rencontrés sur notre passage, pour leur offrir une sépulture décente dès notre retour à Tisibi.

Fils, je compte aujourd'hui soixante-quinze saisons de pluies. Ma tête est tout aussi blanche que le sommet du Kilimandjaro. Mais jamais, jamais de ma vie je n'ai vu se déchaîner tant de violence, je n'ai vu aucun chef éprouver tant de plaisir à massacrer sa propre population.

Chaque fois que nous ramassions un corps, j'ai pensé à vous et à votre cousin Ben. Mais comment le reconnaître parmi tous ces morts ? Personne n'avait une idée de lui. J'ai prié de toute mon âme le Très-Haut pour qu'il lui épargne la vie afin que vous puissiez vous revoir un jour. Et le Très-Haut m'a entendu, fils. Il a exaucé ma prière.

Il y a un mois, alors que je m'apprêtais à célébrer l'office dominical, un homme qui n'était pas de Tisibi est venu à ma rencontre. Il avait le pas lourd et le visage défait. Je l'ai reçu à la sacristie et j'ai pris le temps de l'écouter. Il venait de Muvema. Il s'appelait Tâ Bouanga. Ayant appris que

les forces armées d'Oré-Olé avaient ratissé et brûlé Tisibi et ses environs, et ne voyant pas arriver, avec les autres rescapés de la Brigade Moustique, son fils unique, Malaba Ngoïe, il s'était inquiété. Il avait décidé de se rendre sur les lieux du désastre, malgré son grand âge, pour le retrouver. Je lui ai fait savoir que l'action meurtrière de la Brigade Moustique s'était limitée à la forêt de Mutundu. Il ne semblait pas rassuré. "Ne vous a-t-on pas dit que Tisibi avait été rasé ? Pourtant vous êtes à Tisibi et la mission n'a pas été détruite", lui ai-je lancé. Je l'ai prié d'attendre la fin du culte pour que nous poursuivions notre conversation.

À la fin de l'office, j'ai rejoint mon visiteur à la sacristie. Il semblait porter le poids de l'humanité sur ses épaules tant l'angoisse et la tristesse avaient pris possession de son cœur et de son esprit. Je me suis assis en face de lui et lui ai pris les deux mains. "Je vais vous aider. Nous allons retrouver votre fils", ai-je murmuré. Un sourire discret a déplié son front. J'ai compris que j'avais mis le vieil homme en confiance et que désormais son espoir était placé en moi.

À Lumongo où nous nous sommes rendus ce jour-là, en début d'après-midi, il régnait un calme plat. Quelques cabris se prélassaient sur la place du village parmi les garde-bœufs et les chiens de garde. Pendant que nos pas nous portaient vers la case du chef, un homme aux tempes grisonnantes et à l'œil vif a émergé de la brousse. Il est venu vers nous, le pas assuré. Il ne nous a pas laissé le temps de nous présenter. Il nous avait reconnus, Jonathan et moi, et décliné nos identités en guise de salutations. Il nous a fait savoir d'emblée, sans que nous ayons posé la moindre question, que le chef Mbama était absent de Lumongo, qu'il était allé à Muvema assister sa sœur malade, qu'il serait de retour dans sept ou huit jours et que pendant son absence, c'était lui qui s'occupait des affaires du village. "Je m'appelle Tingi-Tingi Nda", a-t-il dit en nous distribuant des poignées de main. Il nous a invités à le suivre.

La case de Tingi-Tingi Nda n'était pas éloignée de celle du chef Mbama. "Que puis-je pour vous ?" a demandé notre hôte tout en nous priant de nous asseoir sous la véranda, sur des chaises en rotin. Je lui ai fait part des raisons de notre visite. "Je suis à Lumongo depuis peu. Bien que le village

ne soit pas très grand, j'avoue ma honte, car je ne connais pas encore tous ses habitants", a-t-il confié. Il a fait venir le conseiller Kalulambi, l'homme qui savait tout et qui était le mieux écouté du village, en espérant tirer de lui les renseignements dont nous avons besoin. Kalulambi n'avait jamais entendu parler de Malaba Ngoïe. Le visage de Tâ Bouanga s'était brusquement assombri.

Tingi-Tingi a hélé le conseiller Bundzéki, la bouche et l'oreille du chef, qui traversait le village, une carnassière en bandoulière et un fusil de chasse à la main. "Ce Bundzéki ne comprend jamais rien, a maugréé Tingi-Tingi, la chasse est interdite en cette période de l'année, et il se permet d'aller à la chasse au vu et au su de tout le monde". Bundzéki qui pensait sans doute regagner son domicile sans encombre a sursauté à l'appel de Tingi-Tingi. Il connaissait les exigences morales et la volonté de ce dernier de faire respecter la loi, que ce fût celle de Lumongo ou celle du Kulâh. Il a dévié son parcours comme un automate et s'est approché de nous à pas hésitants. Avant même de savoir pourquoi il était invité à nous rejoindre, il s'est confondu en excuses et a juré de ne plus recommencer. "Ça va, ça va, ça va ! a dit Tingi-Tingi. Je sais que tu recommenceras, c'est plus fort que toi. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse aujourd'hui. Nos visiteurs que tu vois sont à la recherche d'un des leurs, dénommé Malaba Ngoïe. Il aurait quitté Muvema, il y a deux ans et il serait venu vivre à Lumongo". Bundzéki ne connaissait personne de ce nom. Il nous a suggéré d'aller voir du côté des hommes singes. La suggestion de Bundzéki, loin d'apaiser Tâ Bouanga, a désespéré le vieil homme. Celui-ci a secoué la tête.

"Mon fils n'est pas mort", a-t-il murmuré.

L'horizon rougeoyait quand Tâ Bouanga, Jonathan et moi avons pris congé de Tingi-Tingi et de Lumongo. Des hommes singes ! Il n'en restait plus rien, ai-je pensé. Mais au fait, pourquoi Bundzéki nous avait-il orientés vers les hommes singes alors qu'ils avaient été dans leur grande majorité anéantis par les Forces armées ? Et puis, pourquoi les hommes singes ? J'ai voulu connaître les raisons du départ de Malaba Ngoïe de Muvema. Le vieil homme eut beaucoup de mal à s'exprimer. Il a écrasé du revers de la main droite une larme qui descendait le long de sa joue.

Il a soupiré. Puis, il nous a raconté, en pesant chaque mot, le drame de son fils. Une dispute avait eu lieu entre lui et le président régional du parti unique au sujet d'un don de vivres et de médicaments de la Fondation Janos Riesz à la population de Muvema. Malaba Ngoïe dirigeait un centre d'accueil des enfants abandonnés. Ce centre est connu sous le nom de Sadisana. Le don de la Fondation Janos Riesz lui était destiné.

Le président régional du parti unique avait la manie de détourner à son profit et à celui des siens ballots de friperies, caisses de médicaments, containers entiers de vivres et que sais-je encore, que des organisations non gouvernementales d'Europe et d'Amérique offraient aux orphelinats de la région des Palmeraies. Personne n'osait revendiquer quoi que ce soit. Personne n'avait le courage de s'opposer au représentant personnel d'Oré-Olé. Beaucoup d'enfants mouraient d'anémie... et même des maladies les plus bénignes faute du minimum nécessaire. Le budget de l'État ne prévoyait rien pour eux. Malaba Ngoïe et ses collègues n'avaient pour ressources que des dons provenant de l'étranger, que le président du parti unique accaparait à chaque fois sans la moindre gêne. C'en était trop !

Un matin, Malaba Ngoïe reçut du consulat de la République fédérale d'Allemagne à Musoko une notification d'envoi par route, à l'intention du centre caritatif Sadisana, de vivres et de médicaments. Malgré mes conseils de père l'invitant à plus de prudence et de modération, il a estimé qu'il devait se rendre au gouvernorat pour prendre possession du don, au lieu d'attendre que le représentant personnel d'Oré-Olé daigne lui faire signe. Au gouvernorat, il a aperçu, à travers les grilles de la palissade, un gros camion Mercedes Benz. "C'était sans doute le véhicule annoncé par le consulat allemand", a-t-il pensé. Il en a eu la conviction lorsqu'il s'est rendu compte que le camion était la proie de Mutundu avec son village des hommes singes. Je me suis tourné vers Tâ Bouanga. J'ai voulu savoir s'il a eu l'occasion de rencontrer un des rescapés de Mutundu. Après un moment d'hésitation, il a hoché la tête. J'ai cherché à en savoir davantage. Il m'a fait comprendre qu'il était tenu par le secret et que la moindre indiscretion de sa part risquait de leur porter un grave préjudice. J'ai insisté au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. J'ai promis de ne rien dire à qui que ce soit.

“Ils se sont très vite réadaptés à la vie de la cité”, a fini par me confier Tâ Bouanga. “Avez-vous parlé avec eux de votre fils ?”, ai-je demandé de nouveau. “Pas avec tous. Il y en a un qui a bien connu mon fils. Il n’a pas voulu demeurer à Muvema. L’air y est irrespirable”, disait-il. Il est allé plus au sud du kulâh. La veille de son départ, il m’a longuement parlé de mon fils. C’est lui-même qui m’a appris qu’au moment du bombardement de la forêt Mutundu par les forces armées d’Oré-Olé, Malaba Ngoïe avait préféré se diriger vers Lumongo plutôt que de revenir à Muvema. C’est pourquoi je suis venu le chercher dans ce village.

– Avez-vous retenu son nom ?

– C’est un personnage bizarre, unique. On n’en voit pas beaucoup comme lui. Quand il ne parlait pas de son fils, il parlait de son frère qui serait infirme et qu’il aimait par-dessus tout.

– Il ne vous a pas dit son nom ?

– Non. Mais il se faisait appeler Ben.

Fils, l’espoir de retrouver votre cousin un jour renaît. Vous avez à présent compris l’objet et le sens de ma lettre. Je ne me reproche pas de l’avoir écrite aussi longue. J’espère que vous la lirez avec le même saisissement que celui que j’ai éprouvé en la rédigeant.

Je n’ai pas compris pourquoi Lowene a décidé de quitter Tisibi. Elle aurait pu patienter. Elle est infirmière. Les paroissiens ont besoin de ses services. Sa grand-mère et moi, nous lui avons demandé de rester. Elle nous a fait comprendre qu’elle devait absolument se rendre à Musoko, qu’elle avait un problème important à régler. Quel est ce problème qui ne pouvait pas attendre ? Mais puisque telle est sa volonté, je ne puis m’y opposer.

Que Dieu vous bénisse !

Pasteur Téléphore-Herménégilde Mamba, dit Ngwa. »

Tiré de *La chorale des mouches*, Présence africaine, Paris, 2003.

ASTRID MUJINGA

L'extrait présenté ci-dessous est tiré du roman L'Odeur du sang publié par Astrid Mujinga en 2009. Ce roman décrit l'extension de la guerre de l'A.F.D.L. – guerre qui opposa feu Mzee Laurent Désiré Kabila et le maréchal Joseph Désiré Mobutu – depuis son déclenchement dans le Sud-Kivu jusqu'à la chute de Kinshasa en 1997, en passant par tout l'Est, les deux Kasai, au centre du pays, et le Katanga, au sud. Pour des raisons liées aux origines de l'auteur, le récit part du Kasai oriental et décrit en même temps que l'itinéraire de la guerre, les mœurs de chaque milieu atteint, les dégâts matériels et humains.

Mais en même temps que l'avènement de l'A.F.D.L., se révèle aussi un fait singulier : l'avènement des Kadogo, les enfants soldats recrutés pour former l'armée de Mzee Kabila. De manière globale, les Kadogos seront caractérisés par un comportement particulièrement inhumain. Mais sans vouloir se constituer avocate du système, Astrid Mujinga montre dans l'extrait retenu que le système Kadogo a enregistré la présence de quelques naïfs qui ont tenu à préserver, contre vents et marées, ce qu'ils avaient d'humain. Ce qui a pour effet particulier de montrer que le système avait des détracteurs même en son sein.

Jean-Claude Makomo Makita

Un Kadogo pas comme les autres

« Mon grand frère se fourrait des tas de légumes dans la bouche et nous obligeait à faire la même chose, pour vider rapidement le plat de légumes, afin que maman puisse nous servir la viande. Il n'y avait souvent que deux portions de viande dans le plat et nous, on était six. Alors elle se mettait à découper les deux portions qu'elle nous fourrait chacun dans la main. Chacun regardait l'autre pour voir si sa portion n'était pas plus grosse. Quelques fois on se battait parce qu'on croyait que celle attribuée au voisin était la plus épaisse. On faisait tout pour ne pas finir la part de viande

avant la boule de pâte de manioc. Et maintenant que j'ai cette occasion de manger tant de viande, j'hésitais !

Vous savez, dit Kilwa, un Kadogo qu'on considérait comme le plus timide de tous, vous au moins vous pouviez avoir de la viande une fois tous les trois mois. Nous, au contraire, la seule viande qu'on pouvait avoir, c'étaient les rats des champs. Et on ne pouvait les attraper que pendant la saison sèche, lors des feux de brousse. En dehors de cette période, nous, on ne voyait jamais de viande.

Raison de plus pour ne pas nous en priver. Que Ben nous laisse tranquilles avec ses états d'âme.

J'ai une idée géniale. On fera de Ben notre aumônier. Ils éclatèrent de rire.

Les Kadogos qui s'affairaient autour du rôti de chèvre virent de loin deux autres Kadogos qui entraînaient une vieille femme. Ils la traînèrent jusqu'à la tente où se reposait l'*afande Nsebigimba*. La vieillotte devait avoir plus de soixante-dix ans. Elle était édentée et fortement ridée. Elle n'avait aucune force pour résister aux bras vigoureux de ces adolescents soldats qui l'entraînaient. Une fois devant l'*afande*, ils la jetèrent à ses pieds, sans aucun ménagement, comme on le ferait d'un paquet de linge sale :

Afande, nous avons trouvé cette vieille dans un fourré où elle se cachait. Elle doit être une sorcière. On nous avait prévenus que ce sont des tatés (grand-mères) comme celle-ci qui sont de grandes sorcières et qui donnent de la potion magique aux Simba, pour les rendre invulnérables et invisibles par moments. L'*afande* acquiesça :

Vous avez raison, elle a tout l'air d'une véritable sorcière et elle l'est.

Les protestations de la vieille furent vaines :

Je suis un pasteur de l'église. Je ne suis pas une sorcière. Je ne sais même pas ce que c'est que le fétichisme...

Elle le disait à genoux, suppliant comme elle le pouvait l'*afande*, en pleurant. Mais, il n'y avait aucune larme qui coulait de ses yeux. Ce fut un signe de plus pour l'*afande* que c'était une sorcière.

Ne me faites pas de mal, mes petits-enfants, ne me tuez pas, continuez-elle à supplier.

Tu tiens encore à la vie ? lui rétorqua méchamment l'afande. Tu ne trouves pas que tu as suffisamment vécu comme ça ? Qu'on te laisse la vie pour que tu continues à nuire à la nôtre en offrant tes mixtures magiques aux Simba qui nous massacrent ? Depuis deux jours, de jeunes gens sont fauchés par des Simba et nous laisserons vivre une vieille sorcière de ton espèce !

L'afande, tout en parlant, fit un geste aux Kadogos.

L'un d'eux tira sa baïonnette de sa fourrure et égorgea, sans aucune émotion, la vieille femme. Elle s'affala dans son sang qui giclait d'une veine du cou. Les jeunes Kadogos qui s'affairaient accoururent :

Que se passe-t-il ? demandèrent-ils en chœur.

On a tué la sorcière qui rendait les Simba invulnérables, dirent, avec une conviction qui semblait inébranlable, les Kadogos qui avaient massacré la vieille.

Ben ne pouvait soutenir la vue d'un tel crime. Il prit Athos par la main et l'attira un peu loin du spectacle.

Athos, dit-il à son ami. Nous sommes venus combattre les Simba qui sont des rebelles armés avec qui nous sommes en guerre. Mais, assassiner ainsi une vieille femme sans défense est insupportable.

(...)

À quatre heures moins dix, ils furent accueillis par une salve de balles et de flèches, alors qu'ils s'apprêtaient à quitter le bateau.

“À vos postes !” cria l'afande.

L'ordre fut transmis aux sergents qui le relayèrent à leurs hommes. “Ils nous attendaient. Nous devons promptement répondre à l'attaque.”

Le bruit caverneux du mortier se fit entendre et plusieurs projectiles furent lancés dans la direction des Simba. On entendit, juste après, la détonation d'armes lourdes et légères. Entretemps, certains Kadogos se jetèrent à l'eau et atteignirent la berge, toujours sous le feu nourri des Simba.

Les premières troupes d'infanterie se mirent à avancer, couvertes par le mortier M4 et des lances-roquettes. Les hommes de l'afande Nsebigimba réussirent tous à mettre pied à terre. Le combat fut acharné. Il dura

deux jours. Il commençait vers les petites heures du matin et cessait automatiquement vers dix-huit heures.

Les Kadogos avaient maintenant une idée de ce qu'était un combat, une guerre. Malgré l'exhortation qu'ils avaient reçue, malgré le courage qu'ils avaient manifesté au départ, il y eut des moments de frayeur. Ils passaient plusieurs heures tassées dans des trous. À l'ordre de leur chef, ils devaient avancer soit en rampant pour ne pas se faire voir de l'ennemi, soit courbés pendant de longs moments. Tantôt, ils devaient avancer debout sous les balles de l'ennemi, tantôt, ils devaient rouler le tonneau. Ils virent plusieurs de leurs camarades tomber sous les balles de l'ennemi. Alors la peur les quitta et il ne resta qu'un seul sentiment : exterminer l'ennemi et venger leurs camarades.

Après deux jours de combat, ils eurent raison des Simba et occupèrent leur village. Leurs chefs leur donnèrent la permission de brûler les maisons, de s'adonner aux pillages de tout ce qu'ils pouvaient trouver comme biens dans les habitations. Il n'y avait pas de quartier. On leur avait dit que tous les habitants du village étaient des Simba. Raison pour laquelle il ne fallait épargner personne.

L'afande Nsebigimba se rendit compte que Ben ne s'adonnait pas aux pillages et aux tueries comme les autres Kadogos. "Voilà un Kadogo aux mains pures et au cœur tendre", se dit-il.

Mais, Ben, tu n'attrapes ni chèvre ni poule, tu n'entres même pas dans des maisons. Tu n'auras donc rien comme butin de guerre ? lui demanda Kaliba, un autre enfant soldat.

Ne les avons-nous pas vaincus ? C'est tout ce que nous devons faire. Le reste c'est de la barbarie, répondit-il sèchement.

Mais le butin de guerre, c'est un fait normal partout.

Tu crois donc que tu peux faire la guerre les mains propres ? On ne va pas à la guerre comme on va à la messe. N'est-ce pas cela qu'on nous avait enseigné pendant notre formation ?

Franck vint se mêler à la discussion.

Dis donc, Franck, tu trouves, toi, que nous n'avons pas le droit d'avoir de butin de guerre comme le prétend Ben ?

Il faut laisser à chacun sa conviction et sa façon de voir les choses. Si ça répugne à Ben de se livrer aux pillages, tu ne vas pas le forcer.

Kaliba les quitta et alla trouver un autre groupe de soldats qui rôtaient quelques chèvres pour leur repas du soir, le premier vrai repas qu'ils allaient prendre après leur victoire sur les Simba.

Que ça sent bon, ce rôti de chèvre. J'ai envie d'arracher quelques morceaux tout de suite. Ben, le saint, voudrait qu'on s'en prive, au nom de je ne sais quoi. Et pourtant c'est notre droit à nous les vainqueurs de prendre le butin de guerre !

Il est malade ! Pourquoi n'est-il pas allé au couvent plutôt que de venir ici ? demanda un autre Kadogo qui, avec son couteau, commençait déjà à couper quelques morceaux fumants et à se les fourrer dans la bouche. Vous savez, continua le Kadogo, s'adressant à ses camarades, nous, on mangeait de la viande une fois tous les trois mois. Et ma mère, avant de nous servir cette viande, nous servait d'abord le plat de légumes. Après avoir terminé les légumes, elle nous servait alors la viande. »

Tiré de *L'odeur du sang*, éditions du Pangolin, Bruxelles, 2009.

DIOMÈDE MUJOJOMA

Cet extrait montre une autre voie pour sortir de l'engrenage de la haine : la réconciliation des familles grâce au mariage de leurs enfants. Salvator et Mireille, viennent d'ethnies différentes et s'aiment d'un amour simple et limpide. Ils seront la liane qui aidera à traverser le fossé qui sépare leurs familles.

Qu'un Hutu épouse une Tutsie, un Tutsi une Hutue, cela n'est plus une mésalliance, une trahison de l'ethnie. On n'est plus du rang social dans lequel on se marie, on est du rang social où nous porte notre cœur.

Le père de Mireille, après un instant de colère accepte d'en discuter avec sa fille et sa femme. Celles-ci le supplient d'ouvrir le portail de sa maison et

les portes de son cœur au futur beau-père : c'est celui-ci qui fera le premier pas, puisque c'est lui qui viendra lui demander la main de Mireille. Le père consent à le recevoir : n'est-il pas de tout temps reconnu que les enfants sont le pont qui réunit les deux berges ? Peut-on trouver meilleur et plus efficace remède aux problèmes de notre pays que d'accepter et d'accueillir l'autre dans ses différences.

Martin Ntirandekura

Vers le village des frères

« (...) »

L'affaire progressait. Mais, les débuts sont toujours difficiles. Il faut de la persévérance, de l'endurance et de l'espérance. Mireille a dû recevoir des fessées à la première annonce de ce qu'elle considérait comme une bonne nouvelle. Elle n'a même pas eu le courage d'attendre le souper. Son père ne la comprenait pas, sa mère non plus. On l'a prise pour une folle.

Le lendemain, Pierre s'allongeait dans son divan après le déjeuner. Il semblait troublé. D'une voix mélancolique, il appela sa fille :

– ... Mireille ! ... Mireille !

– Oui, papa, répondit-elle de loin.

– Viens ! ... Viens vite ici, vociféra son père.

– Me voici, papa, se présenta-t-elle en séchant ses mains sur le pagne qu'elle portait.

– Assieds-toi là-bas ! ... Tu m'as choqué hier, ma fille ! ajouta-t-il.

– Pas du tout, papa. Cela ne devrait et ne doit pas vous choquer.

– Es-tu malade, Mireille ? gronda son père.

– Non, papa. Je ne souffre pratiquement de rien.

– Ce n'est pas possible, tu dois avoir perdu la raison. Il faut bien voir, tu dois souffrir de la malaria. C'est incompréhensible ! Pierre semble pris de rage.

– Je vous assure, papa. Je suis normale et je tiens à mes propos, confirma Mireille posément.

– Non et non alors. Si cela a existé, cela n'existera plus. Plus jamais ! D'ailleurs, cela ne m'est jamais arrivé. Je ne peux pas donner ma fille à une famille semblable à celle de Jean. Ce serait salir ma famille et mon ethnie. Ça n'arrivera jamais !

– Mais, papa, si cette situation perdure, vers où marchez-vous ? C'est un fossé que vous creusez.

– Quoi, ma fille ? Le fossé, nous y sommes déjà. Tu as mal choisi, Mireille ! Mais, ne t'en fais pas, tu es belle et encore jeune, tu ne manqueras pas de trouver un mari convenable.

– Alors, papa. Si on tombe dans la boue, on s'y embourbe davantage ou on s'en relève ? Soyez raisonnable, papa. Vous devez couper court à ces sales idéologies. Toutes les personnes sont égales et ont la même dignité. Personne n'est supérieur à l'autre ; Blanc et Noir, riche et pauvre, Hutu et Tutsi, tous sont des frères issus d'un même Père, un Père Universel. Et toi, papa, ne veux-tu pas cette fraternité ? Et les séminaires sur les droits de l'homme, n'ont-ils été qu'un passe-temps pour toi ? Vraiment !

– Quelqu'un avec qui je me suis battu... d'ailleurs, qui m'a ôté le chapeau en public, lui donner ma fille ? Non, Mireille, ce serait ridicule pour moi. Que dirait l'entourage ? lui rétorqua Pierre, après un temps de silence, la tête baissée.

– Si ce n'est que cela, papa, ce n'est pas si grave. La tolérance et la réconciliation sont-elles là pour être chantées seulement ? Vous devez changer, papa, et nous aider à bâtir ou du moins raccommodez ce pays en lambeaux ; vous devez nous aider à construire un monde nouveau où ne règnent qu'Unité et Fraternité.

– Tu me troubles encore une fois, Mireille, vraiment tu me troubles, dit Pierre en secouant la tête.

– Pensez-y, papa. Réconciliez-vous tant que c'est encore possible. Ouvrez vos portails et les merveilles entreront. Salvator m'aime et moi je l'aime tant. On est dans notre droit, d'ailleurs. Ne soyez donc pas un obstacle à notre projet, papa, supplia Mireille.

– Va, retourne à tes occupations et laisse-moi cette affaire. Je vais en discuter avec ta mère.

Mireille quitta le salon. Son père resta seul, pensif. En sortant, Mireille croisa sa mère. Elle allait ranger des ustensiles dans l'armoire.

– Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ? Comme tu sembles ne pas être dans ton assiette, s'étonna sa femme.

– Merci de venir par toi-même. J'ai un problème, viens t'asseoir ici.

– Ce problème doit être grave... "L'union fait la force". Parlons-en donc, dit-elle en s'asseyant.

– Il est question de ta fille, Mireille, ma chérie.

– Ma fille ? Mireille ? répliqua-t-elle, étonnée.

– Oui. Elle est restée ferme sur sa position.

– Elle persévère ? Où a-t-elle trouvé un tel courage ? L'amour est quelque chose de mystérieux.

– C'est plutôt une folie. Il va jusqu'à vouloir nous imposer l'impossible.

– Rien n'est impossible, Pierre. Il suffit d'avoir la volonté, répliqua-t-elle. Pierre baissa de nouveau la tête.

– Dis-moi, Espérance, comment vois-tu cette situation ? demanda-t-il enfin.

– Si Mireille et Salvator s'aiment vraiment, nous ne pouvons que les accompagner dans ce choix, répondit la femme. Il faut d'ailleurs rendre grâce à Dieu.

– Tiens, rendre grâce à Dieu... ? Vraiment ! Même pour les déviants ?

– Surtout lorsqu'il s'agit d'une déviance positive comme celle-ci.

– Positive ?

– Évidemment. Elle est même nécessaire. Comment veux-tu que notre chère patrie recouvre sa splendeur tant que Hutus, Tutsis et Twa ne se sont pas réconciliés ? Nos enfants sont les héros de notre réconciliation. Nous n'avons qu'à les soutenir au lieu de les décourager et de nous dresser en obstacle devant leurs projets.

– Mais c'est difficile, dit Pierre un peu froid.

– Qu'est-ce qui est difficile ?

– Comment vais-je aborder Jean, lui que j'ai humilié en public ?

– Oh ! C'est seulement cela ? Sois tranquille. Jean est un homme bon. Sa générosité est sans égal ; il t'accueillera chaleureusement. D'ailleurs,

c'est lui qui viendra vers toi. N'est-ce pas lui qui demandera la main de notre fille pour son fils ? C'est un devoir auquel il ne peut pas se dérober. Ouvre-lui donc les portes de ton cœur, rassura la femme.

– Merci, Espérance, de me reconforter. Du reste, attendons et voyons.

– Oui. Il n'y a pas d'autres remèdes à ces problèmes qui minent notre pays et notre région des Grands Lacs. Si tous les jeunes abondaient dans ce sens... le paradis s'établirait dans nos pays, conclut-elle en quittant le salon.

L'affaire prenait ainsi un tournant positif. »

Tiré de *Salvator: Sur le sentier vers le village des frères*, Publibook, Paris, 2009.

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Le roman Notre-Dame du Nil de Scholastique Mukasonga est une œuvre honorée en 2012 par le prestigieux Prix Renaudot. Ce roman brosse le tableau d'un lycée pour jeunes filles de la classe aisée, juché sur un des nids d'aigle du montagnoux Rwanda. C'est ce lycée appelé justement Notre-Dame du Nil qui donne son titre à l'œuvre. Contre toute attente, un drame se joue dans cet établissement qui devait former les épouses des dignitaires du régime hutu de la première République rwandaise. Nous sommes dans les années soixante, au plus fort de la révolution hutu contre le pouvoir monarchique dit tutsi. Au lieu d'étudier pour assurer leur bel avenir tout tracé, le virus de la haine ethnique s'infiltré dans le cœur de ces « innocentes » demoiselles et les transforme en furies qui vont embraser le lycée et le transformer en un mouroir. Pourtant, une lueur d'espoir, étoile oubliée dans cette sombre nuit, continue à briller. À travers les yeux d'une jeune lycéenne douée d'un cœur d'or.

L'extrait choisi nous présente une jeune fille nommée Immaculée Mukagatare qui décide de sauver, contre vents et marées, Virginie, une

de ses condisciples visées par l'attaque qui se prépare sous la conduite de Gloriosa Nyiramasuka, une fille au cœur rongé par le démon de l'ethnisme. Immaculée parvient à tromper la vigilance des « militants » convoqués par Gloriosa et, avec une ruse consommée, elle fait conduire Virginie en lieu sûr. Elle sera l'une des rares à échapper à la violence menée contre les filles tutsies.

Jean-Marie Vianney Kayishema

Immaculée, une fille au cœur noble

« Un désordre grandissant avait beau envahir le lycée, les professeurs assuraient toujours leurs cours comme à l'accoutumée. Les horaires, la présence et la ponctualité des enseignants étaient les seuls points du règlement que la mère supérieure parvenait encore à faire respecter, à condition de fermer les yeux sur les absences répétées de certaines élèves.

Durant son cours, M. Legrand demanda qu'on aille lui chercher les cahiers qu'il avait ramassés pour contrôle et qu'il avait laissés dans son casier dans la salle des professeurs. Immaculée devança toutes les autres. À son retour, elle distribua les cahiers. Virginia trouva dans le sien un petit carré de papier. Elle lut : « Quand les JMR vont arriver, paraît que c'est pour demain, ne prends pas la fuite comme les autres. Essaie de monter au dortoir, va dans ma chambre et attends-moi. Aie confiance en moi, je t'expliquerai. Détruis ce billet, avale-le s'il le faut. Immaculée Mukagatare ».

Virginia lut et relut le petit morceau de papier qui tenait dans le creux de sa main. Le plan d'Immaculée était peut-être ingénieux, mais devait-elle lui faire confiance ? Immaculée n'était pas vraiment son amie. Bien sûr, elle ne faisait pas partie de la bande à Gloriosa. Elle paraissait se moquer de la politique et surtout de Gloriosa. Elle semblait ne s'intéresser qu'à sa beauté. Alors, pourquoi prendre tant de risques pour sauver une Tutsie ? Se cacher dans sa chambre c'était se livrer entièrement entre ses mains. Et que ferait-elle ensuite ? Mais il y avait le nom d'Immaculée, son vrai nom, celui que

lui avait donné son père, Mukagatare. Gatare, était-ce cela qu'avait voulu indiquer son rêve, Gatare, ce qui est blanc, ce qui est pur ? Le sentiment d'être sous une invisible protection la saisit à nouveau. Oui, elle suivrait le plan que lui proposait Immaculée Mukagatare, qu'avait-elle à perdre ?

Cela se passa à peu près comme Virginia l'avait imaginé. Deux minibus franchirent en trombe la grille et stoppèrent net face au perron de la grande entrée. De jeunes gens, de très jeunes gens, en descendirent brandissant de gros gourdins. Aussitôt les lycéennes tutsies se précipitèrent dans les couloirs en une fuite éperdue. Les autres élèves se lancèrent à leur poursuite mais sans parvenir à les rattraper. Virginia vit qu'une classe était vide. Elle y entra et se cacha sous le bureau du professeur. La troupe des poursuivantes passa en criant. Quand elle se fut assurée que le couloir était désert, Virginia ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur la cour. Elle aperçut Gloriosa qui communiquait ses directives à celui qui semblait être le chef des militants. Elle n'eut pas de peine à comprendre le plan que Gloriosa avait élaboré : les élèves repoussaient leurs camarades tutsis vers le jardin où les attendrait la bande des JMR et leurs gourdins. Virginia entrouvrit la porte de la classe. Il n'y avait personne dans le couloir. Elle s'y engagea prudemment.

Dans les classes vides, les professeurs belges étaient restés à leur bureau cherchant manifestement quelle pouvait être en pareil cas la bonne contenance. Les professeurs français s'étaient rassemblés et étaient plongés dans une discussion passionnée. Virginia, comme protégée par un halo de calme, monta l'escalier qui menait au dortoir sans rencontrer personne et gagna la chambre d'Immaculée. Elle s'assura qu'en cas de danger elle pourrait se glisser sous le lit. Elle attendit, guettant le moindre bruit. Des cris, des hurlements montaient de derrière le bâtiment, du jardin, pensa-t-elle en tremblant. Bientôt elle entendit des pas, elle se jeta sous le lit.

– Tu es là ? demanda Immaculée.

– C'est toi ? Immaculée, que veux-tu faire de moi ?

– Ce n'est pas le moment de t'expliquer. Écoute plutôt.

– Tu as un pagnon sur le lit, enveloppe-toi dedans. Tu vas aller te cacher chez Nyamirongi, la faiseuse de pluie. J'ai tout prévu. J'ai envoyé

Kagabo pour lui demander. D'après Kagabo, la faiseuse de pluie a accepté sans difficulté. Personne ne viendra te chercher là. J'enverrai Kagabo quand il y aura une voiture pour nous prendre, je t'emmènerai, si besoin, dans le coffre de la voiture. Dépêche-toi. Kagabo t'attend, tu n'as rien à craindre de lui, je lui ai donné assez d'argent et puis les sorciers n'aiment pas se frotter aux autorités. Je passe devant pour te prévenir s'il y a un danger.

Au marché, avait dit Immaculée, il t'attend au marché. À cette heure de l'après-midi, le marché était terminé depuis longtemps. Quelques chiens étiques disputaient aux corbeaux et aux vautours les modestes tas de détritrus. Derrière une barricade de vieilles touques rouillées, elle entendit un discret "Yewe, viens par là". Elle découvrit Kagabo accroupi auprès d'un fagot de bois sec. Il l'examina d'un air moqueur.

– Ton pagne est bien trop neuf pour jouer la paysanne, donne-moi ça.

Il se leva, prit le pagne, le chiffonna vigoureusement, le traîna dans la poussière et le delta de ruisselets fétides qui sillonnaient le sol.

– Bon, ça va aller, enlève tes chaussures et approche-toi.

Il prit le visage de Virginia entre ses mains rougies de terre, lui frotta durement les joues et lui tendit un morceau de tissu crasseux pour couvrir ses cheveux.

– Voilà, maintenant tu es maquillée en vraie paysanne. Prends ce fagot, mets-le sur ta tête et marche lentement comme une vraie paysanne. Il n'y a pas grand-chose à craindre, tout le monde a peur, ils ne comprennent pas ce qui se passe, ils n'osent pas sortir, les commerçants ont fermé boutique. Et puis je te protège, il ne fait pas bon s'approcher d'un empoisonneur !

Quand Virginia pénétra sous la hutte enfumée, elle ne vit que le jeu changeant d'ombres et de clartés que faisaient et défaisaient les flammes du foyer. Du réduit d'obscurité au pied de la voûte de paille tressée que n'éclairait pas le feu central lui parvint une faible voix.

– Te voilà, Mutamuriza, je t'attendais, approche-toi. Virginia se dirigea vers le fond de la hutte et distingua enfin la silhouette d'une vieille

femme enroulée et encapuchonnée dans une couverture de couleur brune d'où émergeait un visage tout plissé de rides qui rappela à Virginia celui des petits singes qui, chez sa mère, venaient piller le champ de maïs.

– Approche-toi, n'aie pas peur, je savais que tu allais venir, ne va pas croire que c'est Kagabo qui m'a avertie de ta venue, je le savais bien avant lui et même avant celle qui l'a envoyé pour me demander de t'accueillir. Je sais qui t'envoie à moi et c'est pour Elle que j'ai accepté de t'accueillir.

– Nyamirongi, comment te remercier ? Tu me sauves la vie et je n'ai rien à te donner en échange. J'ai abandonné au lycée tout ce que j'avais. Mais sans doute Kagabo t'a remis ce que mon amie voulait te donner pour moi.

– Il me l'a apporté. Mais je n'en ai pas voulu. Ce n'est pas pour ton amie que je fais cela, elle n'a donc pas à me payer. Si j'accueille la préférée de Celle qui est de l'autre côté de l'Ombre, c'est qu'Elle m'accordera aussi ses faveurs, je le sais.

– Tu vois donc dans mes rêves ?

– J'ai vu une génisse blanche et Celle qui te l'a donnée mais, moi, je ne les ai pas vues en rêve, je les ai vues quand les esprits m'ont transportée de l'autre côté de l'Ombre.

– Tu es la préférée des Ombres, sois la bienvenue chez Nyamirongi.

Virginia s'installa auprès de Nyamirongi. Elle lui préparait chaque jour sa bouillie de sorgho. Nyamirongi semblait apprécier. Virginia constata que le grenier, derrière la hutte, était bien rempli. Nyamirongi ne devait pas manquer de "clients". Quand la nuit était tombée, elle s'accroupissait auprès du feu, tendait son bras droit, pointait son index à l'ongle très long vers les quatre directions, puis le repliait sous sa couverture en se contentant de hocher la tête en grommelant quelques mots que Virginia ne parvenait pas à saisir. Une semaine s'écoula. Virginia était de plus en plus inquiète. Que s'était-il passé au lycée ? Qu'était devenue Veronica ? Et toutes les autres ? Quelques-unes, elle s'efforçait d'y croire, avaient-elles pu s'échapper ? Immaculée l'avait-elle oubliée, l'avait-on dénoncée ?

Cachée derrière un rocher, Virginia passait ses journées à guetter le versant qui descendait jusqu'au lycée.

Mais un soir, le bras de Nyamirongi, l'index et son grand ongle se mirent à trembler et elle dut pour le replier s'aider de son bras gauche. Elle regarda Virginia, les yeux brillants.

– La pluie me dit qu'elle s'en va, elle laisse la place, ainsi qu'elle le doit, au temps poussiéreux. Et elle me dit aussi qu'en bas, au Rwanda, la saison des hommes a changé.

Mais elle me dit encore de ne pas t'y fier ; ceux qui croiront au temps calme, la foudre les surprendra. Ils seront frappés, ils périront. Tu vas bientôt me quitter. Demain, pour toi je tirerai les sorts.

Nyamirongi réveilla Virginia avant l'aube et ranima le feu en jetant une petite bûche sur les braises.

– Viens, il faut tirer les sorts avant que le jour se lève. Avec le soleil, les esprits ne répondent plus. Elle prit un grand van et sortit d'un petit sac d'étoffe de ficus neuf osselets.

– Le mouton nous a donné ses os pour connaître le destin. Ne le mange pas.

Elle ferma les yeux et jeta les neuf osselets sur le grand van. Elle rouvrit les yeux et contempla longtemps, sans rien dire, la constellation qu'avaient dessinée les osselets.

– Que vois-tu ? demanda Virginia, un peu inquiète.

– Tu vas partir très loin du Rwanda. Tu apprendras les secrets des Blancs. Et tu auras un fils. Tu l'appelleras Ngaruka, "Je reviendrai".

– Regarde, dit Kagabo, ton amie t'attend, là dans la voiture.

La portière arrière de la Land Rover s'ouvrit et Virginia vit Immaculée qui lui faisait signe de monter :

– Viens vite. On rentre. Pas la peine de te cacher, mais ne te fais pas trop remarquer quand même.

– Je ne comprends pas, dit Virginia, explique-moi ce qui se passe.

– Nyamirongi parle avec les nuages, mais elle n'a pas de transistor. Il y a eu un coup d'État. L'armée a pris le pouvoir. L'ancien président est en résidence surveillée.

Dès qu'ils ont appris la nouvelle, les militants se sont engouffrés dans leurs minibus et sont repartis à toute vitesse. C'est sœur Gertrude qui écoute toujours la radio qui a annoncé la nouvelle. On ne sait pas où est le père de Gloriosa, peut-être en fuite, peut-être en prison. Tout le monde s'est retourné contre Gloriosa, on s'est mis à l'injurier. C'était elle qui avait tout manigancé: les troubles, les violences... À cause d'elle, le diplôme de fin des Humanités risquait de ne pas être homologué. Toute l'année scolaire serait perdue. Tout ça par la faute de cette ambitieuse dont le père est maintenant peut-être en prison. »

Tiré de *Notre-Dame du Nil*, Gallimard, Paris, 2012.

SAVERIO NAYIGIZIKI

Tiré de Mes trances à trente ans, roman autobiographique de Saverio Nayigiziki, ce texte raconte les aventures de Justin, personnage principal du roman. Celui-ci se résout à l'exil pour éviter la prison à la suite d'un déficit de caisse dans un magasin à Nyanza où il exerce la fonction de gérant. Son errance obligée le conduira jusqu'au-delà des frontières nationales. Au cours de ses pérégrinations en route vers l'Uganda, il traverse la campagne rwandaise. Il éprouve la joie bien compréhensible pour un fugitif qui bénéficie de l'hospitalité chaleureuse des populations, partout où il passe. Le roman, véritable œuvre de pionnier, a été composé du temps de la tutelle belge dans une langue soignée et classique.

L'extrait retenu vante l'hospitalité des habitants de la région du nord du Rwanda présentée comme un style de vie de la population rwandaise de l'époque. Il décrit également, par le truchement d'une lettre de Justin à sa femme Suzanne, les lieux pittoresques du nord du pays.

Jean-Marie Vianney Kayishema

La fuite de Justin : escale dans une région hospitalière

«(...)

Nous voici à Bitsibo, dévalant les flancs abrupts de la colline Rugobagoba qui abrite le marais du Kizuba.

Au sommet de cette colline, au milieu d'un bosquet que l'on dirait sacré, nous voyons, tel un temple, un ancien gîte en briques auquel on accède par une allée de cactus. Ce gîte si vieux, mais toujours debout, qui fonctionne peut-être encore, servait, il y a plus de 20 ans, de logement à monsieur Joseph Dardenne ou "Zezefu", le vaillant pionnier, si connu et si justement célèbre, qui a construit la route actuelle de Kigali-Astrida.

Fendant un troupeau de chèvres qui, tout en bêlant, broutent des touffes de chardon séchant sur les bords du marais, nous bifurquons à gauche et grimpons le flanc de Bitsibo dont, sur les quatre heures de l'après-midi, nous atteignons sans fatigue la cime boisée.

De là, nous voyons à notre droite la piste carrossable qui, comme un ruban rose, contourne le pis rocheux de Lemera et continue sur Gachurabwenge et Rukoma, jusqu'à la mission protestante.

Devant nous s'étale, massif et populeux, le village de Rukoma qui, avec son aspect rougeâtre et le vert tendre de ses cultures abondantes, respire la richesse et ressemble à un gros village de chez nous.

(...)

Dans cette région aux contours sauvages, entre le Nduga hautain et le Ndiza majestueux, entre le Bumbogo déchiqueté et désertique, le Bulima sylvestre et le Bwanacyambwe défiant, un village unique de Rukoma, dont la Nyabarongo en contrebas serpente majestueusement, offre l'image d'une véritable parure.

Et les missionnaires protestants qui, du temps des Allemands, avaient déjà fondé leur station en cette oasis avaient opéré un choix idéal. En effet, la vieille mission, dite de Lemera, dont les protestants belges ont recueilli depuis près de 20 ans la succession, même vue de loin, n'a pas d'égal du point de vue de la situation et de la beauté du site.

Encore un marais à franchir et trois quarts d'heure de marche, et nous serions à l'étape que nous montre devant nous Elias à qui ont poussé des ailes et qui nous entraîne derrière lui.

Chez Rouben, l'hospitalité, amicale et prévenante, fut mieux que correcte.

Rouben, un vieux routier, nous offrit à boire et à manger et plus tard, dans la longue veillée que nous laissâmes sous le clair de lune, il mêla sa conversation à la nôtre, nous demandant, comme cela se fait, d'où nous venions et où nous allions.

Il connaît mieux que nous les chemins et tous les coins du Ruanda, même les collines les moins saillantes du territoire d'Astrida, et à plus forte raison celles de Save et de Mwulire !

Il dit avoir été par trois fois à Kabale-Kigezi. Il a travaillé et voyagé en Ouganda. Il projette d'y retourner avant, dit-il, de vieillir. Enfin, il connaît, pour les avoir expérimentées, les privations du voyageur.

Aussi, dit-il, avec son accent le plus convaincant, les voyageurs à mon foyer sont toujours traités avec égard. Le voyageur n'est pas, comme quelques imbéciles le pensent, un importun, mais un homme comme les autres qui, de par ses droits d'homme, a recours à d'autres hommes. Il est bien souvent, pour nos propres voyages ou d'autres cas non moins urgents, un futur bienfaiteur que la Providence nous amènerait.

Sous l'effet bienfaisant de l'alcool du pombé et de la chaleur d'un grand feu que Rouben a allumé dans la hutte, nous nous sommes endormis presque en même temps, comme qui dirait un seul homme, sur une paille moelleuse que la bonne hôtesse, sa brave femme, a étendue pour nous.

À l'aube, se fut encore Rouben qui nous réveilla, non pour se débarrasser de nous, mais pour couronner dignement son hospitalité et nous approvisionner en vivres frais.

Puisque, dit-il, vous n'allez qu'à Rulindo, le trajet n'est plus long. Mais il faut se dépêcher de traverser la rivière, car les passeurs sont difficiles et n'attendent les passants que très tôt le matin et bien tard dans l'après-midi. Il y a deux passages : celui, officiel, qui mène au dispensaire de Muhindo ;

et l'autre, clandestin, qui mène au gîte de Shyongori et pique droit vers Rulindo, par la montée raide de la colline Rwahi que voilà. Lequel des deux préférez-vous ? Le passage officiel n'est pas payant. Mais on passe sous le contrôle, souvent ennuyeux, d'un clerc.

Nous préférons, lui dis-je, le passage payant qui ne comporte aucune formalité.

Alors, dit-il, suivez-moi. Mais la somme à payer n'est pas fixe. Ça dépend de l'humeur du passeur et de la condition du passant. La barque est petite et vermoulue. Mais elle vogue bien sous la rame experte du passeur qui, vous le verrez à l'œuvre vous-même, est un as.

Je paierai tout ce qu'il demandera. Il n'est pas toujours bon de marchander avec les gens qui savent leurs services indispensables. N'est-ce pas ? Quant au confort, nous nous en passons, pourvu que nous passions !

En moins d'une heure, tout en causant avec Rouben qui nous vantait les beautés de son village, nous avons coupé le versant de Ngamba et descendions à pic, à travers des sentiers rocheux et escarpés, sur la Nyabarongo qui, dans l'étroite vallée, déroulait sous la brume ses capricieux méandres.

Grâce à Rouben, le passeur ne se fit pas trop prier et ne demanda que cinq francs par personne. Après quelques coups de rame, nous étions tous les quatre sur l'autre rive, sous l'œil satisfait de notre hôte qui, de la main, nous faisait adieu et demanda, en criant de l'autre berge, qu'à notre retour, après nos achats au Rukiga, nous repassions chez lui.

Assis sur un talus, nous le regardions remonter la colline, avec son ami le passeur retourné de l'autre côté de la berge après nous avoir déposés. Ce matin, il n'avait pas eu beaucoup de clients et n'avait pas la patience d'en attendre davantage. »

Tiré de *Mes tranches à trente ans*, roman inédit.

JUVÉNAL NGORWANUBUSA

L'auteur a taillé comme un orfèvre l'ordre des Bashingantabe : qui sont-ils ? Quel rôle jouent-ils ? Comment accède-t-on à leur ordre ? Gardiens de la tradition, des coutumes et des mœurs, ils se sont constitués en un collège de sages pour restaurer l'ordre sociopolitique altéré par un roi-tyran. Celui-ci se soumet à leur arbitrage et les reconnaît comme régulateurs du pouvoir et interprètes de la loi fondée sur l'honneur et le droit de chacun. Leur unique marque distinctive est la noblesse du cœur, quels que soient la naissance et le rang social.

Les Bashingantabe étaient présents à tous les moments de la vie du pays et des individus : ils présidaient aux semailles et aux récoltes, accueillait le nouveau-né, le menaient à l'adolescence, le formaient moralement et physiquement, jusqu'à sa maturité, et parfois, jusqu'à son accession à leur ordre. Ils lui donnaient la charge d'une famille et l'accompagnaient jusqu'au moment de son dernier sommeil et du retour au sein de la terre.

Les Bashingantabe étaient appelés à rétablir les relations brouillées entre mari et femme, entre parents et enfants, entre voisins. Ainsi, lavaient-ils des offenses, vidaient-ils des querelles, rassérénaient-ils les esprits, confortaient-ils les cœurs sans en blesser un seul, toujours par la recherche du compromis acceptable par les parties en présence.

Les pouvoirs des Bashingantabe n'avaient pas de limites territoriales ; leur juridiction s'imposait même au roi. Cette autorité morale venait de la discipline qu'ils s'imposaient, de la connaissance profonde des hommes et du monde, un comportement d'honnêtes-hommes chez qui le bien dire suivait sans recherche le bien-être et le bien paraître

Apôtres et courtiers de la paix, les Bashingantabe avaient ainsi bâti le Burundi sur un roc où l'arbitraire était exclu ! Mais alors, comment le Burundi en est-il arrivé au stade actuel ? On a chanté partout que « Amase ya kera atagihoma urutaro » – que l'ancien doit céder la place au nouveau –, mais quel est donc de nouveau ? Il s'agit sans doute de l'ordre des Bashingantabe qui a pris le maquis !

Mais l'espoir est toujours permis: il renâtra plus vigoureux de cette éclipse et élargira son aura aux femmes méritantes.

Martin Ntirandekura

À l'école des Bashingantahe

«(...)

Au Burundi, les Bashingantahe avaient de tout temps formé le prestigieux Ordre des Gardiens de la Tradition dont l'origine remontait loin dans le passé. Le mythe rapporte que de vieux mages, "ayant avalé le caillou de la sagesse", exaspérés par les frasques cruelles d'un roi-tyran qui répandait la terreur et l'injustice dans la population, se constituèrent en un collège de notables pour restaurer l'ordre sociopolitique altéré.

Émerveillé par tant de hardiesse à une époque où il n'était pas de bon ton d'en avoir, le roi, non seulement se soumit à leur arbitrage, mais les reconnut comme régulateurs du pouvoir et interprètes d'une constitution mystérieuse.

Ainsi, nul ne pouvait désormais être intronisé sans l'aval des Bashingantahe, qui s'imposèrent à lui comme juges de cour. Ils ne se prévalaient pourtant d'aucune légitimité de naissance. Le fruste côtoyait l'aristocrate. Leur vraie noblesse était celle du cœur.

Chanceliers de l'Ordre du tambour Karyenda, enseigne palladium de la monarchie, ils étaient les garants de l'unité et de la prospérité du pays. Tels les chamans, ils jouaient en même temps le rôle d'éfendi et d'archiprêtres.

Leur présence était requise à toutes les cérémonies religieuses. In illo tempore, la frontière du sacré et du profane paraissait imprécise. Ils présidaient aux semilles et aux récoltes. Ils répondaient présents aux dates leaders de la vie: la naissance, la coupe des premiers cheveux du bébé, l'octroi du nom, la poussée des premières dents, l'adolescence, l'adoubement, le mariage, la maturité, la sénescence et la mort.

Ils trouvaient des compromis aux intérêts divergents que connaissaient les membres d'une même famille. Ils lavaient les offenses, vidaient les

querelles, purgeaient les esprits, confortaient les cœurs. Ils réconciliaient mari et femme, ramenaient au domicile conjugal l'épouse injustement répudiée, ils réhabilitaient la jeune fille déshonorée, donnaient à l'étranger l'hospitalité.

Rouages essentiels de la société, ils lui servaient aussi de garde-fou. Ils empêchaient les troupeaux de dévaster les champs. Ils ne pouvaient passer leur chemin sans assister une vache en train de vêler.

Mais leur attribution principale, c'était la palabre. Ils recevaient toutes les affaires touchant à la vache et à la propriété, ne dédaignant pas celles relatives au vol de patates ou de femme d'autrui. Ne connaissant pas de limite territoriale, leurs pouvoirs étaient très étendus. Sous leur juridiction le roi lui-même perdait quelques fois des procès contre de simples gens.

Les Bashingantahe pouvaient même s'interposer dans les affaires du strict ressort de la famille nucléaire : ils pouvaient modifier un testament jugé inéquitable du *pater familias* et ainsi rétablir le fils lésé dans ses droits.

Dépositaires de la coutume, ils étaient des censeurs et des ciseleurs de mœurs incontestés. Ils autorisaient la guerre et en réglementaient le cours. Car, même et surtout la guerre avait des normes. Bien avant que l'on ne parle de droit humanitaire, ils avaient instauré un code drastique de la guerre, lorsqu'elle était inévitable : il était interdit d'attaquer par derrière comme une hyène. Femmes, enfants, vieillards, orphelins et handicapés étaient d'office épargnés. Les peuples vaincus gardaient leur dignité.

L'honorable gérousia des Bashingantahe devait cette autorité morale à une discipline hors pair, une connaissance sans faille des êtres et des choses, un empire inexpugnable sur les sens et les sentiments.

Pour prétendre à la dignité de ces archontes, l'aspirant passait obligatoirement par une période plus ou moins longue d'observation et de probation, au cours de laquelle il devait user de courtoisie et d'exemplarité, tant envers les adultes qu'envers les plus jeunes. Il fallait rompre toutes amarres avec le monde insouciant de l'enfance, se déprendre des grossièretés, choisir ses rencontres, avoir de l'entregent et de l'allant, maîtriser sa parole.

Tant dans sa vie privée qu'en public, il devait se comporter en honnête homme : altier sans rigueur, fier sans vanité, cultivé sans étalage, éloquent sans arrogance, sociable sans se vulgariser, discret et délicat. Il charmait la gent féminine, car l'honnête homme se devait d'être un galant homme.

Les Bashingantahe devaient en outre s'astreindre à une scrupuleuse eugénie de la parole, la limer, la sculpter, la corroyer pour la rendre plus porteuse. L'alchimie du verbe lui conférerait sa magie. Dans cette auguste corporation, une parole qui n'était pas belle n'avait pas de chance d'être vraie.

Dans leur manière de rendre justice, ils cherchaient à instaurer un climat plus consensuel que conflictuel. Ils privilégiaient la conciliation et évitaient l'humiliation.

À la partie perdante, il était inconvenant de dire : "Vous avez perdu." On préférait une formule moins sèche : "L'autre a mieux plaidé que vous."

Souvent, l'amende consistait en une cruche de bière partagée par tous. Mais seuls les naïfs pourraient conclure à la grande pitié des tribunaux indigènes. Les délits les plus graves étaient passibles de l'exclusion ou de la relégation. Ils n'hésitaient pas à condamner leurs proches parents, quitte à les aider en cas de réparation.

On n'entendit aucune plainte sur leur partialité. Jamais un plaignant ne fut débouté eu égard à son rang social ou à son ethnie. Quelqu'un s'estimait-il lésé ? Il célébrait l'équité des juges et leur sagesse et ne s'en prenait qu'à la tournure du procès.

Courtiers de la paix sociale ou de la paix tout court, les Bashingantahe avaient réussi à poser le Burundi sur un socle cyclopéen où était banni l'arbitraire.

Avec ces hommes exceptionnels, comment le Burundi en était-il arrivé au stade où il se trouvait ? Se demandèrent Kahise, Kubu et Kazoza. Empêtrés dans le souvenir de l'harmonie originelle. Qui pouvait restituer au Burundi sa stabilité d'antan ? Était-ce possible alors qu'on s'en était si dramatiquement éloigné ?

Ils entreprirent quand même le voyage initiatique – tels de nouveaux chevaliers de la Table ronde en quête du Graal – vers les anciens. Comme la route que Bolingo avait naguère empruntée pour aller chez ses beaux-parents était infestée d’assaillants, ils durent prendre des chemins détournés. »

Tiré de *Les Années avalanche*, AML éditions,
Bruxelles, 2012.

MARIE-LOUISE SIBAZURI

L'extrait nous raconte la fuite d'une mère pour éloigner du théâtre de la guerre ses enfants et deux jeunes rescapés d'une famille voisine décimée. Ils marchent, marchent depuis des jours, malgré les pieds enflés, ensanglantés, et dorment dans les buissons ou simplement là où la fatigue et la faim les acculent.

Sur leur chemin d'exil à travers un pays où la confiance en l'autre n'est plus de mise, elle et sa troupe rencontrent cependant certains humains à l'âme encore éprise d'humanisme. Il en est ainsi du vieux qui leur offre logis et couvert puis tente d'alléger la souffrance des enfants aux pieds enflés par la longue marche. Il leur confectionne des « tongs » à partir de feuilles de bananiers. L'âme sensible est aussi cette femme du camp de l'autre côté de la frontière. Elle avertit la fugitive de la menace qui plane sur certains de ses protégés, dans ce refuge qu'elle croyait être un havre de paix. Vindictifs, d'anciens voisins de colline ont décidé de mettre fin aux jours des deux enfants. Leur seul crime est d'appartenir à l'ethnie des militaires qui ont tué les leurs.

Ainsi, la nuit même de leur arrivée au camp, les nouveaux venus sont obligés d'oublier leur fatigue, d'interrompre le sommeil réparateur pour reprendre la fuite en sens inverse. Mais la mère garde l'espoir. Dans un mois ou deux, elle compte regagner sa colline avec tous ses protégés, reconstruire son foyer, puis se reposer.

Cette mère fait preuve d'humanité. Elle renonce à un repos dont elle a pourtant tant besoin pour que des innocents ne périssent pas. Pour donner ne fût-ce qu'une infime chance de survie à l'autre, elle affronte des chemins qu'elle connaît et redoute.

Martin Ntirandekura

La longue marche

«(...)

Debout face au soleil levant, Odeta se demandait depuis combien de temps elle était partie de chez elle. Elle ne savait plus. Après les deux premières semaines, elle avait arrêté de compter les jours. Elle se concentrait seulement sur son but : emmener les enfants le plus loin possible de la guerre. C'est pour cela qu'elle avait tout fait pour éviter les collines encore occupées. Avec quatre enfants facilement identifiables comme étant Hutus et Tutsis, on ne savait jamais. Elle a déjà rencontré des regards étonnés qui, très vite, devenaient malveillants. Les gens devaient se demander si, sur cinq ans, elle s'était mariée quatre fois en alternant Tutsis et Hutus. Eh bien, qu'ils spéculent si ça peut leur faire du bien.

Odeta est forcée d'admettre quand même que s'il y a des gens affublés d'une logique un peu tordue, il y en a d'autres qui sont dotés d'une générosité bienfaisante. Un soir, le tonnerre grondait au loin et Odeta craignait un nouvel orage. Elle se demandait avec angoisse vers quel enclos se diriger sans mettre la vie des enfants en danger. Elle était convaincue que la plupart des gens ne demanderaient qu'à les accueillir, mais comment les distinguer des aigris qui ne voient que le mal partout ? À ce moment, un vieillard déboucha du sentier. Il regarda longtemps la femme indécise, les quatre enfants, le balluchon... puis fit signe au petit groupe de le suivre. Il les mena dans un vaste enclos où quatre maisons se faisaient face par-delà une cour circulaire. Trois des maisons portaient des cadenas. Le vieillard ouvrit la quatrième et fit entrer tout le monde. Il ralluma le feu et, d'un geste, les invita à se rapprocher de l'âtre pour se chauffer. Puis il prit une

machette et sortit de la maison. Muringa tira discrètement sur le pagne d'Odeta qui se pencha sur elle. Elle murmura à son oreille :

Mam, t'as vu ce qu'il a pris ? Une machette ! Tu crois qu'il veut nous tuer lui aussi ?

Odeta la rassura. Certains se sont servis d'une machette pour tuer, mais une machette peut être utile aussi à beaucoup de bonnes choses ! Et c'est le cas. Le vieillard revint avec un bon régime de bananes de cuisson. Odeta offre de préparer le repas. Le vieillard hocha la tête, lui montra une marmite contenant des haricots bruns déjà cuits. Odeta prépara tout, heureuse de refaire les gestes du quotidien. Les enfants, rassurés, commencèrent déjà à se raconter des histoires. Comme par le passé. Et pour la première fois depuis leur départ de la maison, les enfants mangèrent un vrai repas, préparé dans une vraie marmite. De bons haricots bruns accompagnés de succulentes bananes vertes. Et avec du sel ! Déo n'en revenait pas. Il avait oublié que c'était si bon. Odeta craignait que le petit ne fasse une indigestion. Mais son corps n'avait-il sans doute aucune envie de perdre quelque chose qui lui était précieux. L'enfant se portait comme un charme le lendemain.

Le matin, pendant qu'Odeta réchauffait les restes de la veille, le vieillard inspecta les pieds pleins d'ampoules de Muringa et Déo. Puis, sans dire un mot, il coupa quelques feuilles de bananiers et fabriqua une sorte de petits coussinets qu'il attacha sous leurs pieds. Ça ralentirait la marche, mais les pieds en seraient soulagés. Étonnée, Odeta comprit que c'était peut-être de là que venait l'expression "kuyabangira ingata !" Reconnaissants, elle et les enfants reprirent leur long sentier.

Intrigué, Déo finit par poser la question qui tarabuste tout le monde. Le vieillard était-il muet ? Odeta n'en savait rien et peu lui importait. L'essentiel, c'était qu'il les avait accueillis avec humanité. Pussent les siens rencontrer la même bonté sur leur route. Car Odeta espérait que les cases fermées le sont pour cause de départ volontaire. Sans doute le vieillard était-il resté pour garder la propriété. En tout cas, c'était ce qu'elle souhaitait de tout cœur.

Deux jours plus tard, Odeta et les enfants passaient à leur tour la frontière. En réalité, hormis le fait que c'était plus peuplé, donc plus exploité du côté du Burundi, rien ne distinguait les deux pays. Même la langue ne changeait pas beaucoup. À part l'accent et quelques mots différents, c'était le même kirundi qu'Odeta continuait d'entendre au-delà de la frontière. Tant mieux. Comme elle n'avait jamais parlé swahili, elle avait peur de ne pas pouvoir demander son chemin. Mais, même là, elle s'était fait du mauvais sang pour rien. Il n'y avait pas besoin de demander quoique ce fût. Les pieds de tous les fuyards ont tracé un large sentier qu'il suffit de suivre. Et donc, comme d'autres avant eux, Odeta et les enfants gravissaient les collines, les redescendaient et marchaient encore et encore.

Odeta avait toujours cru que, sitôt la frontière franchie, elle entrerait au camp. Mais non. Il fallait marcher encore au moins une quarantaine de kilomètres. Combien de temps cela allait-il encore prendre ? Une semaine ? Moins ? Plus ? Peu importe. Ils étaient maintenant hors de danger, rien ne presse.

Les enfants ont senti le changement dans l'attitude de Mam'Deta. Elle était plus détendue, ne tressaillait plus au moindre bruit et ne se retournait plus sans cesse pour inspecter les environs. Le soir, elle n'hésita pas à ramasser des brindilles pour leur allumer un feu. Les enfants, heureux d'avoir appris qu'ils étaient presque au terme de leur voyage, s'efforcèrent d'accélérer la marche. Mam'Deta leur avait promis qu'ils pourraient dormir autant qu'ils le souhaiteraient. Déo se promettait plutôt de ne plus marcher pendant des jours et des jours. Tous rêvaient d'arriver à bon port, de s'arrêter enfin.

Au soir du sixième jour, Odeta arriva au campement. D'étonnement, elle resta clouée un moment sur place. C'était donc ça, le camp ! Elle s'était imaginé un espace désherbé, ratissé. Comme un grand terrain de football ou comme un immense marché. Et clôturé. Pas cette multitude de bâches, couvrant des maisons minuscules, dans la brousse ! Est-ce que les serpents des fourrés environnants ne rentreraient pas dedans ? Ou alors, les animaux sauvages puisqu'on dit que les forêts et les brousses tanzaniennes en regorgent !

Mais comme les premiers installés ne semblaient pas inquiets, Odeta se rassura. Elle prendrait ses marques comme tout le monde. Après tout, elle venait de passer un mois à dormir à la belle étoile et elle ne s'en portait pas plus mal. Elle se réjouit surtout d'avoir retrouvé une bonne partie des gens de sa colline. Eux, en revanche, ne semblaient pas particulièrement heureux de la voir arriver, mais quel réfugié serait heureux d'en voir arriver d'autres qui risqueraient de rendre sa condition plus précaire en partageant sa maigre pitance ?

Odeta ne s'en formalisa donc pas. Elle comprit que c'était chacun pour soi. Elle s'habituerait comme tout le monde. Ce ne serait pas plus dur que la longue marche qu'elle venait d'effectuer dans un milieu hostile. Avec quatre gosses. Presque des bébés. Et pourtant, elle y était arrivée. Le reste suivrait.

En attendant d'avoir sa propre bache, elle était hébergée avec les enfants dans une grande bache d'accueil. Avec trois autres familles sans doute arrivées le jour même. Odeta aménagea son coin tant bien que mal. Ni elle ni les enfants n'étaient exigeants sur le confort. Ils étaient tellement contents d'être arrivés. Elle-même n'en pouvait plus. S'il avait fallu faire un pas de plus, elle n'était pas sûre d'y arriver. Pour l'instant, ce qui leur importait, c'était de s'allonger pour jouir d'un repos bien mérité.

Odeta dormait. Depuis quand ? Elle n'en savait rien. Le silence recouvrait le camp. Elle n'entendait de temps en temps que le cri un peu lugubre d'un oiseau de nuit. Avant de sombrer à nouveau dans un sommeil de plomb.

Là, elle rêvait qu'un vent fou la secouait dans tous les sens. Comme pour l'arracher de la terre. Elle chercha quelque chose à quoi se raccrocher, mais ne trouva rien. Elle était saisie de panique. Si le même vent s'en prenait aux enfants, il les emporterait comme un fétu de paille. Elle se réveilla en sursaut. Il faisait toujours nuit noire et c'était Yasinta, son ancienne voisine, qui la secouait sans ménagement. Odeta se redressa, s'assit, écarquilla les yeux.

– Réveille-toi ! Vite, il faut fuir.

– Fuir ? Mais... j'ai fui. Nous avons fui !

– Écoute, Odeta, je prends des risques. Il ne faut pas qu'on nous voie.

– Qui ?

– Les gens de notre colline. Ceux qui ont perdu les leurs quand les militaires sont venus venger leurs Tutsis. Ils veulent se venger à leur tour. Ils vont s'en prendre aux enfants de Karita que tu as osé emmener ici !

– Quoi ? Muringa et Kayoya ! Mais ce sont des gosses. Des innocents ! Et alors ? D'autres enfants sont morts. D'autres gosses. D'autres innocents. Tués par leurs "oncles" militaires. Ils paieront pour ceux-là.

– Non !

– Écoute, tu es avertie. Vois ce que tu peux faire. En tout cas, à l'aube, ils ne seront plus. Et si tu les défends, tu risques de subir le même sort. Tes enfants aussi, peut-être !

Yasinta disparut dans la nuit ; Odeta continua à regarder la place qu'elle occupait quelques minutes plus tôt. "Tuer les enfants ! Se répétait-elle, incrédule. Pourquoi ? Cela ramènerait-il les morts ? En plus, ces enfants sont aussi orphelins. On a tué leur père, leur mère et leurs frères !"

Une petite main touche timidement le bras d'Odeta.

– Mam, ils veulent nous tuer ? demande Muringa.

La petite avait donc tout entendu ! Elle ne se rendormit pas. Elle savait que la mort pouvait entrer à tout instant pour les chercher, elle et son petit frère. Mais Odeta ne le permettrait pas. Elle avait tout bravé pour ses petits, elle continuerait jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité.

Odeta se leva donc, déterminée. Elle commença à ramasser leurs maigres affaires.

– Mam, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiète la fillette.

– Nous partons. Réveille les enfants, nous rentrons chez nous.

Fébrilement, pendant que Muringa s'évertuait à réveiller les trois petits dormeurs éreintés, Odeta refit son balluchon. Puis, elle remit Keza sur le dos, débarbouilla à l'eau froide Déo et Kayoya. Elle fixa à nouveau tant bien que mal les petits coussinets sous les pieds des enfants et, sur la pointe des pieds, ils se glissèrent silencieusement hors du camp.

Les enfants avaient dû percevoir la panique de la mère parce qu'ils trottaient à qui mieux mieux. Déo avait juste posé une question, une toute petite question :

Mam, nous ne sommes pas encore arrivés ?

Non. La longue marche reprit en sens inverse. Avec ses souffrances, ses dangers. Mais Odeta était déterminée. Elle avait ses quatre enfants avec elle, et, pour eux, elle était prête à aller au bout du monde. Et puis, maintenant, plus rien ne les pressait. Une fois la frontière traversée, ils n'auraient plus qu'à marcher à leur rythme. Le destin prendrait soin d'eux. Et un jour, dans un mois ou deux, ils regagneraient leur colline, reconstruiraient un foyer. Quand leur longue marche prendrait fin, ils auraient tout leur temps pour se reposer ! »

Tiré de *Les Seins nus*, 2013.

ANDRÉ YOKA LYE

Récit d'un voyage refusant d'être lu comme un simple témoignage, le présent extrait relate le moment le plus déterminant de ce voyage. Parti de Kinshasa pour retourner chez lui au Kivu (à plus de 2000 km) Moni-Mambu se retrouve à Kikwit, dans le Bandundu, à la croisée de deux chemins : le premier serait quasi identique au chemin emprunté pendant la guerre qui l'avait amené à Kinshasa, mais le deuxième est un nouvel itinéraire plus intéressant. Nous sommes ainsi dans le cadre d'un récit de formation : après la formation à la guerre, la formation à la paix. D'où le rejet du premier choix qui n'apporterait rien de nouveau, en tant que réminiscence du chemin de la guerre. Le deuxième choix est, non seulement une école de la réconciliation avec soi-même (retour au Kivu), mais aussi une école de l'amour de sa nation et de toutes les richesses d'un pays-continent, la République Démocratique du Congo. Ainsi le héros serait en harmonie avec le destin que lui présageait déjà son nom : « l'homme qui

a tout vu, qui a tout vécu ». Son nom fait aussi référence à un personnage mythique, car originaire de l'est du pays, Moni-Mambu porte le nom des Bakongo, peuple de l'ouest de la RDC.

Jean-Claude Makomo Makita

L'enfant des eaux sauvé par la paix

« (...) »

L'homme-monstre avait un visage divisé en deux parties distinctes, l'une, noirâtre et figée en forme de masque à tatouages, et l'autre, toute pâle avec les traits d'un Blanc grimaçant, menaçant, avec une longue barbe tombant sur une soutane sale. Sur cette fameuse barbe pendait un crucifix immense en bois noir.

L'homme-monstre saisit le crucifix et allait frapper Moni-Mambu lorsque ce dernier poussa un grand cri et se réveilla en sursaut. Il se frotta les yeux et regarda autour de lui, paniqué :

– Où suis-je ? Au secours !

– Calmez-vous. Calmez-vous. Vous êtes en sécurité ici dans cet hôpital. Vous avez certainement fait un cauchemar.

– Hôpital ? Cauchemar ? Où suis-je donc ? Qui êtes-vous ?

L'homme devant Moni-Mambu était habillé en blanc et portait un tablier rouge de la Croix-Rouge. Il se présenta :

– Je suis infirmier dans cet Hôpital Général de Kikwit et je suis en même temps secouriste. Je vous ai pris en ambulance à l'entrée de la ville. Vous êtes épuisé. Vous avez de la fièvre. Mais tout va bien maintenant. Calmez-vous. Vos affaires sont là, intactes.

Moni-Mambu se calma et retrouva peu à peu ses esprits. Sa mémoire lui renvoya alors l'image du vieux curé grincheux de Kenge et du mécanicien fainéant. Tout était clair à présent : les menaces du missionnaire, son propre coup de sang, la nuit solitaire à l'entrée de la ville...

Le secouriste lui apporta une tasse de tisane chaude.

– Buvez, mon frère. J’imagine que votre route était longue. Où allez-vous ?

– Je rentre chez moi. La guerre est finie. Je rentre chez moi au Kivu, refaire ma vie.

Le secouriste était étonné :

– Au Kivu ? Mais vous n’y arriverez jamais ! Vous avez encore le temps de changer d’avis et de rebrousser chemin. On peut refaire sa vie partout dans le pays...

– Pas question ! Ma vie, la vie, c’est là-bas. Quel est donc le chemin le plus court pour y aller ?

Le secouriste éclata de rire :

– Mais dans tout ce pays, il n’y a pas de ligne droite entre deux points. Il s’approcha de la carte géographique accrochée au mur de la chambre et fixa un point avec son stylo.

– Voilà. Nous sommes ici à Kikwit. Vous avez deux possibilités. La première : prendre la route du Sud-Est, en camion jusqu’à Idiofa puis Ilebo et de là, traverser les deux Kasäi, rejoindre le Katanga, puis Kamina, puis prendre le train. La deuxième : par l’Ouest, par l’eau, jusqu’à la ville de Bandundu, et de là se débrouiller pour traverser le Maï-Ndombe, arriver à Mbandaka, prendre le bateau jusqu’à Kisangani. Après, vous verrez...

Moni-Mambu s’était levé de son lit et scrutait la carte dans tous les sens. Il réfléchit un moment, puis :

– Non, pas par l’est. Cela me rappelle trop de mauvais souvenirs. Je choisis le sud.

Nouvel étonnement du secouriste :

– Mauvais souvenirs ? Comment ? Pourquoi ?

Alors Moni-Mambu lui raconta son odyssée de Kadogo “libérateur” à partir du Kivu jusqu’à Kinshasa. Puis il conclut :

– Je vous l’ai dit : je rentre chez moi, j’ai payé trop cher, avec le sang, à l’aller, en passant justement par l’Est. C’est le retour à présent. La guerre est finie ; c’est le retour pour panser les plaies, pour construire la paix. L’infirmier secouriste dit à Moni-Mambu :

Je vous admire. Vous êtes courageux. Cela tombe bien pour vous. Demain matin, je conduis une équipe sanitaire ambulante à Bandundu. Ça ne coûte pas cher en pirogue motorisée. Vous avez encore le temps de réfléchir. La nuit porte conseil...

La réponse de Moni-Mambu ne tarda pas :

– C’est tout réfléchi. Je pars avec vous. Le temps de me reposer jusqu’à demain matin.

C’est ainsi que Moni-Mambu se retrouva le lendemain à l’embarcadère de la rivière Kwilu, attendant la pirogue en partance pour le Bandundu.

En traversant la ville de Kikwit pour arriver à cet embarcadère, il eut le temps de voir une agglomération remuante avec, sur une sorte de relief de plateau, les restes de la civilisation coloniale, notamment des résidences à l’architecture ouvragée ou des églises en brique rouge. En contrebas s’étendaient des espèces de bidonvilles imbriqués les uns dans les autres. Tout ce décor était traversé de part en part par une rivière imposante et était rongé par des érosions vertigineuses.

L’infirmier raconta à Moni-Mambu combien, il y a quelques années, cette ville-carrefour, grouillante et trépidante, avait été sévèrement frappée par la fièvre hémorragique *Ebola*.

– Une vraie malédiction ! Cette fièvre contagieuse et mortelle attaquait particulièrement les diamantaires, ces arrivistes venus de la frontière avec l’Angola et qui refusaient avec dédain de payer le “ Kidimbu ”, ce tribut dû aux ancêtres tutélaires des lieux.

Moni-Mambu pensa tout haut à l’adresse de son interlocuteur :

– Quel pays ! Chaque saison, ici, apporte son lot d’épreuves et de malédiction. Kikwit, son Ebola ; Kenge, ses obus meurtriers ; Goma, ses volcans incendiaires et ravageurs ; Kisangani, ses massacres en séries...

Le voyage sur la rivière Kwilu démarra sans trop de problèmes, sauf peut-être les longues opérations d’embarquement et de chargement dans une sorte de chaloupe motorisée, construite en bois. Une trentaine de passagers y étaient confinés, chacun dans un coin plus ou moins confortable, sur des bancs de fortune. Seul le batelier, à l’arrière,

occupait un “poste de commandement” relativement spacieux et dégagé. Moni-Mambu chercha en vain les toilettes. Parmi la trentaine de passagers en route vers l’aventure se trouvaient de nombreuses femmes, certaines enceintes, et des enfants. Mais tous avaient l’air si insouciant...

Jusque-là, sur le trajet accompli, Moni-Mambu avait vu les rivières de loin, à partir des véhicules de passage sur les ponts. Elles étaient si impressionnantes ! Mais là, dans cet esquif balancé par les vagues, cette rivière vous portait dans son giron avec une énergie formidable, envoûtante. Tel un immense sillon fendant des savanes denses, la rivière Kwilu “roulait” à très vive allure sur un chemin sans retour, entraînant la barque qui ressemble à un jouet d’enfant.

Dans le bateau en tanga, l’atmosphère était animée, surtout chez les femmes qui piaillaient sans répit, avec force gestes. Tous ces cris atteignaient des accents extrêmement aigus et euphoriques lorsqu’à l’approche de la cité de Lusanga, la chaloupe croisa un remorqueur. En réponse au retentissement vigoureux de la sirène du remorqueur faisant office de salutation se mêlèrent les clameurs des femmes et les coups de sifflet du batelier.

La chaloupe atteignit ainsi Lusanga, sans s’arrêter, malgré les protestations des passagères qui avaient projeté d’acheter de l’huile dans cette cité industrielle connue pour la qualité de ses palmeraies.

Pour le “commandant de bord”, l’itinéraire prévoyait une seule escale : Bulungu. Il tenait absolument à arriver à Bandundu avant la nuit.

Le reste du trajet à parcourir jusqu’à Bulungu se déroula dans la monotonie : ronronnement continu du moteur, ronflement en chœur des passagers assoupis, clapotis de l’eau, spectacle des mêmes pigeons sauvages au loin sur les rivages touffus.

Comme prévu, l’entrée à Bulungu eut lieu avant la tombée de la nuit. Au débarcadère, une foule de commerçants, de voyageurs et de badauds étaient en agitation, pêle-mêle à côté des sacs entassés de manioc, de maïs et de poissons.

Moni-Mambu était exténué et n’avait qu’une envie : dormir. Mais où trouver un lieu adéquat ? L’infirmier proposa une solution.

– Ici, la nuit, il fait sombre comme dans un encrier. Je propose que l’on aménage un coin dans les installations du vieux port près d’ici. Le gardien est un parent. Il a l’habitude de ce genre d’hospitalité.

L’accueil fut chaleureux chez le cousin-gardien du vieux port : fufu chaud, champignons et poisson frais, chenilles sèches. La nuit et le sommeil furent pour Moni-Mambu sans cauchemars et sans tracas.

Le voyage pouvait donc reprendre le lendemain, avec les mêmes retards, mais toujours avec la même euphorie, notamment chez les femmes.

Lorsque la chaloupe dépassa Bagata, au milieu de l’après-midi, l’atmosphère s’était rafraîchie. La couleur de la rivière, soudain beige-sable, prenait de capricieuses tonalités au reflet du coucher du soleil. Moni-Mambu en était émerveillé. Il s’écria :

– Ah ! Dieu est un peintre magnifique ! Quel tableau éclatant et fantastique ! Ah !

L’étonnement de l’infirmier fut à son comble. Il dit à Moni-Mambu :

– En réalité, mon frère, je parcours cette route depuis des années. Je n’ai jamais fait attention à ces merveilles de la nature. C’est vrai, Dieu est fantastique. C’est un poète un peu fou !

– Vous avez tort de ne pas y prêter attention. Nous avons des yeux pour regarder et nous ne voyons pas. Nous avons des oreilles pour entendre et nous n’écoutons pas. Nous avons des mains pour toucher et nous ne sentons pas. La vie passe ainsi à côté de nous, sans nous, lui répondit Moni-Mambu.

À peine Moni-Mambu avait-il fini de parler qu’un cri strident déchira l’air. C’était celui d’une femme à l’avant du bateau. Les autres femmes s’étaient aussitôt rapprochées d’elle, s’affairaient autour d’elle et criaient confusément :

– Au secours ! Un médecin, vite ! Une femme va accoucher ! Au secours !

L’infirmier bondit, bouscula sans ménagement les passagers. Moni-Mambu lui emboîta le pas.

Des femmes avaient prêté leurs pagnes à la parturiente et faisaient écran aux regards curieux.

La pauvre femme sous les pagnes hurlait de douleur. Du sang mélangé à un liquide blanchâtre coulait partout sur le banc. Il se créa un véritable remue-ménage dans la chaloupe. Ce fut la panique générale.

Le “commandant de bord” n’arrivait pas à remettre de l’ordre dans cette foule d’hommes curieux et indisciplinés et de femmes braillardes et agitées.

C’est Moni-Mambu qui disciplina tout le monde, en utilisant ses vieilles méthodes de l’armée, c’est-à-dire la bastonnade.

Avec un tel garde du corps qui, à l’occasion, s’improvisait aussi aide-accoucheur, l’infirmier pouvait travailler enfin plus ou moins à l’aise.

C’était le suspense. Au brouhaha avait succédé un calme lourd où on n’entendait plus que les gémissements de la patiente. La nuit tombait et l’infirmier, en sueur, s’activait sous les pagnes avec une torche, des ciseaux, des compresses et un peu d’alcool.

Puis, un petit cri. Et un autre, faible, fragile mais distinct. Un enfant était né, une fillette.

Moni-Mambu regardait le firmament. Il n’avait jamais vu un ciel aussi flamboyant, aussi beau ! Il regarda la rivière. Ce n’était plus une, mais trois rivières entrelacées : le Kwilu, le Kwongo et le Kasai, chacune avait sa propre cadence et, surtout, sa couleur-beige-sable, vert saka-saka ou gris cendre.

Moni-Mambu avait vu dans sa région des lacs incommensurables, des montagnes infinies. Il n’avait jamais vu de tels caprices de la nature : caprices à la fois de l’eau, de la verdure, du ciel, de la terre. L’infirmier secouriste, qui avait fini de couper le cordon ombilical et de nettoyer les plaies, tira Moni-Mambu de sa méditation :

– Mon frère, nous entrons dans la ville de Bandundu, la ville aux rivières trois fois jumelles, comme chantent les griots.

Un silence. Puis commentaires de Moni-Mambu :

– Vous avez vu ? Vos doigts viennent de donner la vie. Je vous l’ai dit : nous avons des mains pour toucher, et nous ne sentons pas la vie...

(...)

– Je m’appelle Meyo-Gui. Presque deux jours passés ensemble et nous ne nous sommes pas présentés ! Toute rencontre est une chance... Quel est ton nom ?

– Moni-Mambu. C’est vrai, toute rencontre est une chance. Nous avons eu en peu de temps des moments intenses ensemble. Dis-moi, Meyo-Gui n’est pas un nom d’ici ?

– Non, je ne suis pas d’ici. Mon père qui m’a donné ce nom est du Kasai. Ma mère est de la province de l’Équateur. Moi, je suis de partout dans ce Congo. Je n’ai pas d’attaches.

La conversation se passait chez l’infirmier secouriste qui avait offert son gîte à son compagnon de route.

Le matin, profitant d’un moment de répit à l’hôpital général de la ville de Bandundu, il avait proposé à son hôte un petit tour au centre-ville. »

Tiré de *La guerre et la paix de Moni-Mambu*, Médiapaul,
Kinshasa, 2006.

THÉÂTRE

JEAN MARIE VIANNEY KAYISHEMA

La pièce Pitié pour la reine de Jean Marie Vianney Kayishema est en quelque sorte une réécriture de l'Histoire du Rwanda autour des années 1895. À l'instar de Chaka de Djibril Tamsir Niane, de Sikasso ou la dernière citadelle du même auteur, de Béatrice du Congo de Bernard Dadié, la pièce de Kayishema a pour fonction de revaloriser une histoire dénigrée – souvent spoliée – et de restaurer dans leur dignité des sociétés et des personnalités du passé africain précolonial.

L'extrait suivant met en scène Murorunkwere, la femme du prince Nkoronko, face à Rwogera, roi du Rwanda. Pour s'emparer de celle-ci, femme de son frère, le roi échafaude une attaque lancée contre le pays. Nkoronko, victime d'un complot ourdi par les mages, est forcé d'aller au front avant de consommer son mariage. En effet, les mages avaient décidé secrètement que cette femme serait la mère du successeur du roi. Dès lors, la pathétique intervention de Murorunkwere pour sauver son amour ne pouvait qu'échouer face à la volonté politique.

Cette scène poignante entre le roi et sa belle-sœur ne peut que faire gémir le lecteur ou le spectateur compatissant au sort réservé à la mariée. Cet affrontement entre deux forces inégales est l'occasion de saluer le courage de cette femme qui ose se dresser contre la puissance royale pour défendre ses droits.

Boney-Pie Musemakweli

Murorunkwere, une femme en quête de paix et de justice

«(...)

SCÈNE V : RWOGERA, MURORUNKWERE

Rwogera arrive sur scène et s’y promène, songeur. Il monte sur son trône. Arrive alors Murorunkwere qui se jette à genoux au pied du trône, suppliante :

MURORUNKWERE

Seigneur ! Votre servante, à genoux, en toute humilité devant vous en ce jour mémorable où elle est devenue l’épouse d’un prince de votre sang. Négligeant les coutumes, je parais sans voile d’hyménée, car celui pour qui je le portais vient d’être ravi à mon affection. C’est en pleureuse et non en mariée que je viens à votre cour. Pourtant, Seigneur, mon cœur n’est point rebelle. Je fais appel à votre clémence. N’immolez pas la vie de la plus humble et de la plus soumise des femmes de votre royaume. Si Nkoronko s’en allait, je mourrais ! (*Elle enfouit son visage dans ses mains et pleure.*)

RWOGERA

Courtois mais condescendant

Relève-toi, Murorunkwere ! (*Galant, il descend du trône et l’aide à se relever.*) Ce n’est pas bon de laisser une femme comme toi abîmer ses beaux genoux. Cette preuve de ton amour conjugal ne fait qu’augmenter l’estime que je te porte. Mais si tu aimes vraiment ton mari, tu ne dois pas être ennemie de sa gloire et ennemie de ton pays. Il est fils de roi. Il doit commander. On doit un tribut à la grandeur, Murorunkwere ! Si tu avais épousé n’importe quel petit noble, tu serais maintenant comblée et rien ne te séparerait de ton époux. Mais tu partages la vie d’un prince. Tu dois, en conséquence, avoir un cœur de princesse et apprendre à ravalers tes larmes face à l’adversité. Tu n’en es qu’à ta première épreuve. D’autres suivront. Cette première leçon est dure, j’en conviens. Mais ton roi sera là pour t’apporter consolation, protection et... peut-être... mieux encore.

MURORUNKWERE

Ignorant l'insinuation du roi

Vous me faites trop d'honneur, Seigneur ! Il aurait suffi que mon mari me soit rendu.

RWOGERA

Faisant un geste d'impuissance

Mais je ne peux pas te le rendre. Ce n'est pas moi qui le prends. C'est tout le pays qui le réclame par ma voix. Résigne-toi, Murorunkwere ! Il le faut. Ma cour entière se fera un bonheur de te consoler. Les pages danseront pour toi. Les suivantes te tresseront de beaux colliers de perles. Et moi, ne suis-je plus assez jeune pour sécher tes pleurs ?

MURORUNKWERE

Si c'était seulement pour sécher mes pleurs, l'âge de mon roi importerait peu. Sa bienveillance me suffirait. Mais je suis venue pour obtenir la grâce de mon mari.

RWOGERA

Je ne l'envoie pas au supplice.

MURORUNKWERE

C'est tout comme.

RWOGERA

Inflexible

Nous n'y reviendrons plus, belle-sœur. Je t'ai proposé des moyens de l'attendre sans trop t'ennuyer, c'est tout ce que je peux faire pour toi.

MURORUNKWERE

Rebelle

Et si je refuse ces moyens ?

RWOGERA

Feignant la colère

Prends garde à ne pas offenser ton roi.

MURORUNKWERE

Faisant prudemment marche arrière

Mais, Seigneur, sans vous manquer de respect, je ne vois pas comment vous pourriez me consoler.

RWOGERA

Saisissant l'occasion

De la seule manière dont un homme peut consoler une femme.

MURORUNKWERE

Hypocritement

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Seigneur !

RWOGERA

Parce que tu ne veux pas te l'avouer. Mais la solitude sera meilleur maître que moi. Avec le temps, tu voudras comprendre.

MURORUNKWERE

Alarmée

Où voulez-vous en venir, Seigneur ?

RWOGERA

Souriant

Ne sois pas hypocrite. Tu le sais depuis longtemps mais tu ne serais pas femme si tu l'avouais.

MURORUNKWERE

L'implorant

Je vous en supplie, n'ajoutez pas à mes peines. Je ne vous demande

plus de me rendre mon Nkoronko. Je vois que c'est impossible. Je vous demande seulement la permission de pouvoir l'attendre tranquillement chez lui, sans trahir les liens sacrés qui nous unissent.

RWOGERA

Grave

Puisque tu as enfin saisi le fond de ma pensée, je ne peux plus me taire. Toi et moi, nous sommes les instruments du destin. Il est dit que c'est toi qui seras la mère de mon héritier, Murorunkwere !

MURORUNKWERE

Effrayée

Seigneur !

RWOGERA

Ne discute pas. N'essaie pas de comprendre. Moi aussi je ne suis qu'un exécutant.

MURORUNKWERE

Décidée à ne pas se laisser faire

Et de qui le roi peut-il recevoir des ordres ?

RWOGERA

De plus de monde que tu ne le soupçonnes. Des mages, par exemple.

MURORUNKWERE

Prise dans un engrenage qui la révolte, décide malgré sa courtoisie naturelle de résister au roi par tous les moyens.

Je le pressentais ! Mais, Seigneur, les obligations qui sont les vôtres ne m'intéressent pas. Je ne suis qu'une femme dont la seule ambition est de rester fidèle à son époux durant son absence. Aucun prétexte ne me poussera à le trahir.

RWOGERA

Royal

Je ne connais, moi, que deux formes de trahison. Envers le pays et envers le roi. Elles sont toutes les deux passibles de la peine de mort. Je te laisse y réfléchir. (*Il ajoute en se retirant*) Et... pense aussi à ta famille !

MURORUNKWERE

Elle se précipite pour le retenir et se jette à ses pieds, atterrée, vaincue, suppliante.

Non, Seigneur, ne partez pas ! Si aimer mon mari est une trahison, alors je suis une criminelle. Punissez-moi. Ma vie est entre vos mains, ne l'épargnez pas. Mais ma famille ignore tout des intrigues de la cour. Elle ne doit pas en pâtir.

RWOGERA

Dédaigneux, goguenard, il tranche sans même la regarder.

La vengeance royale ne se contente jamais d'une seule victime. C'est un monstre à qui le sang d'une petite femme ne peut suffire.

Il sort lentement. Murorunkwere reste à genoux, plaintive.

MURORUNKWERE

Oh ! Oh ! ma mère ! Si tu voyais l'angoisse de ta fille que tu as crue bien mariée et dont tu es si fière ! Dans quel piège suis-je tombée ? Mon Nkoronko ! Te trahirai-je avant d'être à toi ? Et pourtant je ne peux pas laisser périr les miens.

Malheureuse, deux fois malheureuse, Murorunkwere !

Le rideau tombe sur Murorunkwere à genoux.

Fin de l'Acte II. »

Tiré de *Pitié pour la reine*, pièce de théâtre inédite.

AMBROISE NIYONSABA

Ce rêve est parti d'une discussion entre trois jeunes. L'un d'eux revient d'un séjour en prison où il a eu le temps de réfléchir sur son avenir. Il faut une compétition pour promouvoir des idées innovantes. Dès lors, établir les règles du jeu et s'y tenir loyalement, sans passe-droit ni manipulation. Le rêve de François rappelle celui de Martin Luther King pour l'Amérique en proie à la discrimination raciale. François veut mener la population à la maturité : que la population panse ses plaies pour éradiquer la folie de l'autodestruction, pour sortir de l'impasse où nous acculent la peur et la suspicion, pour briser le verrou de la peur, pour réinstaller la sérénité et la confiance dans les cœurs des jeunes, afin qu'ils s'attellent à la reconstruction du pays.

Martin Ntirandekura

Le rêve de François

« Acte III
(...) »

FRANÇOIS

C'est à mon sens la question fondamentale. La compétition est inévitable, elle est même indispensable pour promouvoir des idées novatrices, pourvu qu'il existe des règles et qu'on s'y tienne.

Faisons un parallèle avec les affaires de l'État. Tous les nouveaux diplômés dans nos pays, comme les anciens d'ailleurs, ne pensent qu'à la fonction publique. Celle-ci n'étant pas élastique, tous les coups y semblent permis.

JACQUES

Eh oui ! Là comme ailleurs, de mauvais génies existent. La compétition est truquée, elle ne se fonde sur aucune valeur objective.

FRANÇOIS

Il est temps pour tout le monde d'élargir ses horizons.

AUDACE

Tout cela nous mène fort loin du PDG de la CGA dont le sort, malheureux, est ma seule préoccupation.

FRANÇOIS

Pour moi, l'affaire du PDG est complètement dépassée. J'ai enterré ma sœur, je l'ai pleurée, j'ai subi deux ans durant le purgatoire et je m'intéresse désormais à nos miséreux que nous rendons encore plus misérables par notre manque d'imagination.

AUDACE

Je me permets quand même d'insister sur un fait : le PDG est le symbole du mal suprême.

FRANÇOIS

Pourtant le départ du PDG ne résout pas, à lui seul, nos problèmes. Ni en affaires ni en d'autres matières. En un sens, ce ne sont pas tellement les actes qui nous causent tant d'ennuis, mais un certain état d'esprit.

L'avons-nous fait ou sommes-nous en train de le faire ? Là est la question essentielle.

AUDACE

Les questions qu'on rumine en prison sont plus abstraites, il me semble !

FRANÇOIS

Pas tant que ça ! Tenez, j'ai souvent pensé à notre population, à son innocence, à sa docilité aussi !

À l'époque des indépendances, le colon, dans sa tentative désespérée de s'accrocher, l'a divisée en exagérant ses "différences". Le nouveau pouvoir postcolonial pour se légitimer a exacerbé ces différences. Et voilà que

même l'homme d'affaires peu inspiré invoque, pour justifier ses échecs, les mêmes différences.

Et l'innocente population ne s'est jamais rendu compte que ceux qui lui en apprennent tant sur ses différences se moquent éperdument de ses intérêts et de ses aspirations légitimes.

Elle n'a jamais su que pendant qu'elle veille pour sauver ou vendre chèrement sa peau, ses maîtres à penser dorment dans la quiétude.

(silence)

Ces populations me laissent souvent rêveur !

(nouveau silence)

Avez-vous déjà entendu parler des rêves de Martin Luther King ?

TOUS

Bien sûr !

FRANÇOIS

J'ai longtemps médité là-dessus dans la solitude de ma captivité, d'autant plus profondément que pour l'Amérique, ces rêves se sont transformés progressivement en réalité !

J'ai souvent clamé la même foi devant un auditoire imaginaire : j'ai eu un immense rêve !

“J'ai rêvé de la maturité de nos peuples, je les ai vus capables de distinguer les accents de la sincérité de ceux de la fourberie”.

“J'ai rêvé que ces mêmes peuples se mobilisaient pour panser leurs plaies et non pour les rouvrir. J'ai vu la raison terrasser la folie de l'autodestruction.”

“J'ai rêvé qu'une immense prise de conscience nationale nous sortait de l'impasse où nous emprisonnent nos frayeurs et notre suspicion réciproque. J'ai senti la sérénité se réinstaller dans les cœurs.”

“J'ai rêvé de notre jeunesse; je l'ai vue géniale, arc-boutée dans un suprême effort pour tenir à bout de bras la nation entière. Je l'ai vue fière et prête à assumer son avenir.”

“J’ai rêvé que tous les papas et toutes les mamans de nos contrées s’unissaient pour bâtir à leurs nourrissons des demeures sûres au lieu de leur creuser inconsciemment des tombes.”

“J’ai rêvé que nous nous tenions tous par la main pour nous hisser sur la montagne du progrès.”

“J’ai rêvé que des milliers de fils et de filles de nos nations se rassemblaient pour entonner un cantique de concorde dont les échos couvriraient, pour les étouffer, tous les enseignements de haine.”

“J’ai rêvé, tellement rêvé là-bas, que ma plus grande joie serait de voir ici s’amorcer les premiers pas de notre marche vers le salut.”

(Musique et rideau)

FIN »

Tiré de *La métamorphose*, Régie des Productions Pédagogiques,
Bujumbura, 1989.

BIOGRAPHIES DES CONTRIBUTEURS

Emmanuel Ahimana : Il est né le 9 juin 1964 dans le district de Gicumbi, province du nord du Rwanda. Actuellement, il enseigne à l'Université du Rwanda au Collège de l'Éducation où il est chef du département de littérature et responsable de la section de français. Il est docteur en Études françaises, francophones et comparées, diplôme obtenu en mai 2009 à l'Université Michel de Montaigne à Bordeaux III. En décembre 2010, il a obtenu un certificat en PGCLTHE (Postgraduate Certificate in Learning and Teaching in Higher Education).

Après sa licence en Langue et Littérature françaises, obtenue en juin 1989 à l'Université Nationale du Rwanda (UNR), il a enseigné à la faculté des Lettres de cette université pendant cinq ans.

Animateur d'un atelier d'écriture à Kigali, il est co-auteur d'un recueil de poèmes inédit intitulé *Les vers de la vie des mille collines* (2011).

Concilie Bigirimana : Elle est née le 23 mai 1972 dans la commune de Mugamba au Burundi. Enseignante au département de langue et littérature françaises dont elle est actuellement responsable, elle participe aussi aux activités de l'Association Sembura, Ferment littéraire et fait partie des membres fondateurs du Patrimoine littéraire d'Afrique centrale au Burundi. Plus proche du milieu critique que de celui de la production des textes littéraires, Concilie Bigirimana en est, avec « Élixir », à son coup d'essai.

Désiré Bigirimana: Il est né à Bujumbura en 1980. Il a fait l'école primaire à Rohero II, 2. Il a ensuite poursuivi ses études secondaires au Lycée du Lac Tanganyika (section scientifique B). De 2004 à 2007, il a suivi ses études universitaires au Kigali Institute of Éducation, en « Biologie-Chimie avec Éducation ». Il est auteur de textes inédits dont une dizaine de poèmes, rassemblés dans *Les vers de la vie des mille collines*, une pièce de théâtre *La Femme de l'autre et une nouvelle Une femme de joie pas comme les autres*.

Innocent Bigiyobyenda: Il est né le 6 avril 1984 à Kiyombe dans l'actuel district de Nyagatare, Province de l'est du Rwanda. Il a suivi l'école primaire à Kiyombe et le Petit Séminaire Saint-Dominique Savio de Rwesero de 1998 à 2004. En 2005, il a été admis au Grand Séminaire Propédeutique de Rutongo puis en 2006, il est entré au Philosophicum de Kabgayi.

En 2008, il a été animateur à l'École secondaire de Bwisige. L'année suivante, il est entré au Kigali Institute of Éducation d'où, en 2012, il est sorti avec un diplôme de licence en français-anglais avec Éducation.

Il est actuellement professeur d'anglais à Kagarama Secondary School et chef du département des langues de cette école. Il est l'auteur d'une pièce de théâtre inédite, *Ese yahisemo byose*, primée en 2007 lors des compétitions organisées par le cercle Saint-Thomas au Philosophicum. Il a également participé au recueil de poésie inédit, *Les vers de la vie des Mille collines*.

Epaphrodite Binamungu: Il est né le 8 octobre 1954 à Huye au Rwanda. Artiste-peintre et sculpteur depuis une quarantaine d'années, ses tableaux sont composés de matériaux de son environnement, ponctués de lignes pures, de reflets chromatiques prononcés et de contrastes en clair-obscur. Epa peint audacieusement à l'acrylique, équilibre ses couleurs et accentue le dynamisme des formes par un jeu de volume, de lumière et d'ombre.

Toujours en lien avec sa culture et une palette très colorée, de collages en déchirures, de grattages en ponçages, Epa nous révèle, dans *Les colombes de la paix*, l'œuvre reproduite en couverture de cet ouvrage, sa constante interrogation sur l'art.

Il a exposé son travail pour la première fois en 1973 en République Démocratique du Congo. Depuis, il a participé à de nombreuses expositions collectives et individuelles, notamment au Rwanda, au Burundi, au Kenya, en Ouganda, en Tanzanie, en Allemagne, en Suisse, en France, en Chine et aux États-Unis.

Il a gagné divers prix et distinctions. Trois années successives, il a remporté le premier prix de peinture intitulé « Arts pour la paix » au Rwanda.

Les plus célèbres de ses œuvres font partie de collections publiques, telles que celles du mémorial de Gisozi, du mémorial de Murambi, de l'Institut des musées nationaux du Rwanda.

Actuellement, il vit et travaille à Kigali dans son propre centre artistique Inganzo Arts Centre à Masaka.

Charles Djungu-Simba : Il est un romancier, poète, conteur, nouvelliste et essayiste. Il est né au Sud-Kivu en 1953. Docteur en Lettres, il est professeur des littératures à l'Université Pédagogique de Kinshasa et créateur et directeur des Éditions Pangolin Kinshasa-Bruxelles. Entré en littérature dans les années 1980, il a aujourd'hui à son actif une œuvre abondante où l'on trouve romans, récits, recueils de poèmes, recueils de contes et de nouvelles, mais aussi des essais littéraires et politiques.

Son œuvre compte beaucoup de titres comme : *Autour du feu. Contes d'inspiration léga* (1984), édité à Kinshasa chez Saint-Paul Afrique, de même que *La petite histoire de Néné* (1985) et *Récits pour la jeunesse* (1987). Il est aussi l'auteur de trois romans édités chez L'Harmattan, *Cité 15* (1989), *On a échoué* (1991) et *L'Enterrement d'Hector* (2005). Comme romancier, on lui doit *Des milliers de vies au taux du jour* (Kinshasa-Bruxelles, Éditions du trottoir, 1996), *Nuages sur Bukavu. Carnet d'un détour au pays natal* (Huy, Éditions du pangolin, 2007).

Comme poète, il est l'auteur de *Turbulences* (Kinshasa-Bruxelles éditions du trottoir, 1992), *Du pèse sous les acacias* (Kinshasa-Bruxelles Éditions du trottoir, 1994), *Kongo yetu* (Ferney-Voltaire, Éditions d'Arouet, 2000)... Il s'est essayé également au théâtre avec *Divertissement en XII tableaux* (Paris, L'Harmattan, 2012). Il est en outre l'auteur d'une abondante production sous forme d'essais ou de chroniques.

Augustin Gasake: Il est né en 1956 à Birambo dans la Province de l'Ouest au Rwanda. Après l'école primaire à Birambo, il a fait ses études secondaires au Collège de Byimana, les études militaires à l'École des Sous-Officiers de Butare (ESO) et à l'École de Gendarmerie nationale de Ruhengeri (EGENA). Il a effectué de nombreux stages, notamment au Centre Culturel français de Kigali (formation des conteurs; formation des animateurs de bibliothèques; formation des écrivains de livres pour enfants).

La plupart de ses publications contiennent des contes :

Kageni, Kigali, Éditions Bakame, 2003, « *Muzirankoni* », « *Uwangoma* », « *Agasaro ka Nyiramwiza* » publiés dans l'anthologie *Émergences: renaître ensemble*, Kampala, Fountaine Publishers, 2011. Gasake compte à son actif de nombreux textes inédits, des recueils de poèmes, des pièces de théâtre et des contes.

Aujourd'hui, il est animateur dans des bibliothèques pour groupes d'enfants au Rwanda.

Joseph Hagenimana : Il est né le 21 juillet 1989 à Ruhango dans la Province du Sud au Rwanda. Il a suivi la section littéraire à l'école secondaire de Nyamirama, option EFK (English-French-Kinyarwanda). Il est actuellement étudiant à l'Université du Rwanda au Collège de l'Éducation en « French-English with Education ». Il s'intéresse à la poésie tant française qu'africaine francophone. Sa participation assidue aux ateliers d'écriture de Kigali lui a permis de composer une dizaine de poèmes qu'il espère publier un jour.

Amiral Daniel Ilunga : Il est né à Mbuji-Mayi le 30 janvier 1995. Il suit une scolarité primaire et secondaire régulière jusqu'à l'obtention du diplôme en biologie chimie. Il est poète et membre de l'Union des Écrivains congolais/section Kasai orientale. Sous l'influence de son père qui lui a donné le goût de la lecture et un intérêt particulier pour la poésie, il écrit à 12 ans ses tout premiers poèmes regroupés dans *Que ta volonté soit faite*. Trois de ses œuvres demeurent, à ce jour, inédites : *Elle pleure*, *La bâtisse en flamme* et *La maison du deuil*. Il est actuellement étudiant en sciences biomédicales à l'Université officielle de Mbuji-Mayi en RDC.

Alexandre Kabera : Il est prêtre de nationalité rwandaise qui vit actuellement au Canada où il est vicaire paroissial à Sainte-Gertrude et Saint-Vincent-Marie-Strambi à Montréal. Il est détenteur d'une maîtrise en études bibliques de l'Institut Catholique de Paris. Poète et paraboliste, il est l'auteur de six livrets, dont cinq en français. Il parle onze langues.

Antoine Kaburahe : Il est né en 1966 à Gitega, il suit ses études primaires et secondaires à Bujumbura. Il fréquente par la suite l'Université du Burundi où il décroche une licence en Langue et Littérature française. Il embrasse la carrière journalistique à sa sortie de l'Université, faisant ses débuts dans le métier à la radio nationale. Il fonde ensuite un journal indépendant, *Panafrika* ; puis il crée le groupe de presse *Iwacu* en juin 2008. Il est actuellement à la tête dudit groupe qui offre une fenêtre à la littérature, en consacrant notamment des pages aux écrivains des Grands Lacs, mais aussi en s'investissant dans l'encouragement de la création littéraire. Il est à l'origine et accompagne la naissance de tous les prix littéraires du Burundi. Il est actif dans le domaine de la littérature depuis sa jeunesse. Il est notamment l'auteur d'une pièce de théâtre inédite sur le drame ethnique burundais : *Déchirement* et d'un recueil de nouvelles *Le Testament de l'espoir*.

À son actif une série d'entretiens avec l'archevêque Simon Ntamwana, ouvrage paru chez Le Roseau Vert, sous le titre *Soyez les serviteurs de la vie*. Une autre œuvre du même auteur, en tandem avec le journaliste belge

Jean-François Bastin, vient de paraître à Bujumbura, aux Éditions Iwacu avec pour titre Cinq ans d'éditoriaux et de réflexions.

Annie Kahindo Lukando

Elle est née le 1er novembre 1990 à Hamburg en République fédérale d'Allemagne, elle est actuellement étudiante en deuxième année de licence en économie monétaire internationale à l'Université Libre des Pays des Grands Lacs à Goma. Elle s'intéresse très jeune à la littérature. De 2007 à 2012, elle fait partie du cercle culturel « Les Dauphins », groupe théâtral classique œuvrant dans la ville de Butembo. En juillet 2013, le concours Plume pour la paix au Kivu la classe parmi les lauréats pour sa nouvelle titrée *Blessures* et fait connaître son talent littéraire jusqu'alors inconnu du public. De septembre 2013 à ce jour, elle assume les fonctions de vice-coordonnatrice du Cénacle des Jeunes Écrivains du Kivu et compte à son actif un recueil de poèmes et de nouvelles inédit.

Jean Kamate Itanda : Il est né le 21 octobre 1945 à Kilomines en RDC. Détenteur d'une licence en français délivrée par l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu (ISP-Bukavu) en 1978, il est l'auteur de plusieurs articles et essais critiques sur la littérature et de manuels d'enseignement du français. On mentionnera entre autres *L'Exil d'Albouri. Histoire et/ou fiction*, Bukavu, éditions CERUKI, 1982, *Étude critique des manuels de français utilisés au secondaire (Étude collective)*, Bukavu, éditions CERUKI, 1983, *Essai d'analyse psychanalytique* (article), Bukavu, éditions CERUKI, 1983. Jean Kamate est actuellement chef de travaux au département de français à l'ISP-Bukavu et enseigne aussi à l'Université Catholique de Bukavu.

Oswald Kambale Kitambala : Il est né en 1976 à Kitsombiro, au sud de Lubero, en province du Nord-Kivu en RDC. Formé en pédagogie à l'Institut Tuadibishe de Mulo, il est enseignant depuis 1998 dans la ville de Beni. Acteur de théâtre depuis 1993, il s'exerce à la composition musicale et poétique depuis 1996. En 2006, la nouvelle *Magie des amants et nostalgie*

de fête lui vaut le Premier Prix du 9^e concours des nouvelles francophone de Milly-la-Forêt. Depuis 2011, il est membre de l'Association du Verbe Poaimer (AVP), présidée par Laurent Desvoux. En décembre 2013, il obtient le diplôme d'honneur et la publication de « *S.O.S pour ces enfants* » ainsi que celle de « *Le Mendiant et son lingot d'or* » dans l'anthologie EUROPOESIE-UNICEF. En mai 2014, il reçoit un nouveau prix d'EUROPOESIE pour « *Irrésistibles instants* ». Grâce à son dernier manuscrit *Les Larmes qui pansent*, il est devenu membre adhérent de l'Association TERPSICHORE. Enfin, « *Sept lieux poétiques* » vient de paraître dans *Les Lieux divers et drôles de dates*, la nouvelle anthologie de l'AVP. Kitambala Oswald est aussi encadreur culturel et co-fondateur de l'ANEAC (Association Nationale des Écrivains, Éditeurs et Artistes de la RDC).

Jean-Marie Vianney Kayishema : De nationalité rwandaise et naturalisé canadien, Jean-Marie Vianney Kayishema est né en 1946 à Musange, dans la province du Sud, au Rwanda. Il est détenteur d'un doctorat de l'Université de Laval. Il est également professeur titulaire à l'Université du Rwanda au Collège de l'Éducation où il enseigne les arts dramatiques. Il est aussi vice-président de l'Académie rwandaise de la Langue et de la Culture, chargé de la langue. Kayishema a également enseigné à l'Université du Burundi et à l'Université Nationale du Rwanda. Il a en outre dirigé le Centre Universitaire des arts de l'Université Nationale du Rwanda. Dramaturge et metteur en scène, il a écrit une série de pièces de théâtre, notamment : *Pitié pour la reine*, *La Vengeance du roi*, *Ruganzu*, *Un Curieux rendez-vous*, *Rien que la vérité*. Kayishema est aussi l'auteur de nombreuses publications académiques dont la plus récente est *l'Anthologie de la littérature rwandaise moderne*, publiée en collaboration avec Jean Chrysostome Nkejabahizi et Augustin Rudacogora.

Michel Kayoya : Il est né le 8 décembre 1934 à Kibumbu, en Commune Kayokwe, dans l'actuelle province Mwaro, au Burundi. Il connaît un parcours scolaire tortueux. De 1943 à 1948, il suit l'école primaire de sa

paroisse, puis le Petit Séminaire de Mugeru de 1949 à 1955. De 1955 à 1958, il étudie au Grand Séminaire de Burasira. En 1958, il est admis au Scolasticat de la Société missionnaire d’Afrique à Heverlee, en Belgique. En 1962, son projet de devenir missionnaire d’Afrique chez les Pères blancs s’interrompt et il retourne au Burundi où il achève sa formation au Grand séminaire de Burasira. Il est ordonné prêtre à Kibumbu le 8 juillet 1963. Il périt tragiquement assassiné en mai 1972.

Il est l’auteur de deux livres imprimés aux presses Lavigerie de Bujumbura : *Entre Deux Mondes* (1970) et *Sur les traces de mon père* (1971). Les deux ouvrages seront réédités en 2007 par Éditrice Missionaria Italiana, à Bologne.

Jean-Claude Makomo Makita : Il est docteur en Lettres. Il est enseignant de littérature, chercheur et critique littéraire. Auteur de nombreuses études critiques, son entrée en création littéraire est récente. Elle se traduit par la réalisation de deux recueils poétiques encore inédits. Le premier, *Les Premiers jets*, comprend 40 poèmes, dont le huitième, intitulé « *Merveille du Kivu, ISP* », a été retenu en 2010 par le jury comme hymne de l’ISP-Bukavu et mis en musique par l’abbé Matandiko. En 2013, le 18e poème de ce même recueil, intitulé « *Oasis d’Orphées* », a été retenu comme hymne du Café Littéraire de Bukavu et mis en musique par Cratos-Musica.

Quant au deuxième recueil, toujours inédit, il a pour titre provisoire *Est : du sang nouveau*. Il est toujours en cours de réalisation et comprend vingt poèmes parmi lesquels nous comptons « *Parenthèse hermétiquement fermée* » et « *Pluies des Grands Lacs* » retenus dans cet ouvrage.

Thierry Manirambona : Manirambona est burundais, il est né en 1982. Après le petit séminaire au Burundi, il entre chez les Jésuites, dans la Compagnie de Jésus. Il écrit des nouvelles courtes qu’il publie sur son blog. Il a publié deux recueils de poèmes *Sapin d’avril* et *tam-tam* ainsi qu’un roman *Les Orchidées*. Il est le grand lauréat du prix Michel Kayoya, éditions 2010, pour sa nouvelle *L’albinos*.

Valentin Yves Mudimbe: Il est poète, romancier et essayiste. Né en 1941 à Jadotville, Likasi, en RDC, il a soutenu une thèse en Lettres, en 1970, à l'Université de Louvain. Il sera nommé Professeur à l'Université Lovanium (Université de Kinshasa), puis à l'Université Nationale du Zaïre, Campus de Lubumbashi où il créa et dirigea le Centre de Linguistique théorique et appliquée (CELTA) et participa (avec Georges Ngal) à la création des Éditions du Mont Noir. Il est installé, depuis 1982 aux USA où il enseigne notamment à l'Université de Stanford.

Mudimbe a réalisé une œuvre importante qui comprend des romans et un recueil de récits de voyage : *Entre les eaux*, Paris, Présence africaine 1973 ; *Le Belimmonde*, Paris, Présence africaine 1976 ; *Carnets d'Amérique*, Paris, Présence africaine 1976 ; *L'Écart*, Paris, Présence africaine 1979 ; *Shaba deux et Les Carnets de sœur Gertrude*, Présence africaine, Paris, 1982. Il est aussi auteur de quatre recueils de poésie : *Déchirures*, Paris, Ed.ST.GRM de Prés, 1973 ; *Entretailles*, Paris, Ed.ST.GRM de Prés, 1973 ; *Fulgurance d'une lézarde*, Kinshasa, Mont Noir, 1973 ; *Les Fuseaux parfois*, Kinshasa, Mont Noir, 1974. Il est en outre auteur de quatre essais, dont *L'Autre face du royaume*, Paris, Présence africaine, 1974 et *L'Odeur du père*, Paris, Présence africaine, 1982. Avec Ngal, Mudimbe a institué une véritable rupture dans l'écriture narrative de la RDC. Son œuvre bénéficie d'une audience internationale qui fait de lui un écrivain universel.

Scholastique Mukasonga: Elle est née en 1956 dans la province du Sud dans ce qu'on appelait à l'époque, préfecture de Gikongoro, au Rwanda. En 1960, sa famille a été déportée à Bugesera. En 1973, elle a été chassée de l'école d'assistante sociale de Butare et a pris le chemin de l'exil vers le Burundi. En 1992, Scholastique Mukasonga s'est installée en Normandie. En 1994, 27 membres de sa famille, dont sa mère, ont péri dans le génocide perpétré contre les Tutsis.

La carrière d'écrivaine de Mukasonga a commencé en 2006 avec la publication d'*Inyenzi ou les cafards* chez Gallimard. Les pages de ce livre décrivent la banalisation de la mort et l'animalisation des victimes auxquelles se livraient, sans retenue, les bourreaux des Tutsis du Bugesera,

« une contrée que l'on situait dans les contes tout au bout de la terre habitée par les hommes ».

Survivante, comme elle se nomme elle-même, Mukasonga a publié *La Femme aux pieds nus* en 2008 dans lequel elle raconte la lutte que sa maman a menée pour sa survie et pour celle de ses enfants dans une région infestée de militaires.

En 2010, elle a sorti chez Gallimard *L'Iguifou*, un recueil de nouvelles décrivant, à travers une symbolique typiquement rwandaise, la peur persistante qui hantait ses congénères au cours de la période d'avant le génocide.

Avec *Notre-Dame du nil*, roman publié en 2012, Mukasonga a été la première femme africaine à recevoir le prix Renaudot. Ce livre au registre littéraire réaliste et parfois pathétique cherche à mettre en évidence les causes lointaines et immédiates de la tragédie rwandaise de 1994.

Ce que murmurent les collines est son dernier livre paru en mars 2014, toujours chez Gallimard.

Astrid Mujinga: Elle est journaliste à radio Okapi Bukavu de la Mission de l'Organisation des Nations Unies pour la stabilisation en RD CONGO (MONUSCO). Elle a enseigné le français dans les classes terminales du Collège Alfajiri pendant vingt ans. Ancienne présidente du comité de gestion de l'alliance franco-congolaise de Bukavu et du Réseau des Associations de la Francophonie au Sud-Kivu, présidente de l'ASBL « Réseau des associations de la Francophonie pour le développement », et initiatrice et coordinatrice de plusieurs associations de femmes, Mujinga est titulaire d'une licence en pédagogie appliquée option français-linguistique africaine de l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu (ISP-Bukavu). Elle est mariée et mère de cinq enfants. La publication d'une nouvelle dans *Les Terrassiers de Bukavu*, intitulée « *Et le ciel s'assombrit* », en 2006, marque son entrée en littérature. Elle ensuite publié des romans : *L'Odeur du Sang*, Bruxelles, éditions du Pangolin, 2009 et *Affres et Ronces de la destinée*, Saint-Maur-des-Fossés, Jets d'encre, 2014. À son actif figurent aussi des

inédits comme *Les Méandres de l'opportunisme*, un recueil de nouvelles et *Les Fondements bibliques de la parité homme/femme*, un essai.

Diomède Mujojoma : Il est né le 16 août 1980 sur la colline Kavumu, zone Minyare en commune et Province Cankuzo, au Burundi. De nationalité burundaise, ce fils d'Isaac Mujojoma et de Seconde Congera est l'aîné d'une famille de sept enfants, dont quatre garçons et trois filles.

En 2005, après ses études secondaires au Petit Séminaires de Dutwe (Ruyigi), Diomède Mujojoma s'installe à Bujumbura, chez son oncle paternel. Il entre alors à l'Association des Écrivains du Burundi et rédige son premier ouvrage, *Salvator* paru à compte d'auteur en janvier 2010 aux éditions Publibook. Ce roman lui ouvre les portes du Salon international du livre à Paris, en mars 2010. Le 3 août 2012, Diomède Mujojoma obtient sa licence en Langue et Littérature anglaises. Le 22 décembre 2012, il se marie avec Marie Goreth Kanyamuneza avec laquelle il a un fils qui s'appelle Aimé Marie Kevin Mujojoma. Il est également président fondateur de l'Association Ensemble pour la Protection de l'Environnement (A.S.E.P.E) et travaille en tant que webmaster au Sanctuaire marial de Mont Sion Gikungu. Il vit à Gihosha.

Nzuji Mukala Kadima : Il est né Dieudonné Kadima en 1947 à Mobayi dans la province de l'Équateur en RDC. Sa carrière littéraire commence en 1969, année où il remporte le 3e prix de poésie du concours Léopold Sédar Senghor avec « *Le Rythme sanguin* ». Il poursuit sa carrière poétique avec *Les Ressacs*, Kinshasa, ONRD, 1969 ; *Prélude à la terre*, Kinshasa, Mont Noir, 1971 et *Redire les mots anciens*, Paris, STG de Prés, 1977.

Toutefois, c'est sa production comme critique littéraire qui l'a rendu célèbre. Nous pouvons citer : *Bibliographie des auteurs africains de langue française*, Paris, Nathan, 1979 ; *Jacques Rabemananjara, l'homme et l'œuvre*, Paris, Présence africaine, 1981 ; *La Littérature zaïroise de langue française*, Paris, Karthala-ACCT, 1984 ; *Théâtre et destin national au Congo-Kinshasa : 1965-1990*, Paris, L'Harmattan, 2012.

C'est en 2003 qu'il commence à écrire des romans avec la parution de *La Chorale des mouches*, Paris, Présence africaine.

Depuis 1983, Mukala Kadima Nzuzi s'est installé à Brazzaville où il enseigne à l'Université Marien Nguabi et dirige les éditions Hermar.

Basengo Munyaburanga: Il est né au milieu du 20^e siècle au bord du lac Kivu, près de la paroisse de Rubengera, au Rwanda. À 8 ans, il s'installe avec sa famille en RDC, où il fera ses études primaires, secondaires et supérieures. Il commence son activité littéraire au Petit Séminaire du Diocèse de Goma en 1970. Il gagne le premier prix de poésie et de théâtre à la fin de ses études de licence en pédagogie appliquée à la langue française, à l'UNAZA/ISP Bukavu en 1980.

Depuis, il poursuit une carrière d'enseignant dans plusieurs établissements secondaires et supérieurs en RDC, au Burundi et au Rwanda.

En 2010, il reprend son activité littéraire comme secrétaire exécutif de Plume d'Or (Rwandan Writers Association). Parmi ses œuvres littéraires, on peut citer un recueil de poèmes, *La Vraie victoire* ; une nouvelle, *Une Saison au centre de l'Afrique, témoignages intimes* et deux pièces de théâtre, *Les Mains propres* et *Les Charmes caducs*.

Boney-Pie Musemakweli: Il est né en 1963 à Rubavu dans la province de l'ouest du Rwanda. Il a publié avec le professeur Simon Amegbleame *Littérature africaine d'expression française : le roman*, un module destiné aux étudiants de l'enseignement à distance de Kigali Institut of Éducation. Ainsi qu'*Expression française 3, dissertation française, littérature africaine, théâtre et arts dramatiques*, publié en 2011.

Actuellement, il est enseignant à l'Université du Rwanda, au Collège de l'Éducation où il dispense les cours de littérature française et francophone. Il est aussi vacataire à l'Institut français du Rwanda où il donne des cours de français.

De nationalité rwandaise, Boney-Pie Musemakweli est détenteur d'un master en didactique du français langue étrangère (FLE) de l'Université de Montpellier 3 et d'une maîtrise en langue et littérature françaises de

l'Université Catholique de Louvain. Passionné de formation continue, il a fait beaucoup de stages en FLE dont le plus récent lui a permis d'obtenir un certificat l'habilitant à examiner-corriger les épreuves de DELF des niveaux A1 à B2 et de DALF C1.

Muzalia Zamusongi: Il est né le 12 décembre 1960 en Territoire de Shabunda en RDC. C'est un des talents de la poésie congolaise de la nouvelle génération. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, entre autres *Myalgies I*; *Myalgies II*; *La Fulgurante d'une déraison*; *Zoopsies*; *Parenthèses ouvertes*; *Zam*; *Griffures et mixtures*; *Le Poignard dans l'eau*; *Pommes d'or dans une ciselure boueuse*. *Figurent aussi à son actif des récits comme Fatras*; *Les Entrailles* et *Les Fossiles d'une histoire*.

Saverio Nayigiziki (1915-1985): Il est né à Mwulire, commune Mbazi, dans l'actuel district de Huye, province du Sud au Rwanda. À la fin de l'école primaire à Save en 1929, il entre au Petit Séminaire de Kabgayi. Il en sera chassé sans terminer les Humanités pour avoir, dit-on, mal joué une scène de *L'Avare* de Molière. Ses parents meurent durant la même période et le jeune homme de 18 ans doit se marier pour assurer une descendance à sa famille.

Sa vie active fut très mouvementée: catéchiste à Save, secrétaire-traducteur et interprète, vendeur, secrétaire de l'Assemblée nationale sous la première République, professeur de français et de latin au Petit Séminaire de Kansi entre autres.

Nayigiziki fut le premier Rwandais à publier un roman. Il s'agit d'*Escapade rwandaise* (Denys, 1950), extrait de *Mes Transes à trente ans* qu'il va rééditer en entier en 1955 (Groupe Scolaire d'Astrida).

Ezéchiél Ndayizeye: Il est le huitième enfant d'une famille qui en compte neuf. Il est né le 18 septembre 1984 en province Bujumbura, d'un père commerçant et d'une mère sage-femme. Son père exerça le métier de tailleur, autour des années 1993 avant de se convertir à l'agriculture.

Ezéchiel est un des jeunes poètes burundais. Il est le fondateur de l'A.S.B.L CEWIJE et est le visionnaire de « Génération Slam Burundi ».

Il travaille comme opérateur culturel et artistique, est membre de l'association des écrivains du Burundi et du café littéraire « *Samandari* » et est le promoteur de « *Art Afrika Création* ». Il a été chroniqueur de l'émission « *Teraryarenga* » à la Radio Télévision nationale du Burundi et lauréat du concours « *Regards croisés* » lancé par l'Organisation internationale de la Francophonie.

En 2013, Ezéchiel a publié chez Edilivre un recueil de poèmes intitulé *Tambour major de la fierté africaine*. Il est aussi auteur de trois essais inédits : *Élection 2015*, *L'Abstinence VIP* et *Je déteste la religion*. Sa nouvelle, *Kabizi ou pédagogie du ras-le-bol*, est en instance de publication chez Edilivre. Son auteur est enfin à la tête du ciné-club Menya, un projet de MENYA MÉDIA.

Juvénal Ngorwanubusa : Il est né en 1953 à Kiganda, en province Muramvya, au Burundi. Professeur de littératures françaises, francophones et comparées à l'Université du Burundi, il est docteur en Philosophie et Lettres, lauréat de l'Université Catholique de Louvain.

Cet homme de lettres a été doyen de la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université du Burundi. Il a également occupé les fonctions de conseiller du recteur chargé de la coopération, et a été titulaire de la chaire UNESCO en droit de l'homme et résolution pacifique des conflits, ainsi que ministre de la Fonction publique, du Travail et de la Sécurité sociale.

Il est l'auteur d'un roman, *Les Années avalanche*, Bruxelles, AML, 2012 et de plusieurs ouvrages critiques comme, *Boubou Hama et Amadou Hampâté Bâ, la négritude des sources*, Paris, Publisud-ACCT, 1993 ; *Ainsi parlait Hampâté Bâ*, Bujumbura, Université du Burundi, 1997 ; *La Littérature de langue française au Burundi*, Bruxelles, AML, 2013.

Et pour finir, *Le Regard étranger : L'image du Burundi dans les littératures belge et française* a paru chez Peter Lang en 2014.

Ambroise Niyonsaba: Il est né dans la commune de Matana, en province de Bururi au Burundi, en 1950. Détenteur du diplôme d'ingénieur en construction de l'Université Nationale du Zaïre (Unaza) à Lubumbashi, il sera directeur général de la Regideso, puis ministre du Processus de Paix, conduisant notamment la délégation du Gouvernement aux négociations pour la paix et la réconciliation à Arusha (1998-2000). Comme dramaturge, nous lui devons *L'Espoir au pays des Mbala* et *La Métamorphose*. L'extrait que nous reproduisons dans cette anthologie est tiré de ce dernier ouvrage.

Eugène Nsanzabiga: Né le 30 janvier 1959 au Rwanda, Eugène Nsanzabiga est titulaire d'un doctorat délivré en 1988 par l'Université de Nice-Sophia Antipolis (France), spécialité Linguistique africaine, et d'un « Postgraduate Certificate in Teaching and Learning in Higher Education » en 2009.

Il débute sa carrière en 1984, comme assistant à l'Université Nationale du Rwanda. Depuis 1990 il enseigne au Kigali Institute of Éducation, actuel College of Éducation où il est professeur associé. Parallèlement, il a enseigné à temps partiel à l'Institut Supérieur Catholique de Pédagogie appliquée de Nkumba (ISCAPA) et au Grand Séminaire de Rutongo (de 1998 à 2014). Il a été à plusieurs reprises doyen de faculté, vice-doyen et chef de département.

Il est l'auteur de *Prosodologie contrastive du rushobyo et du kinyarwanda standard* (Éditions Universitaires Européennes, 2013) et de nombreux articles académiques.

Il a été membre fondateur du « Fonds International pour le Développement des Études sur les Langues et les Civilisations Africaines » (FIDELCA, Libreville, 1990), de l'« Interlacustrine Regional Research Centre » (IRREC, Kampala, 1990) et de Méditerranée-Afrique-Solidarité (MAS, Mouans-Sartoux/ France, 1985) dont il a été directeur de la Formation et de la Recherche de 1985 à 1988. Il est enfin membre de la « Commission kinyarwanda-kirundi-gihangaza-giha » de l'Académie africaine des Langues (ACALAN).

Joseph Nsengimana: Il est né le 11 mai 1950. Docteur ès lettres et agrégé pour l'enseignement du français, il a enseigné pendant plusieurs années à l'université, d'abord à l'Université Nationale du Zaïre (RDC), campus de Lubumbashi (1975-1978), puis à l'Université Nationale du Rwanda (1978-1995). Homme de culture internationale, il a été de 1982 à 1988, membre du comité régional Afrique francophone dans le cadre de l'AUPELF, et depuis 1988, membre de l'Association Internationale de Littérature comparée.

Il est également dramaturge et metteur en scène. Homme politique et diplomate, il a été ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, puis ministre de la Fonction publique, conseiller à la présidence de la République, ambassadeur du Rwanda auprès des Nations Unies à New York. Il est actuellement ambassadeur du Rwanda à l'Union africaine à Addis Abeba.

Il est entre autres l'auteur de: *Sinarinzi ko zica* (J'ignorais qu'elles tuent), Kigali, ORINFOR, 1984 (Théâtre); *Alexis Kagame: l'homme, la bibliographie thématique et l'esquisse d'analyse de l'œuvre littéraire*, Ruhengeri, Éditions Universitaires du Rwanda, 1987; *Particularités lexicales du français au Rwanda*, SELAF, GERLA, 1984 (Ouvrage collectif); *Linguistique et sémiologie des langues au Rwanda II*, Ruhengeri, GERLA, 1982; *Notation orthographique du Kinyarwanda*, Ruhengeri, GERLA, 1983.

Martin Ntirandekura: Il est né en 1938 à Makebukko au Burundi. Il grandit entouré de la grande famille des parents, oncles, tantes, cousins et cousines. Le père décide de l'envoyer à l'école des Blancs pour apprendre à écrire, lire et calculer afin d'échapper aux amendes que lui imposerait le chef de la circonscription. Il ne continuera pas moins de s'occuper du troupeau de vaches. À la fin de l'école primaire, il réussit l'examen organisé par l'inspection diocésaine et doit quitter son village pour le petit séminaire de Mugera: ce fut son premier dépaysement de rencontrer d'autres jeunes venant de tout le pays et parlant le kirundi

chacun de sa région. Durant 7 ans, il suivra la formation gréco-latine qui le mènera à l'examen du jury central organisé à Léopoldville (Kinshasa actuelle) par le gouvernement de la tutelle afin de voir si la formation générale dispensée dans le Congo belge et le Ruanda-Urundi est de niveau métropolitain. Il passe l'examen avec succès et entre au Grand Séminaire pour les cours de philosophie et de théologie. Il en sortira en 1965 pour entrer à l'université Officielle de Bujumbura (UOB). Deux ans plus tard, il obtiendra le diplôme de candidature en Philologie romane. En septembre 1967, il entre à l'université Catholique de Louvain dont il recevra le titre de Licencié en Philologie romane après avoir soutenu un mémoire sur « *Les Contes de Birago Diop* ». Rentré au pays en octobre 1969, il commence sa carrière de professeur de français dans l'enseignement secondaire. Il sera également chargé de la direction de plusieurs établissements secondaires, de l'enseignement supérieur et du bureau d'Études et des Programmes de l'enseignement secondaire. Il quittera son dernier poste en 2003 au Lycée SOS Hermann Gmeiner de Bujumbura. Aujourd'hui, il occupe son temps avec la lecture et la correction de mémoires d'étudiants et d'œuvres de jeunes écrivains.

Vivine Nzambaza: Elle est née en 1991 dans le district de Kirehe, province de l'Est au Rwanda. Après avoir suivi l'école primaire de Nyarubuye (2005) et l'école secondaire de Nyarubuye (2008), Vivine poursuit ses études secondaires à l'APEM Ngarama dans la section English-French-Kinyarwanda (EFK). Elle les termine en 2011 et bénéficie d'une courte expérience d'enseignante au GS Kaduha (2011-2012). Elle est actuellement étudiante à la Faculté des Arts et Langues à l'Université du Rwanda au Collège de l'Éducation. Membre de l'Atelier d'Écriture de Kigali, elle a écrit une nouvelle intitulée *Vers les montagnes mielleuses* et quelques poèmes encore inédits.

Josette Ruremesha Mutuyubutatu: Elle est née en 1973 à Runyinya-Huye, province du Sud au Rwanda. Elle a suivi ses études secondaires à Kansi et à Rwaza (École Normale Primaire). Elle est lauréate de

l'Institut Pédagogique de Kigali (KIE) où elle a suivi la formation en Français-Kinyarwanda-Éducation.

Elle est passionnée de lecture, surtout de littérature jeunesse. Elle est aujourd'hui enseignante de français et d'anglais à l'École Secondaire de l'Assomption de Birambo (ESA Birambo), et maîtresse du français, langue étrangère (FLE). Elle est l'auteure d'une nouvelle inédite, « *Le vin pacifique* ».

Jean-Fraterne Ruyange: Il est né à Goma en R.D.C, le 22 septembre 1994. Actuellement, il est étudiant à la Faculté de droit de l'Université libre des pays des Grands Lacs, à Goma.

Marie-Louise Sibazuri: Elle est née en 1960 au nord du Burundi. Elle est l'une des figures littéraires les plus connues du pays. Elle compte à son actif plusieurs dizaines de pièces de théâtre inédites mais jouées un peu partout au Burundi, des romans et des recueils de contes tout aussi inédits. Elle est également poétesse. Son engagement culturel important se double d'un engagement dans la conscientisation pour une culture de paix. Ses feuilletons radiophoniques très prisés par les Burundais en sont une preuve. Elle sera membre de la Commission nationale consultative chargée d'étudier la question de l'unité nationale (1988-1989).

Ses débuts dans la création littéraire remontent à 1976. Elle n'a que seize ans lorsqu'elle écrit sa première pièce de théâtre, *Quoi qu'il arrive, la vie est belle*. La plume de cette artiste à plusieurs facettes n'a pas encore tari. Il faudra pourtant attendre 2013 pour que son premier roman, *Les seins nus*, soit publié. Elle a lancé en Belgique la troupe culturelle Ibirezi et a animé des ateliers de théâtre ainsi que des soirées de conte dans ce même pays.

Marie-Louise Sibazuri est actuellement ambassadrice déléguée de la francophonie au Burundi.

Étoile Umuhimbare: Elle est née au Rwanda en 1984, de parents burundais alors en exil. Elle découvre la lecture très tôt.

À ce jour, aucune de ses œuvres n'a été publiée individuellement. Elle est l'auteure de *De chez moi à chez moi*; *Retour sur tes pas*; *Et si...* (recueil de poèmes) et de quelques nouvelles, dont une en anglais. Elle a néanmoins collaboré au recueil *Reflets de nos âmes unies*, paru en 2012 chez Edilivre, avec douze autres écrivains membres d'une plateforme intitulée « La Plume burundaise ».

Médecin, elle est inspirée par le mystère de la vie et le monde hospitalier.

Aimable Uwimana: Il est né en 1986 à l'est de la République Démocratique du Congo dans la ville de Goma. Ses parents qui avaient fui les violences contre les Tutsis en 1959 sont rentrés au Rwanda en septembre 1994.

Après sa licence en Études de traduction à l'Université Nationale du Rwanda en 2012, il exerce aujourd'hui la fonction d'interprète-traducteur à titre privé. Il compte à son actif de nombreux textes inédits aussi poétiques que dramatiques. Parfait bilingue, il écrit en français et en anglais. Il s'intéresse aussi beaucoup au théâtre et au cinéma.

Nicolas Verbal: Né Jonas Ombeni Kayani, Nicolas Verbal est un jeune poète et romancier congolais né à Goma, le 29 décembre 1989. Fils aîné d'une famille modeste de 7 enfants, il est né de l'union de Josué Mateso Kayani et Jeannette Muhima Lukoo. Après ses études secondaires au collège Mwanga, où il obtint son diplôme d'État en 2008, il poursuit ses études supérieures à l'Université de Goma, où il est actuellement finaliste en troisième doctorat. Coordonnateur du cénacle des jeunes écrivains du Kivu, il est l'auteur de plusieurs œuvres inédites, dont deux romans: *Trop des nuits que des jours*; *Et Après la tempête*, ainsi que trois recueils de poèmes: *Étoile, prête-moi bonheur*; *Un Nouvel avenir et Ma Terre à naître*.

André YOKA Lye Mudaba: Il est né en 1947 à Kinshasa. Il est docteur en Lettres de l'Université de la Sorbonne. Entré en littérature depuis les années 1970, il est aujourd'hui dramaturge,

nouvelliste et critique littéraire de renom. Grand prix du 4^e concours de Radio France internationale avec la nouvelle *Le Fossoyeur*, en 1986, Yoka a pu s'imposer comme le plus grand nouvelliste congolais de la 2^e moitié du xx^e siècle.

Son œuvre comprend entre autres : *Lettres d'un Kinois à l'oncle du village*, Paris, L'Harmattan, 1966/1999 ; *Tshira* Kinshasa, Éditions Sokol, 1975/1984 ; *Stop*, Paris, CEDA/Hatier, 1985 ; *Le Fossoyeur*, Paris, CEDA/Hatier, 1986 ; *Kinshasa, signe de vie*, Paris, CEDAF/L'Harmattan, 1999 ; *Freddy Tsimba*, Paris, Éditions de l'œil, 2000 ; *La Guerre et la paix de Moni-Mambu « Kadogo »*, Kinshasa, Médiaspaul, 2006 ; *Soleil noir et crépuscules blancs, Nouvelle*, in *Le Camp des innocents*, Bruxelles, Lansman Éditeur/CEC, 2006.

Yoka estime que « nous n'avons pas assez pleuré nos morts » et revendique une écriture de « passion », c'est-à-dire, d'épreuve et d'enthousiasme, épreuve et enthousiasme étant considérés comme des acceptations rituelles de désenvoûtement.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
---------------	---

Poésie

Emmanuel Ahimana.....	11
Concilie Bigirimana.....	13
Désiré Bigirimana	15
Innocent Bigiyobyenda.....	16
Augustin Gasake.....	18
Joseph Hagenimana.....	21
Amiral Daniel Ilunga.....	23
Alexandre Kabera	24
Annie Kahindo Lukando.....	29
Oswald Kambale Kitambala.....	31
Abbé Michel Kayoya	34
Jean-Claude Makomo Makita	37
Thierry Manirambona.....	41
Basengo Munyaburanga	44
Valentin Yves Mudimbe.....	47
Norbert Mugisho.....	49
Zamusongi Muzalia.....	52
Ezéchiel Ndayizeye.....	54
Joseph Nsengimana	59
Vivine Nzambaza.....	61

Josette Ruremesha Mutuyubutatu.....	62
Jean-Fraterne Ruyange	64
Étoile Umuhimbare.....	66
Aimable Uwimana.....	68
Kayani Jonas Nicolas Verbal	69

Nouvelles et romans

Charles Djungu Simba	73
Antoine Kaburahe	76
Kadima Nzujji Mukala.....	80
Astrid Mujinga	88
Diomède Mujojoma	92
Scholastique Mukasonga.....	96
Saverio Nayigiziki	102
Marie-Louise Sibazuri.....	110
André Yoka Lye	116

Théâtre

Jean Marie Vianney Kayishema	125
Ambroise Niyonsaba	131

Biographies des contributeurs	135
--	------------

Pour une culture de paix dans la région des Grands Lacs africains

Cette deuxième anthologie de la littérature contemporaine dans la région des Grands Lacs africains a choisi de placer la paix au centre des enjeux esthétiques et sociétaux. Les trente-huit auteurs réunis pour cette partition des pacificateurs sont originaires du Burundi, de la République démocratique du Congo et du Rwanda. Ce qu'ils ont en partage, ce n'est pas seulement la géographie, des langues, un patrimoine culturel et naturel exceptionnel, mais aussi une histoire riche, tourmentée et marquée ces deux dernières décennies par les guerres et une tragédie majeure: le génocide des Tutsis au Rwanda. Les auteurs de cette livraison, soudés ici par une passion des lettres et un dépassement des données abruptes de l'Histoire, ont réalisé un anti-dogmatisme littéraire. Leurs plumes prolongent les réflexions et les propositions fictionnelles contenues dans la première anthologie dont la thématique «Émergences : Renaître ensemble» suggérait la liquidation de vieux contentieux.

Eugène Ébodé

© Artiste peintre: Epaphrodite Binamungu
Tableau: Colombe



ISBN : 978-9920-753-27-2



9 789920 753272